

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

231

N°

THÈSE

Année 1907

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 25 avril 1907

Par M. Henri MARTINEAU

Né à Coulonges-sur-l'Autize (Deux-Sèvres), le 25 Avril 1882

LE ROMAN SCIENTIFIQUE
D'ÉMILE ZOLA

LA MÉDECINE ET LES ROUGON-MACQUART

Président : M. DEBOVE, Professeur.

Juges : { M. CHANTEMESSE, Professeur.
 { M. JEANSELME, Professeur agrégé.
 { M. RICHAUD, Professeur agrégé.

PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS
19, rue Hautefeuille, près le boulevard Saint-Germain

1907

LE ROMAN SCIENTIFIQUE
D'ÉMILE ZOLA

UNIVERSITÉ DE PARIS, FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen..... M. DEBOVE.
Professeurs honoraires..... MM. DUPLAY, FARABEUF,
FOURNIER, JACCOUD

Professeurs	MM.
Anatomie.....	POIRIER.
Physiologie.....	Ch. RICHET.
Physique médicale.....	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.....	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.....	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.....	BOUCHARD.
Pathologie médicale.....	{ HUTINEL.
	BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale.....	LANNELONGUE.
Anatomie pathologique.....	CORNIL.
Histologie.....	N.
Opérations et appareils.....	SEGOND.
Pharmacologie.....	POUCHET.
Thérapeutique.....	GILBERT.
Hygiène.....	CHANTEMESSE.
Médecine légale.....	THOINOT.
Histoire de la Médecine et de la Chirurgie.....	DEJERINE.
Pathologie comparée et expérimentale.....	ROGER
	HAYEM.
Clinique médicale.....	{ DIEULAFOY.
	DEBOVE.
	LANDOUZY.
Clinique des maladies des enfants.....	GRANCHER.
Clinique des maladies syphilitiques.....	GAUCHER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....	JOFFROY.
Clinique des maladies nerveuses.....	RAYMOND.
	LE DENTU.
Clinique chirurgicale.....	{ TERRIER.
	BERGER.
	RECLUS.
Clinique ophtalmologique.....	DE LAPERSONNE.
Clinique des voies urinaires.....	ALBARRAN.
Clinique d'accouchements.....	{ PINARD.
	N.
Clinique gynécologique.....	POZZI.
Clinique de chirurgie infantile.....	KIRMISSON.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.	MM.	MM.
AUVRAY.	DESGREZ.	LAUNOIS.	POTOCKI.
BALTHAZARD	DUPRE.	LEGRY.	PROUST.
BEZANÇON.	DUVAL.	LEGUEU.	RENON.
BRANCA.	FAURE.	LEPAGE.	RICHAUD.
BRINDEAU.	GOSSET.	MACAIGNE.	RIEFFEL Chef des
BROCA(André)	GOUGET.	MAILLARD.	travaux anatomiques
CARNOT.	GUIART.	MARION.	TEISSIER.
CLAUDE.	JEANSELME.	MAUCLAIRE.	THIROLOIX.
CUNEO.	LABBE(Marcel)	MERY.	VAQUEZ.
DEMELIN.	LANGLOIS.	MORESTIN.	WALLICH.

Le Secrétaire de la Faculté : M. GRISEZ.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'école a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation, ni improbation.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

231

N°

THÈSE

Année 1907

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 25 avril 1907

Par M. Henri MARTINEAU

Né à Coulonges-sur-l'Autize (Deux-Sèvres), le 25 Avril 1882

LE ROMAN SCIENTIFIQUE
D'ÉMILE ZOLA

LA MÉDECINE ET LES ROUGON-MACQUART



Président : M. DEBOVE, Professeur.

Juges : { M. CHANTEMESSE, Professeur.
M. JEANSELME, Professeur agrégé.
M. RICHAUD, Professeur agrégé.

PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS
19, rue Hautefeuille, près le boulevard Saint-Germain

1907

LE ROMAN SCIENTIFIQUE

D'ÉMILE ZOLA

INTRODUCTION

Tous les romanciers ont traité de questions médicales. Mais, seul, Zola se flatta d'introduire la science dans la littérature. La médecine, de Rabelais à Balzac, avait pu déjà s'occuper de quelques incursions des littérateurs dans son domaine, mais nul, avant l'auteur des *Rougon-Macquart*, n'avait eu la prétention de la suppléer, et presque de la supplanter.

Zola écrivit vingt romans pour donner un tableau de la science à son époque. Le but de cette thèse est de rechercher comment il s'y prit pour effectuer sa tâche, et dans quelle mesure il l'a remplie.

C'est un travail uniquement basé sur des textes, les uns très connus, comme les romans que j'étudie,

les autres encore ignorés, comme les notes qu'amas-
sait le romancier avant de traiter un sujet.

Que M. le professeur Debove, qui, avec tant de
bienveillance, m'a fait l'honneur d'accepter la prési-
dence de cette thèse, daigne trouver ici l'assurance
de mes plus respectueux remerciements.

PREMIÈRE PARTIE

LA CONCEPTION SCIENTIFIQUE

« Une œuvre d'art est un coin de la nature vue à travers un tempérament. »
ÉMILE ZOLA.

Zola parmi les peintres. — Un excellent portrait d'Emile Zola est celui qu'un tableau, aujourd'hui en bonne place au musée du Luxembourg, et signé du très délicat Fantin-Latour, nous offre en même temps que ceux du peintre Manet, assis devant son chevallet, et de quelques-uns de ses premiers admirateurs groupés autour de lui (1).

Le jeune écrivain y est représenté à une époque décisive, et parmi l'entourage qui lui est alors le plus familier et qui peut encore le mieux nous servir à le comprendre.

Cet Atelier aux Batignolles date du salon de 1870

(1) Th. DURET, *Manet*, pp. 110-113, et Camille MAUCLAIR, *L'Impressionnisme*, p. 66.

Il existe un léger désaccord entre les deux auteurs au sujet des huit personnages de ce tableau. Th. Duret nomme, après Manet, Monet, Renoir, Bazille, Astruc, Maitre, Scholderer et Zola; tandis que C. Maclair, outre Zola et Manet, ne donne que quatre noms, mais parmi lesquels Bracquemond.

et dès l'année précédente avaient paru dans *le Siècle* les premiers chapitres de *la Fortune des Rougon*, ce premier roman de la série scientifique qui devait illustrer le nom d'Emile Zola. Et si ces jeunes gens ne se réunissaient point en l'atelier de Manet, où les imagina seulement un souci pittoresque, ils se retrouvaient régulièrement en quelque café de Montmartre (1). Aussi quand, à ses débuts, le romancier se fait remarquer par un réel talent de description, on peut se demander s'il ne doit pas à ses camaraderies artistiques, ce don précieux ou du moins son développement. Désormais, les objets le solliciteront à l'égal d'un peintre, et avant tout il essaiera d'en rendre la physionomie exacte et personnelle. Ne prit-il pas de même, à ce contact, autant qu'à la lecture de Taine, son goût des systèmes. Je sais bien que les théories (2), ici comme presque toujours, sont venues après les œuvres : du moins dans leurs réunions ces jeunes hommes devaient causer art et formules, rien de coordonné, certes, des outrances, des charges de rapins, bref des blagues, mais tout de même on y gagne aisément un ton de didactisme.

A l'heure où il prend conscience de sa destinée et

(1) Quelque café analogue à ce café Baudequin, boulevard des Batignolles, où tous les dimanches se réunissent Claude Lantier, Sandoz et leurs amis (*L'Œuvre*, p. 95).

(2) Puis-je ne pas rappeler les pages charmantes, rapides et aiguës de Jules Laforgue sur l'Impressionnisme : *Mélanges posthumes*, pp. 133-145.

au milieu des amis qu'il s'est choisis, Emile Zola, sur cette toile, nous apparaît froidement combatif et résolu. Son masque accentué au front carré, à la lèvre lourde et à la mâchoire puissante, comme son port assuré, tout en lui révèle l'entêtement et l'orgueil du caractère.

Après quelques années de flottement et d'incertitude, il entrevoit son but. Rien désormais ne le fera dévier de sa route.

Le Courant scientifique. — Sous l'influence des grandes découvertes scientifiques et industrielles, un courant nouveau emportait alors les sciences et les arts. Tous les critiques ont montré comment Magendie, Claude Bernard et Taine sont les inspirateurs de Leconte de Lisle. C'est un peu forcer les datés (1). Reconnaissons simplement que ce sont là des fruits d'une même saison.

Auguste Comte, précurseur certain bien que méconnu de ce mouvement, meurt en 1857. Vers 1860, Taine découvre sa philosophie : il avait publié ses *Philosophes Français du XIX^e siècle* en 1857, et allait donner en 1863 la préface de son *Histoire de la Littérature Anglaise*. La philosophie de Cabanis et de Stendhal renaît en réaction de celle de Cousin.

(1) Les *Poèmes antiques* sont de 1852, — et l'*Essai sur La Fontaine et ses fables*, seulement de 1853, un an après que Leconte de Lisle avait écrit que l'art et la science, trop longtemps séparés, devaient maintenant s'unir étroitement.

L'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale de Claude Bernard paraît en 1865, alors que ses principales leçons étaient éditées. *La Vie de Jésus* de Renan est du 24 juin 1863, et *la Cité antique* de Fustel de Coulanges de mars 1864. Enfin l'année même où Zola conçoit *les Rougon-Macquart*, Littré publie *les Principes de philosophie positive* (1868). Il ne semble pas du reste que l'influence de Comte ait été bien directe sur l'auteur de *Germinal*; elle ne s'exerça guère qu'à travers l'époque (1). Et encore Hegel fit-il davantage pour le déterminisme de Renan et de Taine, après Spinoza toutefois pour ce dernier, que toute la doctrine du fondateur du positivisme. Mais si Zola eut quelque connaissance de toutes ces manifestations, de leur existence, veux-je dire : il ne lut que Taine et Claude Bernard, et ne s'appuie que sur eux pour tenter de refaire Balzac.

Néanmoins, et quel que fût l'intérêt que put y prendre ce débutant, qui avant tout songe à vivre, et qui profitera à son heure des résultats acquis, l'état des esprits est tel que certains croient que la face du monde va être transformée par la science. C'est le délire du jeune Renan écrivant dans l'enthousiasme, en 1848, *l'Avenir de la science* (2). « Voilà que peu

(1) Ce fut toujours chez Zola un Comte assez mal compris, comme chez le vulgaire où « le positivisme passe en général pour n'admettre que ce qui se voit ou se touche ». (Charles MAURRAS, *L'Avenir de l'intelligence*, p. 105.)

(2) Mais ce ne fut qu'en 1890 que parut cet ouvrage, remanié.

à peu, de toutes ces découvertes, de toutes ces doctrines, se dégage une idée unique, grosse d'équivoques et de mécomptes, mais plus capable qu'aucune autre alors de séduire et d'entraîner les intelligences : l'idée de la SCIENCE va devenir, pour un demi-siècle, l'idée directrice de l'esprit humain (1). »

Parallèlement à ces grands travaux d'histoire, de littérature ou de philosophie, la peinture et la musique tentaient de se renouveler et participaient des mêmes tendances. Depuis plus de vingt ans, Berlioz a fait exécuter *la Damnation de Faust*, mais son nom, qui soulève encore des tempêtes, commence seulement à connaître aussi les acclamations de partisans frénétiques. Courbet à son apogée vient de créer le terme *réalisme* et déjà se lève la gloire tapageuse de Manet qu'avec une belle opiniâtreté défendit le polémiste ardent par où débuta Emile Zola.

Les premiers pas. — Zola était né à Paris le 2 avril 1840 (2). Sur son ascendance, ses balbutie-

(1) V. GIRAUD, *Essai sur Taine*, pp. 11 et 12.

(2) Cent volumes retracent la biographie d'Emile Zola. Le lecteur y trouvera sans peine le trait qui l'intéresse. Il est moins banal de citer ici quelques inédites « observations astrologiques sur le caractère d'Emile Zola » que je dois à l'obligeance d'un occultiste aussi érudit que complaisant :

« Emile Zola est né le 2 avril 1840. Les deux mondes dont les rayonnements ont déterminé sa complexion morale sont la planète Mars et le Soleil. Mars, c'est le sang, la passion, la violence. Le Soleil, c'est le mouvement intérieur. Mars a donné à Zola la force d'action, la puissance de volonté, la disposition à la lutte, l'acharnement, la poursuite des chasseurs et des guerriers, la passion

ments et ses échecs universitaires, d'attentives biographies ne tarissent pas (1). Ainsi avons-nous appris que le premier mot qu'il parvint à prononcer distinctement fut *cochon* (2). Au collège il montra du goût pour les sciences naturelles, remporta des prix d'ins-

vive et impatiente. Le Soleil lui a donné l'intelligence qui élève les goûts. Son ambition, par Mars, était acharnée. Zola est un laboureur par ambition délibérée; la conquête par le travail lui semble le but de la vie; et son travail sera entêté jusqu'à la brutalité.

« Le Soleil attire au bénéficiaire la sympathie parce que le Soleil c'est le mouvement et que le mouvement est l'engrenage du mouvement. L'enfance de Zola dut être environnée de sollicitudes, et ses précoces ambitions protégées; de même sa jeunesse dut entraîner des partisans de bonne heure. D'ailleurs la hardiesse de Mars en conjonction avec le Soleil devient l'esprit d'entreprise. Voici donc des partisans autour d'un général, et un général cherchant des ennemis.

« La rudesse de Mars changée par le Soleil en simplicité d'allure et en négligence de costumes éloigne la foule. Il plaira davantage à ceux qui ne connaissent de lui que son œuvre : les étrangers.

« Il s'prend des tâches difficiles; abattre l'obstacle est sa joie! Mars est inconstant : l'inconstance dans ses projets, c'est la diversité dans l'œuvre; l'ambition illimitée et la multiplicité des objets, c'est Zola homme de lettres; l'amour de la somptuosité lui vient de la source solaire : c'est Zola peintre; son art est opulent comme un tableau vénitien, il a la couleur haute; et la proportion est plus vaste que le détail n'est précis.

Les astrologues prédisent aux naissances du 2 avril la célébrité par la parole : l'éloquence est une conséquence de l'abondance de vie. Zola est prodigue de labeur, de générosités sentimentales, de courage; aucun succès ne l'arrête; il recherche le péril. Chaque nouveau roman est un assaut. Dans l'intimité, Zola fut sans doute spirituel, affectueux, à la fois concentré et éclatant, prompt à aider ses amis et à chasser ses ennemis; colère, mais sans ressentiment; positif, estimant les hommes utiles et les travailleurs, aimant la joie et l'enthousiasme. Il dut être un homme d'intérieur, tendre et séduisant, sans aucune austérité quand la journée de travail ou de lutte était achevée. »

(1) PAUL ALEXIS, *Emile Zola*. — *Notes d'un ami*. — Avec des vers inédits d'Emile Zola.

(2) *Ibid.*, p. 27.

truction religieuse et eut des succès de style. Puis n'ayant pu devenir bachelier, il entra ficeler des paquets à la librairie Hachette, avant de s'occuper de publicité pour la même maison, qu'il devait quitter sitôt que la vente de son premier livre et quelque argent gagné dans le journalisme lui eurent permis de vivre de sa plume. Déjà en 1859, il avait eu la joie d'avoir un conte, *la Fée amoureuse* (1), publié dans un journal d'Aix. Mais suivant une loi presque générale chez les débutants, il était surtout poète et rêvait, sous le titre général *la Genèse*, d'une trilogie scientifique et philosophique, en vers, et dont chaque partie devait s'intituler : *la Naissance du monde, l'Humanité, l'Homme devenant Dieu*. Ce dernier titre plaira aux panégyristes de son œuvre sociale ; il présage curieusement *les Quatre évangiles*.

Mais si, pas plus que Daudet son grand poème épique des *Religions*, Zola n'écrivit son épopée, il nous reste quelques vers de cette épopée :

Où donc vas-tu, nuage,
Nuage radieux ?
Couves-tu quelque orage
Quelque vent furieux ?
.
— Non, de la terre lasse,
Je m'enfuis dans l'espace,
Je suis l'âme qui passe
Et qui remonte à Dieu (2).

(1) Parut ensuite dans *les Contes à Ninon* (1864).

(2) *Le Nuage, Journal du Dimanche*, 17 octobre 1861.

Les vers d'Emile Zola n'ont point toujours cette fadeur de cantique. Il composa un long poème, *Rodolpho* (1), imité, on pourrait dire plagié, du *Don Paez* de Musset. Du moins la copie est amusante et d'un élève réellement doué. En voici un extrait assez caractéristique :

..... Au matin d'une nuit
D'ardente volupté, qu'une maîtresse est belle !
Sa bouche, de baisers toute chaude, sourit ;
Son œil, demi voilé, de bonheur étincelle ;
Un désir gonfle encor sa gorge de frisson,
Et l'odeur de l'amour sort de sa chevelure.
Une cavale, jeune et fouguese d'allure...

Zola eut le bon goût de ne jamais réunir en volume ces essais d'adolescent qui se cherche. Mais il ne crut point devoir user de tant de discrétion pour ses contes qui proviennent du même crû romantique ; tant il était déjà vrai, comme il l'est encore aujourd'hui, que le romantisme qui fut une époque dans l'histoire de la race est également une étape dans le développement de l'individu. *Les Contes à Ninon* virent donc le jour en 1864. Si leur poésie de romance ne déplaisait pas au tempérament de leur auteur, son sens pratique, sans se laisser griser par un assez joli succès, comprit que l'avenir n'était point là. Aussi quand l'année suivante il fit paraître *la Confession de Claude*, eut-il soin, malgré le peu de vérité de la chose, de lui donner le sous-titre de roman « physio-

(1) PAUL ALEXIS, *loc. cit.*

logique ». C'était un pressentiment, une indication timide encore, de la voie à suivre. Mais c'est en *Madeline Féral* (1) que, pour la première fois, il pose une thèse nettement physiologique, et la plus hasardeuse qu'il ait jamais tentée dans toute sa carrière, celle de l'imprégnation (2).

Du coup il peut se dire naturaliste, c'est-à-dire conforme d'intention et de fait à la réalité de la vie, mais surtout dans la pensée du romancier cela veut signifier la tendance à employer « la formule scientifique et à reprendre l'étude du monde par l'observation et l'analyse, en niant l'absolu, l'idéal révélé et irrationnel (3) » ; en un mot, c'est, sous couvert de science, le fait-divers matérialiste.

Aussi l'année même où il concevait la première idée de son grand roman scientifique, Zola, pour une seconde édition de *Thérèse Raquin*, profite-t-il de l'occasion d'y joindre une préface (4) pour lancer son premier manifeste, et non le moins catégorique :

Dans *Thérèse Raquin*, j'ai voulu étudier des tempéraments et non des caractères. Là est le livre entier. J'ai choisi des personnages souverainement dominés par leurs nerfs et leur sang, dépourvus de libre arbitre, en-

(1) Voici la liste des livres publiés par E. Zola avant *les Rougon-Macquart* : *Contes à Ninon*, 1864 ; *Confession de Claude*, 1865 ; *Le Vœu d'une morte*, 1866 ; *Les Mystères de Marseille*, 1867 ; *Thérèse Raquin*, 1867 ; *Madeline Féral*, 1868.

(2) Voy. la deuxième partie.

(3) *Le Roman expérimental*, p. 90.

(4) Datée du 15 avril 1868.

trainés à chaque acte de leur vie par les fatalités de leur chair....

L'âme est parfaitement absente, j'en conviens aisément, puisque je l'ai voulu ainsi... On commence, j'espère, à comprendre que mon but a été un but scientifique avant tout....

Qu'on lise le roman avec soin, on y verra que chaque chapitre est l'étude d'un cas curieux de physiologie.

J'ai simplement fait sur deux corps vivants le travail analytique que les chirurgiens font sur des cadavres.

Nous voilà loin des *Contes à Ninon*, mais tout près de l'hypothèse des *Rougon-Macquart*. C'est même langage hyperbolique que nous rencontrerons tout à l'heure, même explication simpliste et même fausseté de raisonnement et d'images.

La vocation de Zola se détermine, il vient de découvrir sa méthode, sinon ses sujets, il aura tôt fait de se réclamer des maîtres qu'il ambitionne.

Les Précurseurs. — « J'ai appelé naturalisme le retour à la nature, le mouvement scientifique du siècle (1). » Toute l'éthique d'Emile Zola tient en ces quelques mots; il ne fera que les ressasser sous toutes les formes, mais sans en varier la substance. Sinon le mot, la chose pourtant était moins neuve : et en France, on peut dire que le naturalisme fut créé par Flaubert et les Goncourt, en ayant soin de ne pas omettre le rôle précurseur de Champfleury ni le nom

(1) *Le Roman expérimental*, p. 290.

d'Ernest Feydeau, qui fit un temps illusion à la sagacité même d'un Sainte-Beuve, et de n'oublier pas davantage la peinture de Courbet ou de Millet. Non, ce néophyte fut tout au plus un parrain. S'il n'inventa pas l'étiquette, il l'appliqua : « D'abord, je ne crois pas avoir inventé ce mot, qui était en usage dans plusieurs littératures étrangères ; je l'ai tout au plus appliqué à l'évolution actuelle de notre littérature nationale (1). » Voilà qui est exact, mais il convient d'ajouter qu'il ne paraît pas que Zola connût bien le naturalisme anglais, naturalisme très psychologique et qui porte l'empreinte de l'amour du romancier pour son sujet. Cette sollicitude dans les descriptions, cette fraternité pour les humbles sont un trait commun de ce naturalisme avec le naturalisme russe. Mais en dépit de ses relations avec Tourgueneff, Zola devait également ignorer cette littérature. Au fond, il ne connaît bien que Flaubert, dont il prit surtout la méthode, et les Goncourt, qu'il trouvait menus et qu'il prétendait écraser vite sous la masse de ses livres.

Puis comme un peu d'érudition ne messied jamais, il étudia plus en détail les ancêtres qu'il se reconnaît et les pairs qu'il veut bien admettre (2). La curiosité

(1) *Le Roman expérimental*, p. 109.

(2) *Les Romanciers naturalistes : Balzac, Stendhal, Flaubert, Edmond et Jules de Goncourt, Alphonse Daudet.*

Etudes qui avaient d'abord paru en Russie, dans *Le Messager de l'Europe*.

de ces pages est peut-être d'y voir figurer Stendhal, auquel Zola reproche, il est vrai, d'avoir manqué de « bonhomie », d'avoir compliqué la vie, et de n'avoir tenu aucun compte du milieu. Somme toute, il n'accorde à Stendhal, qui le touche peu avec « ses subtilités d'analyse », que d'être « la transition dans le roman, entre la conception métaphysique du dix-huitième siècle et la conception scientifique du nôtre ». Avec ces artifices d'interprétation, il serait aussi logique de parler de l'influence de George Sand à qui l'on doit l'introduction des questions sociales dans le roman.

Le nom capital entre tous est celui de Balzac. C'est lui le père du roman actuel. Il est la grande réputation à laquelle aspire Zola. Toujours nous voyons l'auteur des *Rougon-Macquart* hanté par la pensée de l'auteur de *la Comédie humaine*. « Je ferai à un point de vue plus méthodique ce que Balzac a fait pour le règne de Louis-Philippe, » confesse-t-il dans le premier plan qu'il remet à son éditeur (1), et de suite il ajoute : « Je ne veux pas peindre la société contemporaine, mais une seule famille, en montrant le jeu de la race modifiée par les milieux. » C'est un peu du verbiage, mais il en ressort nettement que Zola doit à Balzac l'idée de réunir entre eux une série de romans par un lien constant. « Dans sa pré-

(1) VOIR HENRI MASSIS, *Comment Emile Zola composait ses romans*, p. 65.

face de *la Comédie humaine*, dit Taine, Balzac annonce le dessein d'écrire l'*Histoire naturelle* de l'homme (1).» N'est-ce pas là qu'il faut chercher la genèse de l'*Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire* ?

Dans des notes très suggestives qui nous ont été conservées et que Zola écrivait pour lui-même, pour clarifier ses idées, il établit un curieux parallèle et dont voici comme la conclusion et le fond : « Balzac dit qu'il veut peindre les hommes, les femmes et les choses. Moi, des hommes et des femmes je ne fais qu'un, en admettant, cependant, les différences de nature, et je soumetts les hommes et les femmes aux choses (2). » Ce sont des mots, je le sais, dont il ne faut guère chercher à pénétrer le sens, mais peu importe après eux qu'on vienne dire que Balzac est bien un réaliste d'intention puisqu'il veut égaler la vie, qu'il l'est encore par l'accumulation du détail, par la description, par la prétention technique, *mais* qu'il ne s'inspire de la réalité que pour la transformer, et que ce procédé diffère du tout au tout de celui de Zola. C'est irréfutablement vrai, mais cela n'a guère empêché Zola de répéter à tout venant : « Balzac et moi », et lorsqu'il défend son prédécesseur des attaques des Chaudes-Aigues ou des Jules

(1) H. TAINE, *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, p. 48.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 81, *Notes diverses*.
B. N. Nouvelles Acq. fr. 40345, *Balzac et moi*, pp. 14-15.

V. HENRI MASSIS, *loc. cit.*, p. 26.

Janin de plaider pour lui-même et contre les critiques de son époque.

De même enfin que nous verrons Zola se réclamer à chaque pas de Claude Bernard, n'est-il pas curieux de remarquer que dans l'Avant-Propos de *la Comédie humaine*, et souvent ailleurs, Balzac aimait lui-même à se réclamer de Geoffroy Saint-Hilaire et de Cuvier (1). Et ce qui ajoute du piquant à ces prétentions naïves, c'est que Restif de la Bretonne déjà, annonçant un de ses ouvrages, avait écrit : « Ce n'est pas ici une jolie fadaise à la Marmontel, ou à la Louvet, c'est un utile supplément à l'*Histoire naturelle* de Buffon (2). »

C'est tout à fait suggestif, l'auteur du *Paysan perverti* précurseur de l'auteur de *Pot-Bouille*. Que ce dernier ne le proclamait-il ! Il ignorait sans doute cette parenté, qui lui eût semblé de mauvais aloi. Cependant, comme il était de mode alors, comme depuis, de comparer le dix-huitième siècle au dix-septième, mais pour préférer hautement celui-là à celui-ci, Zola a soin d'indiquer son goût : « J'ai appelé naturalisme le large mouvement analytique et expérimental qui est parti du dix-huitième siècle et qui s'élargit si magnifiquement dans le nôtre (3). » Pourquoi dix-huitième siècle ? Il lui serait malaisé de l'ex-

(1) BRUNETIÈRE, *Honoré de Balzac*, p. 134.

(2) *Ibid.*, p. 136.

(3) *Le Roman expérimental*, p. 256.

pliquer, et il l'avoue candidement : « J'ai trouvé la formule naturaliste au dix-huitième siècle ; même, si l'on veut, elle part des premiers jours du monde (1). » A ce compte il lui était aisé d'alléguer l'exemple de Rabelais. Il n'en fit rien, mais, comme il tenait à son dix-huitième siècle, il s'enthousiasma de Diderot, « car il a réclamé le premier la vérité exacte au théâtre et dans le roman (2) ». Et de même, mais moins sûrement, que Rousseau enfanta le romantisme, voilà Diderot reconnu père du naturalisme (3).

Zola a donc patiemment établi ses filiations. Avant tous il place Diderot, Balzac et Flaubert. Il ne compte plus maintenant que sur lui-même pour rendre son nom immortel comme celui de ses devanciers.

La Conception scientifique. — Zola avait lu certainement qu'à la fin de son étude sur *M^{me} Bovary* Sainte-Beuve s'était écrié : « Anatomistes, physiologistes, je vous retrouve partout. » Il avait dû goûter ce trait et il devait y songer quant il écrivit que le critique « en certaines de ses pages a formulé avec une hardiesse tranquille la méthode expérimentale que nous mettons en pratique (4). »

(1) *Le Roman expérimental*, p. 88.

(2) *Une campagne (1880-1881)*, p. 128.

(3) Il est curieux comme Diderot, cet écrivain à tendances scientifiques, est un chef d'école toujours de mode. Hier encore le mouvement *naturaliste*, en poésie, déclarait, par la plume de Charles Maurras, que Diderot était son véritable fondateur.

Autant, tout de suite, faire de Fénelon le précurseur de M. Marcel Prévost.

(4) *Le Roman expérimental*, p. 312.

Il pensa donc que l'heure était venue, après avoir reconnu ses chefs, de ne plus marcher à la remorque et de tenter du nouveau ; c'est alors qu'il découvre la science. Il y apporte une intransigeance de nouveau converti et l'étroitesse d'un ignorant. Il malmène assez durement Renan : « Nouvelle preuve que M. Renan n'est pas un savant, car il lui faut son coin de mystère, et plus vous rétrécirez ce coin, plus vous le porterez au fond de l'infini et plus il affectera de paraître enchanté... (1). » Il confond dans la même réprobation romantiques et classiques. Car le romantisme a bien affranchi le vocabulaire, « mais si l'on sort de cette question de langage, on voit que les romantiques ne se séparaient pas des classiques ; comme eux ils restaient déistes, idéalistes, symboliques (2) ».

La plaisante querelle sous la plume d'un écrivain, le plus romantique et le plus symboliste de sa génération (3). Tout cela parce que Victor Hugo, détaché du dogme, croyait encore à l'âme immortelle !

Zola n'était pas l'homme de la foi dormante. Il venait de se fabriquer un système, et tout vague qu'il fût, songeait à l'utiliser sans répit :

Prendre avant tout une tendance philosophique non pour l'étaler, mais pour donner une suite à mes livres.

(1) *Le Roman expérimental*, p. 75.

(2) *Ibid.*, p. 66.

(3) Voir la cinquième partie : *la Mise en œuvre*.

La meilleure serait peut-être le matérialisme, je veux dire la croyance en des forces sur lesquelles je n'aurai jamais besoin d'expliquer. Le mot *force* ne compromet pas. Mais il ne faut plus user du mot *fatalité*, qui serait ridicule en dix volumes (1).

Nous voyons qu'il lui reste encore des doutes. Il se berne de mots qu'il se sent incapable d'expliquer. Cependant, s'il se fait à voix basse de tels aveux, quand il parle en public, il est plus affirmatif en même temps que plus lyrique :

On ne vit plus que de science... c'est la science qui prépare le vingtième siècle. Nous serons d'autant plus honnêtes et heureux que la science aura davantage réduit l'idéal, l'absolu, l'inconnu...

Pour cet idéal, Zola veut faire servir le roman, et par la bouche de son docteur Pascal, il s'écrie :

Ah ! ces sciences commençantes, ces sciences où l'hypothèse balbutie et où l'imagination reste maîtresse, elles sont le domaine des poètes autant que des savants ! Les poètes vont en pionniers à l'avant-garde, et souvent ils découvrent les pays vierges, indiquent les solutions prochaines. Il y a là une marge qui leur appartient, entre la vérité conquise, définitive, et l'inconnu d'où l'on arrachera la vérité de demain... Quelle fresque immense à peindre, quelle comédie et quelles tragédies humaines

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola : 81. *Notes diverses* B. N. Nouvelles acq. fr. 10345.

Plan des Rougon. *Notes générales sur la nature de l'œuvre*, p. 42.

colossales à écrire, avec l'hérédité qui est la genèse même des familles, des sociétés et du monde (1).

L'ambition lui est venue à mesure que son œuvre avançait ; il n'en est plus comme au temps où il en traçait le plan à se contenter d'un mot sans explications, et pour conclusion il formule des lois. Il a codifié l'hérédité et dans le tableau qu'il nous offre, suivant son heureuse expression, « tout y est (2) ». Modestement il ajoute : « Cela est aussi scientifique que possible (3). » Le possible est vraiment bien minime.

Mais ces réflexions anticipent fâcheusement cette exposition. Zola ne fait que découvrir la science et lui payer son tribut d'adoration.

Les Rougon-Macquart. — Pour les romanciers, les politiques, les sociologues, pour l'élite intellectuelle en un mot, ce terme de science vers 1850 prend un sens bien spécial et restreint ; de même qu'ils confondent souvent la science et la philosophie, ils ramènent toute science à la biologie.

Jusqu'à cette époque, lorsqu'on prononçait ce mot de science, on ne l'appliquait guère qu'à l'ensemble des Sciences positives, telles que les Mathématiques, la Physique, la Chimie, la Physiologie. La Science s'opposait communément à l'Art et à la Littérature, on n'entendait

(1) *Le Docteur Pascal*, p. 118.

(2) *Ibid.*, p. 116.

(3) *Ibid.*, p. 118.

pas en faire un procédé de l'intelligence, capable de s'adapter à tous les objets, et de renouveler le domaine entier de la connaissance autant que celui de l'activité. Après les merveilleuses découvertes accomplies par cette succession de grands ouvriers de vérité qui se sont appelés Laplace et Cauchy, Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, Fresnel et Faraday, Ampère et Arago, Magendie et Flourens, — combien d'autres encore — une idée commença de germer et de croître dont les premiers essais de M. Renan et de M. Taine donnent l'expression la plus brillante, sinon la plus complète. Cette idée, Auguste Comte en avait été le précurseur méconnu. Elle pourrait se schématiser ainsi : n'est-il pas loisible d'employer pour des besoins réservés auparavant à d'autres facultés les méthodes auxquelles les Sciences doivent leurs rapides et indiscutables progrès ? On oppose sans cesse la Littérature et la Science. N'y aurait-il pas lieu, au contraire, de les marier. La Religion et la Science. Pourquoi ne pas les unir ? Et l'auteur de *l'Histoire de la Littérature anglaise* entreprend de trouver la loi fixe qui domine toute la production des œuvres d'art d'un pays. Renan se propose de déterminer les conditions exactes qui régissent la naissance, l'efflorescence et la décadence des phénomènes religieux. Plus tard, Zola intitulera une suite de récits : *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire*. Il dressera un arbre généalogique de ses personnages qui est comme un code des lois de l'hérédité. Il entreprendra une étude sur le « Roman expérimental » pour donner une suite à la célèbre *Introduction à la médecine expérimentale* (1).

(1) PAUL BOURGET, *Sociologie et littérature*. De la vraie méthode scientifique, pp. 4-5.

Cette remarquable page résume tout un courant et assigne nettement à Zola sa place dans un aussi vaste ensemble. Ses préoccupations scientifiques furent donc des préoccupations biologiques, et si nous serons ce dernier mot d'un peu près nous pouvons ajouter des préoccupations médicales (1).

Zola ne se contenta pas de prendre aux savants leur méthode, il prit encore leur sujet. Il voulut élucider des cas scientifiques et il traita les questions médicales.

Il eut l'ambition de soulever le problème de l'hérédité, et, comme il avait l'esprit simpliste, il le résolvait en même temps qu'il le posait. Sa thèse est d'expliquer par une névrose originelle, dans la descendance de ses personnages, « toutes les tares physiques et morales, tous les vices, même les rêves mystiques ou certaines vertus stoïques, comme étant de simples résultantes d'une cause initiale (2) ».

Voici comment il la conçoit, alors qu'il ne fait encore qu'en envisager le plan d'ensemble :

Etudier dans une famille les questions de sang et de milieu. Suivre pas à pas le travail secret qui donne aux enfants d'un même père des passions et des caractères différents à la suite des croisements et des façons particulières de vivre, fouiller en un mot au vif même du drame humain, dans les profondeurs de la vie où s'élaborent les grandes

(1) Cette idée est développée dans l'ouvrage du Dr J. Grasset, *L'Idée médicale dans les romans de Paul Bourget*, p. 9.

(2) PAUL MORILLOT, art. *Zola*, in *Nouveau Larousse illustré*.

vertus et les grands crimes et y fouiller d'une façon méthodique, conduit par le fil des nouvelles découvertes physiologiques (4).

Ce n'est pas le lieu de nous arrêter à la grandiloquence de ce langage, n'en retenons que l'essentiel et voyons quels sont au juste les projets du romancier.

Comprendre chaque roman ainsi : poser d'abord un cas humain (physiologique); mettre en présence deux, trois puissances ; puis mener les personnages au dénouement par la logique de leur être particulier, une puissance absorbant l'autre ou les autres.

Avoir surtout la logique et la déduction. Il est indifférent que le fait générateur soit reconnu comme absolument vrai ; ce fait sera surtout une hypothèse scientifique, empruntée aux traités médicaux. Mais lorsque ce fait sera posé, lorsque je l'aurai accepté comme un axiome, en déduire mathématiquement tout le volume, et être alors d'une absolue vérité (2).

Il faut retenir dans cette singulière confession, cette idée pour le moins étrange de baser une étude scientifique sur un terrain de fantaisie. C'est là, nous le verrons dans la suite, une des nombreuses prétentions de Zola, sujettes à caution. Il va décrire chaque

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 39. *La Fortune des Rougon*, I. B. N. Nouvelles acq. fr. 40363.

Plans, p. 74.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola : 81, *Notes diverses*. B. N. Nouvelles acq. fr. 40345.

Notes générales sur la nature de l'œuvre, p. 40.

individu en le rattachant étroitement à sa famille. Il aura donc à montrer tout le rôle que l'hérédité joue dans la formation d'un caractère. Il reconnaît cependant d'autres éléments constitutifs du caractère : le milieu et le tempérament. Encore pour ce dernier, qu'il nomme aussi « l'expression personnelle (1) », le fait-il presque entièrement dériver de l'hérédité. Tout personnage sera le résultat, ou mieux la résultante, de l'hérédité, physique et morale (2), du milieu, famille, pays, maîtres, classes de la société, contemporains, — d'un passé personnel ou antécédents personnels, — et d'un élément personnel. Zola ne fait guère agir que l'hérédité, qu'il accommode au gré de lois préconçues et le milieu qu'il ramène presque uniquement à l'influence de la classe de la société à laquelle appartient son héros. Le passé personnel disparaît sous les deux premières données et l'élément personnel ne subsiste que pour la commodité du discours et expliquer, sans cesser d'être scientifique, toute dérogation à la ligne que semblait indiquer l'ascendance ou les fréquentations.

Ayant posé ces prémisses pour chaque individu, Zola entreprend la physiologie de la famille entière

(1) *Le Roman expérimental*, p. 40.

(2) Le physique et le moral sont inextricablement mêlés. On ne dira jamais assez par exemple combien la nourriture influence les sentiments.

Ce fut une erreur fondamentale de Zola, malgré sa théorie, de vouloir démêler cet écheveau pour faire la part dans le composé de chaque composant.

et construit son arbre généalogique à deux branches, une légitime et une bâtarde, pour donner une étude de l'hérédité et de l'influence du milieu social sur l'hérédité.

Il tient son idée maîtresse et comme la clef de voûte de ses *Rougon-Macquart* (1). Il n'a plus qu'à passer de la conception à l'exécution. En 1869, il avait écrit, nous l'avons vu, la majeure partie du premier volume et, le 27 août 1870, dinant chez Edmond de Goncourt il lui fait part de son projet, la série devait alors être une épopée en dix volumes (2). C'est ce que confirme cet extrait du premier plan remis à son éditeur A. Lacroix : « Je désire publier deux épisodes chaque année, de façon à terminer l'œuvre en cinq ans (3). » Et sur les feuillets qui accompagnent le manuscrit de *la Fortune des Rougon* on trouve le plan succinct, en une demi-page environ et pour chacun, des romans qui seront : *la Curée*, *la Faute de l'abbé Mouret*, *la Débâcle*, qui devait être un épisode de la guerre d'Italie, *l'Assommoir*, *Nana*, *l'Œuvre* et *la Bête humaine*, primitivement étude du monde judiciaire (4).

On sait qu'en définitive la série commencée en

(1) Pour les différentes et successives modifications du plan des romans, du nom de la famille et de chaque personnage, ainsi que du titre général qui fut au début : *Histoire d'une famille au dix-neuvième siècle*, voir HENRI MASSIS, *loc. cit.*, pp. 59, 60, 71-74.

(2) *Journal des Goncourt*, t. IV, p. 16.

(3) HENRI MASSIS, *loc. cit.*, p. 65.

(4) Manuscrits autographes d'Emile Zola : 39. *La Fortune des Rougon*, I. B. N. Nouvelles acq. fr. 40303.

1871 ne fut achevée qu'en 1893 et comprend vingt volumes (1).

En tête du premier volume se trouve une très intéressante préface, dont voici la première moitié qui seule nous intéresse (2) :

Je veux expliquer comment une famille, un petit groupe d'êtres, se comporte dans une société, en s'épanouissant pour donner naissance à dix, à vingt individus, qui paraissent, au premier coup d'œil, profondément dissemblables, mais que l'analyse montre intimement liés les uns aux autres. L'hérédité a ses lois, comme la pesantueur.

Je tâcherai de trouver et de suivre, en résolvant la double question des tempéraments et des milieux, le fil qui conduit mathématiquement d'un homme à un autre homme. Et quand je tiendrai tous les fils, quand j'aurai entre les mains tout un groupe social, je ferai voir ce groupe à l'œuvre, comme acteur d'une époque historique, je le créerai agissant dans la complexité de ses efforts, j'analyserai à la fois la somme de volonté de chacun de ses membres et la poussée générale de l'ensemble. Les Rougon-Macquart, le groupe, la famille, que je me propose d'étudier a pour caractéristique le

(1) *La Fortune des Rougon*, 1871 ; *La Curée*, 1872 ; *Le Ventre de Paris*, 1873 ; *La Conquête de Plassans*, 1874 ; *La Faule de l'abbé Mouret*, 1875 ; *Son Excellence Eugène Rougon*, 1876 ; *L'Assommoir*, 1877 ; *Une page d'amour*, 1878 ; *Nana*, 1880 ; *Pot-Bouille*, 1882 ; *Au Bonheur des Dames*, 1883 ; *La Joie de vivre*, 1884 ; *Germinal*, 1885 ; *L'Œuvre*, 1886 ; *La Terre*, 1887 ; *Le Rêve*, 1888 ; *La Bête humaine*, 1890 ; *L'Argent*, 1891 ; *La Débâcle*, 1892 ; *Le Docteur Pascal*, 1893.

(2) Toute la fin ne traite que de la portée historique de l'œuvre, de son sens artistique, de ses projets et de sa réalisation.

Elle est datée de « Paris, 1^{er} juillet 1871 ». Zola y dit ramasser les documents nécessaires à son œuvre depuis trois années.

débordement des appétits, le large soulèvement de notre âge qui se rue aux jouissances. Physiologiquement ils sont la lente succession des accidents nerveux et sanguins qui se déclarent dans une race, à la suite d'une première lésion organique, et qui déterminent, selon les milieux, chez chacun des individus de cette race, les sentiments, les désirs, les passions, toutes les manifestations humaines, naturelles et instinctives, dont les produits prennent les noms convenus de vertus et de vices...

Cette dernière phrase, si proche de cette autre célèbre de Taine où le vice et la vertu sont qualifiés de produits tels que le sucre et le vitriol, atteste l'influence de l'auteur de *l'Intelligence* sur celui des *Rougon*. Puis remarquez que Zola ne dit pas « je veux montrer », comme le devrait un pur positiviste ou naturaliste, mais « je veux expliquer » ce qui dénote une ambition plus haute et d'un tout autre ordre. Il s'est pris lui-même au sérieux, après avoir voulu partir de la science pour faire du nouveau, il s'est imaginé avoir accompli une expérience démonstrative. Et tout ce qu'il promettait au début il affirme l'avoir tenu à la fin :

Oui, notre famille pourrait aujourd'hui servir d'exemple à la science, dont l'espoir est de fixer un jour mathématiquement les lois des accidents nerveux et sanguins, qui se déclarent dans une race, à la suite d'une première lésion organique, et qui déterminent selon les milieux, chez chacun des individus de cette race, les sen-

timents, les désirs, les passions, toutes les manifestations humaines, naturelles et instinctives, dont les produits prennent les noms de vertus et de vices (1).

Ce n'est pas seulement le même esprit, ce sont les mêmes termes, c'est le même enivrement. Ne dirait-on pas quelque théorème de géométrie : en haut de la page le chercheur a écrit la proposition, puis « ce qu'il faut démontrer », au bas de la même page il est arrivé à la même proposition et il ajoute victorieusement « ce qu'il fallait démontrer ». Pour celui qui ne veut pas voir plus avant, une semblable rigueur chez un romancier enchante. C'est ce qu'aux funérailles d'Emile Zola exprima M. Abel Hermant dans son discours : « Rien que l'idée d'une telle œuvre dénoterait une imagination de constructeur unique, car même *la Comédie humaine* de Balzac est ordonnée moins volontairement, avec moins de logique, avec des fissures par où le hasard s'y glisse (2). »

Précisément c'est cette construction trop ordonnée qui gêne si tôt qu'on s'y arrête, et décèle l'enfantillage de celui qui veut décrire la vie, en donner l'illusion, et prétend l'enfermer en un cadre tracé d'avance. La théorie par elle-même nous semble un peu barbare et toute artificielle, nous verrons ce qu'elle donne quand elle asservit les faits à sa pratique.

(1) *Le Docteur Pascal*, p. 127.

Et il ajoute pour que la copie de la préface soit complète : « Et elle est aussi un document d'histoire... »

(2) *Cahiers de la Quinzaine*, décembre 1902, EMILE ZOLA, p. 9.

Le Roman expérimental.— Zola n'était point d'humeur à édifier patiemment son œuvre en fermant les oreilles aux critiques qu'elle ne devait manquer de soulever. Avec son caractère entêté et l'étroitesse de sa conception scientifique, il était à prévoir qu'il n'en tiendrait pas compte, mais non qu'il les dédaignerait. La contradiction l'irritait, et, pour expliquer ses livres, il construisit toute une théorie esthétique qui n'avait, il est vrai, avec ceux-ci qu'un rapport lointain, et qu'il défendit cependant avec une fougue qui touchait parfois à la brutalité.

Nul ne songe maintenant à prendre au sérieux, même parmi les admirateurs de ses romans (1), cette thèse extravagante du roman expérimental. Elle ne repose en réalité que sur une équivoque, car, au fond, par roman expérimental, Zola entendait roman d'observation, mais il lui fallait bien user de termes neufs et paraître utiliser des documents insoupçonnés.

Puis il avait une telle facilité à se griser lui-même et, malgré ses prétentions, si peu d'esprit critique qu'il fut le premier à croire à la logique de ses déductions. C'est le même mirage que celui d'étayer *les Rougon-Macquart* sur les lois problématiques de l'hérédité. En démontrer ici la cristallisation nous renseignera abondamment et définitivement sur ses capacités philosophiques.

(1) Sauf M. André Beaunier, *le Figaro* du mardi 30 septembre 1902, qui dans un article dithyrambique semble encore confondre pêle-mêle l'hypothèse et la réalisation.

Le Roman expérimental n'est qu'une parodie de l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale.

M. Zola a lu le livre de Claude Bernard, il l'a analysé, il en a donné de nombreux extraits, il a exposé d'après lui ce que c'est que la méthode expérimentale, il a appliqué tout cela au roman, il s'est donné lui-même pour l'émule du célèbre physiologiste, il a tracé un parallélisme étroit entre l'œuvre de celui-ci et la sienne propre, et il a montré ainsi qu'il n'avait pas compris un seul moment de quoi il s'agissait ; il a jonglé tout le temps avec des mots dont il ignorait le sens (1).

Flaubert, enthousiaste admirateur, et sincère, du talent de Zola écrivait, en 1878, le mot juste, quoique dur : « L'aplomb de Zola en matière de critique s'explique par son inconcevable ignorance (2). »

La vogue très grande du livre de Claude Bernard, dans les milieux intellectuels, attira l'attention de Zola. Car, dit celui-ci, la médecine est considérée comme un art, comme le roman, et doit être une science, comme le roman.

Le roman est une science. Voilà le grand postulat, inadmissible, que Zola pose au début de sa discussion. N'allez point croire néanmoins à une intransigeance absolue :

Certes, si les médecins doivent s'en tenir à l'empirisme dans presque tous les cas, nous devons à plus forte

(1) EDMOND SCHÉRER, *Etude sur la littérature contemporaine*, t. VII, p. 181.

(2) GUSTAVE FLAUBERT, *Correspondance*, t. IV, p. 292.

raison nous y tenir également; nous autres romanciers, dont la science est plus complexe et moins fixée (1).

Le roman n'est donc qu'une science approximative, soit, mais une science tout de même. Et si vous admettez ce principe exorbitant, et qui amène du coup la ruine de l'art tout entier, vous allez voir que tout le reste de la méthode en découle avec assez de logique, de fausse logique peut-être, mais qui emprunte les apparences de la raison :

Je n'aurai à faire ici qu'un travail d'adaptation, car la méthode expérimentale a été établie avec une force et une clarté merveilleuses par Claude Bernard, dans son *Introduction à l'Etude de la médecine expérimentale*. Ce livre d'un savant dont l'autorité est décisive va me servir de base solide. Je trouverai là toute la question traitée, et je me bornerai, comme arguments irréfutables, à donner les citations qui me seront nécessaires. Ce ne sera donc qu'une compilation de textes; car je compte, sur tous les points, me retrancher derrière Claude Bernard. Le plus souvent, il me suffira de remplacer le mot « médecin » par le mot « romancier » pour rendre ma pensée claire et lui apporter la rigueur d'une vérité scientifique (2).

Dans quelle imagination a pu germer un semblable raisonnement! Comment admettre, même si le roman, point qu'il est impossible d'accorder, était une science, que les procédés d'une autre science lui doivent aussi s'appliquer. Dans ce même livre, sur

(1) *Le Roman expérimental*, p. 38.

(2) *Ibid.*, pp. 1 et 2.

lequel Zola s'appuie avec tant de complaisance, Claude Bernard a écrit cette phrase, qui condamne tout le système du romancier :

L'esprit du naturaliste n'est pas celui du physiologiste et l'esprit du chimiste n'est pas non plus celui du physicien (1).

Zola, qui avait certainement tout lu son auteur, l'a compris à sa manière et n'en a retenu que ce qui lui a plu. Et, imperturbable, il poursuit : il faut, reconnaît-il, distinguer avec Claude Bernard les sciences d'observation, comme l'astronomie, des sciences d'expérimentation, comme la chimie. Dans quelle classe va-t-il faire entrer le roman ? ce sera toujours une science, puisqu'il l'a décidé ainsi. Alors, pour que Claude Bernard lui soit un utile chaperon jusqu'au bout, il continue son parallèle entre le médecin et le romancier, et il opte pour science d'expérimentation, résolument :

Nous voyons que le romancier est fait d'un observateur et d'un expérimentateur. L'observateur chez lui donne les faits tels qu'il les a observés, pose le point de départ, établit le terrain solide sur lequel vont marcher les personnages et se développer les phénomènes. Puis l'expérimentateur paraît et institue l'expérience, je veux dire fait mouvoir les personnages dans une histoire particulière, pour y montrer que la succession des faits y sera

(1) CLAUDE BERNARD, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, p. 358.

telle que l'exige le déterminisme des phénomènes mis à l'étude (1).

Suit l'exemple fameux du baron Hulot, dans *la Cousine Bette* de Balzac, exemple par lequel Zola prétend démontrer que Balzac institua une expérience, en faisant agir son personnage suivant non seulement des faits observés, mais encore des faits imaginés.

En somme, toute l'opération consiste à prendre les faits dans la nature, puis à étudier le mécanisme des faits, en agissant sur eux par les modifications des circonstances et des milieux, sans jamais s'écarter des lois de la nature (2).

On pourrait discuter sur les termes de lois de la nature appliqués au roman, et nier même au roman d'être une science d'observation, comme l'astronomie, car les faits qu'il relate n'ont aucune constance et sont uniquement groupés d'après un choix personnel. Demandons plus tôt si, à ce compte, un astronome, imaginant que tel jour, à telle heure, un astre fictif apparaît à tel point du firmament, de dimension, vitesse et direction établies, et calculant d'après les lois connues de l'astronomie quelles perturbations il produirait, ferait ainsi de l'expérimentation ?

Non, Zola s'abuse avec une incroyable fatuité. Il

(1) *Le Roman expérimental*, p. 7.

(2) *Ibid.*, p. 8.

est bien évident qu'il ne pèse pas la valeur de ses mots, car il n'appellerait pas l'idée d'une expérience possible, une idée expérimentale. « Si ces deux mots associés veulent dire quelque chose, ils ne peuvent signifier qu'une idée induite, conclue, tirée de l'expérience, quelque chose de postérieur à l'expérience, non pas d'antérieur, une acquisition faite et non pas une conquête à faire (1). »

Ces notions sont courantes dans les manuels élémentaires de philosophie; et il fallait une obstination singulièrement aveugle pour passer outre.

Une expérience scientifique est une question intelligente adressée à la nature, question à laquelle doit répondre la nature, mais non le questionneur lui-même. M. Zola pose aussi des questions. Mais à qui? A la nature? Non : à sa propre imagination (2).

Et M. Doumic, après avoir rappelé la page où Zola donne la création du baron Hulot par Balzac comme un modèle d'expérimentation, ajoute judicieusement :

Un tel passage suffirait à prouver que M. Zola n'entend pas ce dont il parle. Le savant peut expérimenter, parce que, après qu'il est intervenu pour instituer l'expérience, il s'efface, disparaît; et laissant alors agir les seules forces naturelles, il constate ensuite le résultat qui s'est produit en dehors de son action : il y a d'un côté le savant

(1) BRUNETIÈRE, *Le Roman naturaliste*, p. 133.

(2) MAX NORDAU, *Dégénérescence*.

qui regarde et de l'autre la nature qui agit. Cette dualité n'existe pas pour le littérateur ; c'est lui qui en imagine les résultats : tout se passe dans son cerveau (1).

L'expérimentateur n'invente ni la nature ni ses lois, il cherche à les découvrir. Et lorsque Claude Bernard opérait sur des êtres réels, Zola n'avait devant lui que du papier blanc sur lequel il écrivait tout ce qui lui plaisait (2). Et nous verrons par la suite que ce qui lui plaisait n'était pas toujours conforme à la vérité.

Ce qui met le comble à l'erreur de Zola, ce sont les phrases de Claude Bernard qu'il cite lui-même sans les comprendre :

D'ailleurs cette opinion n'est pas seulement la mienne, elle est également celle de Claude Bernard. Il dit quelque part : « Dans la pratique de la vie, les hommes ne font que faire des expériences les uns sur les autres. » Et, ce qui est plus concluant, voici toute la théorie du roman expérimental : « Quand nous raisonnons sur nos propres actes, nous avons conscience de ce que nous pensons et de ce que nous sentons. Mais si nous voulons juger les actes d'un autre homme et juger les mobiles qui le font agir, c'est tout différent. Sans doute, nous avons devant

(1) RENÉ DOUMIC, *Portraits d'écrivains*, Emile Zola, p. 228.

CLAUDE BERNARD, *loc. cit.*, p. 27, s'exprime ainsi sur l'expérimentation :

« On donne le nom d'*expérimentateur* à celui qui emploie les procédés d'investigation simples ou complexes pour faire varier ou modifier, dans un but quelconque, les phénomènes naturels et les faire apparaître dans des circonstances ou dans des conditions dans lesquelles la nature ne les lui présentait pas. »

(2) De même quand il greffa sa sociologie sur la physiologie, Spencer sur Bernard : il y a là à la fois autant de naïveté prétentieuse que de charlatanisme.

les yeux les mouvements de cet homme et ses manifestations qui sont, nous en sommes sûrs, les modes d'expression de sa sensibilité et de sa volonté. De plus, nous admettons encore qu'il y a un rapport nécessaire entre les actes et la cause; mais quelle est cette cause? Nous ne le sentons pas en nous, nous n'en avons pas conscience comme quand il s'agit de nous-mêmes; nous sommes donc obligés de l'interpréter, de la supposer d'après les mouvements que nous voyons et les paroles que nous entendons. Alors nous devons contrôler les actes de cet homme les uns par les autres; nous considérons comment il agit dans telle circonstance, et, en un mot, nous recourons à la méthode expérimentale (1). » Tout ce que j'ai avancé plus haut est résumé dans cette dernière phrase qui est d'un savant (2).

Ici encore l'argument repose sur une équivoque; car dans la phrase citée « méthode expérimentale » n'est point employée comme équivalent de science expérimentale, mais seulement dans le sens de raisonnement expérimental. Cl. Bernard avait pourtant écrit cette autre phrase bien nette, que Zola devait également connaître : « Dans les sciences d'observation, l'homme observe et raisonne expérimentalement, *mais il n'expérimente pas* (3). »

Le terme expérience souvent dans *l'Introduction à l'Etude de la Médecine expérimentale* est pris dans son acception de chaque jour pour signifier l'instruc-

(1) Cette citation se trouve dans Claude Bernard, *loc. cit.*, p. 31.

(2) *Le Roman expérimental*, pp. 9-10.

(3) CLAUDE BERNARD, *loc. cit.*, p. 32.

tion acquise par l'usage de la vie. Et cette expérience s'acquiert de deux manières : empiriquement et expérimentalement, ce dernier mode étant avant tout un mode de raisonnement.

Mais Zola suit la loi des disciples hasardeux, il dépasse le maître. Claude Bernard, sans certainement pressentir l'étrange usage qui serait fait un jour de sa doctrine, avait cependant donné une définition de l'artiste qu'il excluait par là même du groupe des expérimentateurs. Voyons ce qu'en pense Zola :

Claude Bernard donne de l'artiste la définition suivante : « Qu'est-ce qu'un artiste ? C'est un homme qui réalise dans une œuvre d'art une idée ou un sentiment qui lui est personnel. » Je repousse absolument cette définition (1).

Pour lui, l'artiste part du même point que le savant. Et c'est en vain que Cl. Bernard déplore « toutes ces erreurs qui ont leur origine dans une confusion perpétuelle que l'on fait entre les productions littéraires ou artistiques et les productions de la science (2) ». L'écrivain veut bien plier le médecin à ses caprices, il n'en veut point recevoir de conseil.

La méprise ne fait que s'accroître de la colère amusante que nourrit Zola pour ce qu'il nomme l'homme métaphysique. Il faudrait s'entendre ; pour ma part, je ne prétends point défendre les métaphysiques, maga-

(1) *Le Roman expérimental*, p. 49.

(2) CLAUDE BERNARD, *loc. cit.*, p. 226.

sins de systèmes ou échafaudages instables proménés par des clowns sur le bout de leur nez. Mais que peut bien signifier : « L'homme métaphysique est mort, tout notre terrain se transforme avec l'homme physiologique (1). » Cette formule revient à chaque page de l'œuvre critique. Je ne vois guère cependant ce que contenait de métaphysique *Manon Lescaut*, ou le *Tartufe*, et je ne veux toujours pas remonter à Rabelais.

Mais Zola, parce qu'il tentait d'étayer la logique de ses personnages sur une base plus physiologique, répudiait, en paroles, toute psychologie. Sans juger cette psychologie, il faut tout de même bien admettre qu'elle fait le fond de ses études et que les idées, sentiments et désirs de Coupeau, tiennent, dans *l'Assommoir*, encore plus de place que ses digestions ou les troubles de son innervation. Et ces derniers, justement mentionnés pourtant à la fin, ne nous sont présentés que comme la conséquence des premiers, et pour nous inspirer de salutaires soucis de moralité. Car l'auteur se voulait moraliste autant que savant. Est-il deux termes plus étrangers l'un à l'autre, et que contredit cet autre d'artiste ? L'artiste que devrait être tout romancier. Il est vrai, et nous l'avons vu, que le romancier sera de moins en moins artiste, maintenant que d'une méthode il s'est fait un but.

Plutôt que de torturer le sens d'un livre de logique

(1) *Le Roman expérimental*, p. 52.

médicale, que Zola n'en méditait-il quelques passages comme celui-ci :

Les hommes qui ont une foi excessive dans leurs théories ou dans leurs idées sont non seulement mal disposés pour faire des découvertes, mais ils font aussi de très mauvaises observations. Ils observent nécessairement avec une idée préconçue, et quand ils ont institué une expérience, ils ne veulent voir dans ses résultats qu'une confirmation de leur théorie (1).

La foi aveugle de Zola c'était sa foi dans un déterminisme si rigoureux et si transparent que le moindre geste est expliqué mathématiquement et devient lui-même une explication mathématique. Claude Bernard, puisque nous ne pouvons mieux citer que lui-même pour montrer combien Zola l'ignorait en réalité, avait cependant encore écrit :

« Nous savons de plus que ce que nous nommons *déterminisme* d'un phénomène ne signifie rien autre chose que la *cause déterminante* ou la *cause prochaine* qui détermine l'apparition des phénomènes »... et aussi : « Certainement nous n'arriverons jamais au déterminisme absolu de toute chose ; l'homme ne pourrait plus exister. Il y aura donc de l'indéterminisme dans toutes les sciences (2). »

(1) CLAUDE BERNARD, *loc. cit.*, p. 62.

(2) *Ibid.*, pp. 137 et 223.

Si on veut comparer la société à un organisme pour y voir un déterminisme analogue, soit ! — c'est la méthode toujours chère à M. Paul Bourget dans les sciences politiques ; — et c'est toujours, pourvu qu'on ne veuille pas de l'*analogie* passer à l'*identification*, un problème des plus intéressants. Pour fécond en résultat, c'est une autre question.

Ce déterminisme scientifique est assez loin du déterminisme philosophique de Spinoza. Zola ne semble point cependant établir de différence entre eux ; et son déterminisme s'étend plus loin que quelques actes physiologiques.

Quand on aura prouvé que le corps de l'homme est une machine, dont on pourra un jour démonter et remonter les rouages au gré de l'expérimentateur, il faudra bien passer aux actes passionnels et intellectuels de l'homme (1).

On pourrait arguer de l'impossibilité de résoudre le passage de la physiologie à la psychologie, et, même en l'admettant, il en faudrait connaître les lois. Ne serait-ce point alors comme pour l'hérédité, dont l'influence est indéniable, mais dont la connaissance est encore indéterminée.

Tout ce que les partisans des doctrines de Langes ou de William James, expliquées et commentées en France, avec beaucoup de puissance, par le docteur Dumas, pourront lui reconnaître, c'est un rôle de précurseur et de vulgarisateur. Un Jules Verne en son genre, qu'il est difficile de laisser entre les mains des enfants et dont les adultes raisonnables délaissent vite les raisonnements incomplets, qui ne pourraient satisfaire que des cerveaux puérils.

Flaubert l'écrivait à Maupassant, le mardi 21 octobre 1879 : « Ne me parlez pas du réalisme, du natu-

(1) *Le Roman expérimental*, p. 15.

ralisme ou de l'expérimental ! J'en suis gorgé. Quelles vides inepties (1) ! »

Il ne lui en avait point fallu tant pour écrire la *Bovary*.

Zola peint par lui-même. — C'est que les œuvres dignes de ce nom demeurent, alors même que les théories sont tombées. Après avoir formulé les siennes d'une manière magistrale et, pourrait-on dire, abstraite, Zola y revint de nouveau dans un roman où il se mit lui-même en scène, et en leur y donnant comme un nouveau vêtement plus concret, truculent et coloré, bien dans la note un peu lourde, mais nette, dont il concevait le pittoresque.

Quand le romancier Sandoz, dans *l'Œuvre*, expose son système, ses plans et son espoir, il est aisé de reconnaître le système, les plans et l'espoir, et la personne même de Zola. Nul ne s'y trompa. Au reste, traçant l'esquisse de son roman, il écrivait à la suite du nom de Sandoz : « Mon portrait modifié, mon caractère, mes idées (2). » Et nous allons retrouver, mot pour mot, dans les propos de Sandoz, toutes les rengaines que Zola nous sert dans *le Roman expérimental*, mais dans un style plus relevé, comme il convient en des conversations d'amis d'en user entre artistes, en déshabillé :

(1) GUSTAVE FLAUBERT, *Correspondance*, t. IV, p. 340.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola : 52. *L'Œuvre*, III. Nouvelles acq. fr. 40316.

Bien sûr, c'est à la science que doivent s'adresser les romanciers et les poètes, elle est aujourd'hui l'unique source possible. Mais, voilà ! que lui prendre, comment marcher avec elle ? Tout de suite, je sens que je patauge... (1).

Hein ? étudier l'homme tel qu'il est, non plus leur pantin métaphysique, mais l'homme physiologique, déterminé par le milieu, agissant sous le jeu de tous ses organes... N'est-ce pas une farce que cette étude continue et exclusive de la fonction du cerveau sous le prétexte que le cerveau est l'organe noble ?... La pensée, la pensée, ah ! tonnerre de Dieu ! la pensée est le produit du corps entier. Faites donc penser un cerveau tout seul, voyez donc ce que devient la noblesse du cerveau, quand le ventre est malade !... Non, c'est imbécile, la philosophie n'y est plus, la science n'y est plus, nous sommes des positivistes, des évolutionnistes, et nous garderions le manequin littéraire des temps classiques, et nous continuerions à dévider les cheveux emmêlés de la raison pure ! Qui dit psychologue dit traître à la vérité.

Je vais prendre une famille, et j'en étudierai les membres, un à un, d'où ils viennent, où ils vont, comment ils réagissent les uns sur les autres ; enfin une humanité en petit, la façon dont l'humanité pousse et se comporte... D'autre part je mettrai mes bonshommes dans une période historique déterminée, ce qui me donnera le milieu et ses circonstances, un morceau d'histoire... (2).

Qu'admirer le plus en ce morceau de bravoure, la cuistrerie ou l'ingénuité ? Si la psychologie n'expose qu'un côté de l'homme, la physiologie de même ; et

(1) *L'Œuvre*, p. 49.

(2) *Ibid.*, pp. 209-210.

loin d'élargir le problème cette conception le rétrécit. Plutôt que séparer illogiquement ces deux données, il convient au contraire de les unir étroitement. Si Zola voulait prétendre que la pensée s'influence du corps, rien de plus juste, mais, même dans le roman, on n'avait point attendu sa venue pour s'en douter ; mais s'il voulait prétendre que le cerveau est un organe comme le foie ou la vessie et pas plus important, alors la fausseté de cette théorie devient évidente ; ce n'est ni leur foie ni leur vessie qui différencient la généralité des hommes, mais bien leur cerveau.

En dépit de son exclusive doctrine Zola se comportait souvent comme un simple idéaliste : existe-t-il un livre plus dans la conception d'Octave Feuillet, je dirai même de Georges Ohnet, qu'*Une Page d'amour*.

Et, comme le fait remarquer Jules Lemaître (1), il y a autant de psychologie que de physiologie dans Balzac, il y en a plus dans Stendhal, et pourtant on ne peut dire d'eux qu'ils se soient amusés à dévider les cheveux emmêlés de la raison pure.

La Documentation. — La société moderne, pareille sur ce point à toutes les sociétés démocratiques, est peu favorable au développement des personnalités très intenses et très vigoureuses. Pour le peintre de caractères les modèles s'y font rares, tandis qu'il n'y a qu'à ouvrir les

(1) JULES LEMAÎTRE, *Les Contemporains*, t. IV.

yeux pour apercevoir le fonctionnement des grands organismes sociaux qui absorbent l'homme et font de lui une de leurs cellules. C'est la grande valeur de M. Zola d'avoir vu ce fait social et de l'avoir montré avec une extrême puissance dans ses romans, comme *Le Ventre de Paris*, comme *Le Bonheur des dames*, comme *Germinal*, où le personnage principal est non plus tel ou tel homme, mais un quartier, un magasin, une mine (1).

Ces fortes paroles de M. Bourget nous placent du coup au cœur de la question. D'après les théories exposées par Zola lui-même, nous pouvions croire qu'il étudiait avant tout dans ses romans quelques individualités caractéristiques ; or, celles-ci ne sont que l'accessoire et nous le voyons toujours s'effacer devant une spécialité professionnelle.

L'écrivain part toujours de la peinture d'un milieu. Voici sa méthode de travail exposée par lui-même qui l'attribue, par un artifice de chroniqueur, à tous les romanciers contemporains :

Ils établissent presque tous leurs œuvres sur des notes prises longuement. Quand ils ont étudié avec un soin scrupuleux le terrain où ils doivent marcher, quand ils se sont renseignés à toutes les sources et qu'ils tiennent en main les documents multiples dont ils ont besoin, alors seulement ils se décident à écrire.

Un de nos romanciers naturalistes veut écrire un roman

(1) PAUL BOURGET, *Etudes et portraits*, I et II. Réflexions sur l'art du roman.

Voir la même idée également exprimée dans les *Essais de psychologie contemporaine*, p. 451.

sur le monde des théâtres. Il part de cette idée générale, sans avoir encore un fait ni un personnage. Son premier soin sera de rassembler dans des notes tout ce qu'il peut savoir sur ce monde qu'il veut peindre (1).

On comprend ainsi la formation de ces dossiers, semblables à ceux du docteur Pascal, si fameux, et « dont l'amas semblait énorme (2) ». Ce sont ceux même que Zola composait pour chacun de ses romans et que nous allons ouvrir maintenant.

Cette documentation était puissante, c'est certain. Mais il convient plutôt de peser que de compter les témoignages qu'elle contient. Et ni pour le nombre, ni pour la valeur, elle ne peut faire oublier celle, surhumaine et insensée, de l'auteur de *Bouvard et Pécuchet*.

Pour le plan général de ses romans, pendant huit mois (fin de 1868-commencement de 1869), Zola travailla, à la Bibliothèque Impériale, des livres de physiologie et d'histoire naturelle (3).

Les livres qu'il utilisa le plus semblent être après la préface à *l'Histoire de la Littérature anglaise* de Taine :

D^r CHARLES LETOURNEAU : *Physiologie des passions* (4) ;

(1) *Le Roman expérimental*, pp. 206-207.

(2) *Le Docteur Pascal*, p. 113.

(3) PAUL ALEXIS, *loc. cit.*, p. 86.

(4) CHARLES LETOURNEAU, anthropologiste français, né à Auray en 1831, professeur d'histoire des civilisations à l'école d'anthropolo-

D^r PROSPER LUCAS : *L'Hérédité naturelle* (1).

Zola ne se contenta pas de lire ces livres, il en fit un résumé succinct (2), mais si ramassé et souvent si infidèle qu'il ne dut pas lui servir dans la suite ; il s'était du moins imprégné de l'essentiel, qui est une foi complète dans le matérialisme et dans la doctrine de l'hérédité.

Ces deux ouvrages n'ont point d'ailleurs une valeur scientifique bien grande. Celui de Letourneau est très ignoré aujourd'hui ; et si celui de Lucas est assez souvent cité, il le doit aux faits rapportés par lui, qui sont nombreux et généralement exacts, et non point à sa doctrine, qui ne peut être admise, surtout en ce qui touche sa prétendue loi d'innéité (3).

Toutefois, puisque ces notes nous ont été conser-

gie, il a surtout envisagé les questions d'ethnographie au point de vue philosophique avec des tendances matérialistes très nettes. — Citons de lui : *Physiologie des passions* (1868) ; *La Biologie* (1875) ; *Sciences et matérialisme* (1879) ; *L'Evolution de la morale* (1886), etc.

(1) Prosper Lucas, né à Saint-Brieuc en 1805, mort à Mennecy (S.-et-O.) en avril 1885 : passa en 1833 sa thèse de doctorat, *De l'imitation contagieuse ; Psychologie de l'hérédité naturelle*, 2 vol. (1847-1850).

Dans la Préface à *l'Histoire de la littérature anglaise*, Taine cite en note ce dernier ouvrage ; — et Zola, dans la préface à *Une Page d'amour*, l'indiquait comme base de son œuvre.

(2) Pour toute l'analyse que fit Zola des trois premiers chapitres de Letourneau et des 2 vol. de Lucas, consulter H. Massis, *loc. cit.*, pp. 27 à 44.

Mais il a le tort de n'en donner que la copie sans se référer aux textes résumés.

(3) DÉJÉRINE, *L'Hérédité dans les maladies du système nerveux*, p. 20, et RIBOT, *L'Hérédité psychologique*, passim.

Pour les lois de l'hérédité que Zola emprunta à Lucas, voir la deuxième partie.

vées, elles pourront nous éclairer sur le mode de travail de Zola et compléter les données que nous avons sur la façon dont il comprenait les auteurs dont il usait.

(*Texte de Lucas*) (1) :

(Après l'analyse des théories sur les rapports de la question de l'hérédité de nature à celle d'hérédité de l'innervation, Lucas, faisant part des difficultés non résolues du problème et ne concluant pas, ajoute) :

Il faut donc le savoir et le dire tout d'abord : sous l'aspect où elle rentre dans les sciences physiques, la question des rapports de l'hérédité à l'innervation n'est rien moins que celle de l'hérédité naturelle de tout l'être ; bien qu'elle semble de loin n'être à considérer que du point exclusif du système nerveux et de son dynamisme, on reconnaît bientôt que, par l'é-

(*Résumé par Zola*) (2) :

Pour le physique, l'hérédité se transmet par le système nerveux (innervation). Pour le moral, elle se propage par la voie séminale de tous les éléments considérés comme propres au principe moral de notre être et de tous les modes d'activité dont il jouit.

(P. 61).

(1) D^r PROSPER LUCAS, *Traité philosophique et physiologique de l'Hérédité naturelle, dans les états de santé et de maladie du système nerveux*. 2 vol. 1847-1850.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola : 81. *Notes diverses*. Nouvelles acq. fr. 10345.

tendue de ce point et de ses connexions avec l'unité de l'être, elle remue tous les autres.

Sous l'aspect où elle rentre plus particulièrement dans les sciences morales, l'examen de la question de l'hérédité, dans le même système, n'est rien moins que celui de la question d'origine et de propagation par la voie séminale de tous les éléments considérés comme propres au principe moral de notre existence et de tous les modes d'activité dont il jouit.

(*Prolégomènes*, pp. 13-14.)

Il ne peut y avoir d'innéité d'espèces; L'INVENTION, en d'autres termes, doit abandonner, dans la PRO-CRÉATION, le type spécifique des êtres.

Cette révolution se présage d'elle-même dans la CRÉATION, prise à son point de départ, à la surface du globe, tout est à inventer, comme nous l'avons dit, puisque rien n'existe; le

Il ne peut y avoir d'innéité d'espèce; il ne reste plus que l'individu à naître.

(P. 66.)

type *spécifique* est à imaginer et à réaliser comme l'*individuel*. Dans la PROCRÉATION, sous le premier des deux types, tout n'est qu'à maintenir, puisque tout existe, et *il ne reste plus*, à proprement parler, *que l'individu à naître*.

(Chap. I, pp. 97-98.)

Chez le religieux dont il est question dans *le Journal des savants* de 1864, la pénétration de l'odorat tenait à la divination; non seulement ce religieux reconnaissait à l'odeur les diverses personnes; mais ce qui serait plus étrange, et ce qu'il est très permis de révoquer en doute, il aurait distingué les filles ou les femmes chastes de celles qui ne l'étaient pas.

(Chap. II, p. 162.)

N'y a-t-il pas des êtres qui n'apportent à la vie que la figure de l'homme, des hommes qui ont du tigre ou de la brute dans le sang, innocemment capa-

Il y eut un religieux qui avait un si bon nez qu'il distinguait à l'odeur les femmes chastes ou non.

(P. 67.)

Hommes qui ont du tigre et de la brute dans le sang, innocemment coupables; il faut y ranger beaucoup de naturels, regardés comme monomanes. L'hu-

bles, et quelquefois coupables de tous les genres de crime ? Nous regardons, pour notre part, comme rentrant dans cette classe de monstruosité, beaucoup de naturels, que l'on a tort de ranger dans les monomanes.

(Chap. II, p. 169.)

manité produit un loup, voilà tout.

(P. 68.)

Ces quelques rapprochements résument tout Zola, qui pense bien avoir condensé en ses soixante courts feuillets toute la substance de deux gros volumes, bourrés de faits, de xxiv-626 et 936 pages. On voit qu'il se sert presque toujours des mots de l'auteur, surtout de ceux qui, en italiques, attirent davantage le regard. Il copie alors des mots sans lien entre eux et qui contredisent souvent l'idée première. Il retient surtout les anecdotes et passe sans s'y arrêter sur tout ce qui est technique. Mais il a soin de copier les traits qui le frappent, comme celui-ci : « A Rome, les plus belles courtisanes sortent du peuple. » Ce sera la genèse de *Nana*.

Il agit de même pour le volume de Letourneau, dont il ne résume que les deux premiers chapitres. Il s'était déjà lassé sans doute après avoir noté en 6 pages(1) la moelle de 138 pages du livre. Les derniers

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola, *loc. cit.*, pp. 28-34.

Ensuite, toujours suivant la même formule, on trouve dans ce

chapitres de Letourneau contiennent pourtant de curieuses remarques de *physiognomonie passionnelle*, qui eussent dû plaire au père des *Rougon*.

Il faut lire en entier ces feuillets d'une banalité à faire rougir le plus mauvais écolier de philosophie, mais d'une hautaine et violente affirmation matérialiste (1). Il est curieux aussi de les comparer aux idées de Sandoz.

Ces notes sont prises avec un sérieux et une gravité de profane, sur un traité qui est manifestement sans valeur. Zola, d'ailleurs, le lut non en savant qui recherche des faits, les vérifie et les contrôle, mais en artiste un peu naïf qui veut être ou paraître savant. Il nota tout sans critique et sans distinction, relisant çà et là une observation qui pouvait lui servir ; à dire vrai, il n'y entendait pas grand'chose et n'était pas assez savant pour être sceptique (2).

Ces lignes profondément justes de M. Henri Massis, le premier, et le seul à ce jour, qui ait étudié Zola sur ses manuscrits, peuvent s'appliquer non seulement aux notes prises dans Lucas, mais à toute la documentation de Zola.

Lucas et Letourneau ont été lus, au moins en partie ; les résumés dont nous venons de parler en font foi. Parmi les indications bibliographiques trouvées

dossier, pp. 49-55, des *Notes sur l'histoire du second Empire*, par Taxile Delord.

(1) On les trouvera, entiers, dans Henri Massis, *loc. cit.*, pp. 28-35.

(2) H. MASSIS, *loc. cit.*, pp. 35-36.

encore dans les papiers qui constituent en quelque sorte le dossier préparatoire à l'œuvre entière, nous rencontrons, rapidement tracés sur un feuillet (1), les noms suivants :

De l'identité de l'état de rêve et de la folie, par le Dr Moreau (de Tours). Paris, 1855, in-8° Tb 60.

Physiologie de l'homme à l'usage des gens du monde, par le Dr Marchal, Paris, A. Levasseur, 1841, in-12.

Structure et physiologie animales (ouvrage rédigé conformément au programme de l'enseignement scientifique des lycées) par Ach. Comte, Masson, 1852.

Physiologie élémentaire de l'homme, par J.-L. Brachet, 2^e édition, Germer-Baillière, 1855, 2 vol.

Leçons de physiologie expérimentale appliquée à la médecine (faites au collège de France), par Claude Bernard. J.-B. Baillière et fils.

Résumé complet de la physiologie de l'homme, par Laurencet, Paris, aux bureaux de l'Encyclopédie portative, 1827.

Les Forçats considérés sous le rapport physiologique, moral et intellectuel, par H. Lauvergne, Paris, 1841.

Puis quelques pages plus loin sur un autre feuillet (2) :

Morel, Les Dégénérescences.

Du sommeil au point de vue physiologique et psychologique, par Albert Lemoine.

Nature et virginité. Considérations physiologiques sur le célibat religieux, par le Dr Jean-Ennemond Dufieux.

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola, *loc. cit.*, p. 142.

(2) *Ibid.*, p. 155.

De la puberté et de l'âge critique au point de vue physiologique, hygiénique et médical, par Raciborski.

Dissertation physique sur la force de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus, par Jacques Blondel, traduit par Albert Brun.

Considération physiologique sur le pouvoir de l'imagination maternelle, par J.-B. Demangeon.

Etudes sur les tempéraments, par L. Durand. Tb 26.

Tous ces ouvrages ont-ils été consultés et qu'ont-ils alors fourni au romancier ? Il est difficile de l'élucider. Tels quels en groupe ils jettent un jour singulier sur la valeur de sa documentation. Quel magasin de bric à brac, où le meilleur coudoie le pire, mais où le pire domine et submerge l'ensemble. Ce sont là les sources scientifiques d'Emile Zola, comment son œuvre aurait-elle pu être forte et probante ?

Des noms, des mots, et, sans se soucier de leur autorité, voilà notre homme content et qui s'écrie d'une voix joyeuse et fière : « Nous autres, savants. » Lui arrive-t-il de citer les véritables maîtres de la pensée contemporaine, c'est avec la même rapidité qu'il écrit : « Darwin modifié par Galton, Hœckel, la péri-génèse, Weissmann, plasma germinatif (1) », renseignements évidemment de seconde main ; ce sont des termes un peu rudes, des noms célèbres, tout cela en impose facilement, et, sans se soucier de leur signification, il passe.

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola : 26. *Le Docteur Pascal*, III. Nouvelles acq. fr. 40290. La Science, p. 257.

Il est suffisamment instruit, il se met au travail. Il part toujours, ai-je dit, d'une idée générale et trace un plan schématique qu'il n'aura ensuite qu'à développer méthodiquement. Ainsi pour un de ses romans il écrit :

La province satisfaite et jouissant après le coup d'Etat.

Une ville légitimiste conquise par un prêtre bonapartiste.

Action sur le clergé, sur la belle société, sur les femmes, sur la jeunesse (le peuple n'existe pas).

Etude de la folie et de la logique.

Etude d'une femme devenant dévote.

Voir s'il y a lieu de faire passer l'empereur dans la ville (1).

Voulons-nous un autre exemple :

Analyse d'une passion, faire général.

Un drame sous la chair.

Style large, simple, magistral et pur.

Beaux caractères superbes et honnêtes.

Deux êtres parfaitement bons et honnêtes qui se prennent peu à peu d'une passion furieuse.

Passion, amour, calvaire (2).

Ce procédé est peut-être excellent pour faire des romans qui aient de l'unité et de la force. Mais il ne

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola : 46. *La Conquête de Plassans*, II. Nouvelles acq. fr. 40280.

Plan, p. 1.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola : 54. *Une page d'amour*. Nouvelles acq. fr. 40318.

Plan, p. 417.

semble pas qu'il convienne à un auteur qui, étudiant une famille, veut tracer un à un le portrait d'individus déterminés rigoureusement à l'avance par une série de faits que nous possédons déjà. Au contraire, c'est ici les personnages qui se plient aux choses. Ainsi dans les ébauches primitives que Zola esquissa pour *la Joie de vivre* (1), il ne sait encore que deux faits : c'est qu'il peindra la splendeur de la vie physiologique et décrira un accouchement. Le personnage principal sera Pauline Quenu, c'est elle qui, malgré qu'elle soit le type de la vie saine, enfantera péniblement, car il faut à l'écrivain le tableau d'un accouchement laborieux. Heureusement il imagine bientôt Louise, et échappe à cette erreur. Mais soyons certain qu'il eût, sans cela, passé outre, car la scène à faire l'emporte sur toute vraisemblance.

Du moins cette fameuse scène faut-il la bien décrire, avec des détails scrupuleux et une vie réelle. Et le romancier descend dans une mine, déjeune avec le gérant d'un magasin de nouveautés ou voyage sur la plate-forme d'une locomotive (2). Puis il utilise toutes les données de son souvenir comme de son expérience personnelle. Il met d'abord sa famille à contribution : « Mes oncles et moi, » trace-t-il en

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola : 47. *La Joie de vivre*. Nouvelles acq. fr. 40344.

(2) Tous ces faits ont été trop souvent rapportés pour que je croie utile d'y insister. — Sur leur utilisation plus ou moins adroite, voir la CINQUIÈME PARTIE.

marge d'une esquisse de caractère. Et ne trouverait-on pas le germe futur de la maladie de tante Dide, la génératrice de toute la race des Rougon-Macquart, dans ces lignes du Dr Toulouse :

La mère de M. Zola avait des crises nerveuses datant de sa jeunesse, et ayant diminué d'intensité avec l'âge. Les caractères de ces crises étaient ceux-ci : aura (sensation de boule à la gorge), convulsions toniques avec contractures, puis convulsions plus étendues, pas d'amnésie complète à la suite, et parfois accès sensoriels consécutifs (1).

Après sa famille, Zola rançonna ses amis, par un procédé analogue à celui des fameux carnets d'Alphonse Daudet. Le journal des Goncourt a souvent des passages semblables à des anecdotes de Zola, comme ce récit, dans *la Débâcle*, de la captivité des Français après Sedan, dans la presqu'île, les sept jours sans pain et le cheval tué à coups de couteau pour en manger la viande : ces traits furent racontés par le commandant Riffaut, dans les salons de la princesse Mathilde, à Saint-Gratien (2).

Goncourt rapporte encore cette anecdote :

Tourguéneff, qui a un commencement de goutte, est venu en pantoufles. Il décrit originalement ce qu'il éprouve. Il lui semble que, dans son orteil, habite quel-

(1) Dr EDOUARD TOULOUSE, *Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie*. — Emile Zola, p. 112.

(2) *Journal des Goncourt*, t. VII, p. 139.

qu'un occupé à lui détacher l'ongle, avec un couteau rond et émoussé (1).

Et dans *la Joie de vivre*, Chanteau, décrivant ses douleurs, s'exprime ainsi :

Vois-tu, en ce moment, c'est comme un couteau ébréché qui me désarticule les os du pied (2).

Sans aucun doute, Zola, qui assistait chez Daudet à ce souper, aura pris là de Tourguéneff cette comparaison.

On n'a pas encore noté, je crois, que le fameux tableau de Claude Lantier, dans *l'Œuvre*, cette femme nue et cet homme en veston dans une clairière, n'est qu'une réplique du *Déjeuner sur l'herbe*, de Manet (1863).

Brunetière a relevé, dans *Nana*, quelques traits de mœurs empruntés à *l'Histoire de la Littérature Anglaise* (3).

Tout cela provient du même procédé rapide et superficiel qui glane partout, au risque de ramasser des documents inexacts, comme le jour où Flaubert, toujours porté à la mystification, mima en charge les réceptions de Compiègne devant Zola, qui croquait tout au sérieux (4).

Sans choix, sans ordre, pêle-mêle, l'inventeur du

(1) *Journal des Goncourt*, t. V, p. 252.

(2) *La Joie de vivre*, p. 41.

(3) BRUNETIÈRE, *loc. cit.*, p. 154.

(4) *Journal des Goncourt*, t. V, p. 189.

roman expérimental entasse les documents. Ses dossiers regorgent de papiers insipides, d'où émergent de temps à autres de curieuses révélations. Voici, datée du 9 mars 1884, une lettre de sept pages de Paul Alexis, sur Jules Guesdes, ses origines, son nom, « nom qui semble un nom de Balzac ou de Stendhal », sa vie, sa doctrine, ses travaux (1). Voici une autre lettre, du 19 avril 1883, où M. Edmond Perrier explique l'utilisation, hypothétiquement possible, des algues marines et donne les noms des principales variétés avec leurs caractéristiques usuelles (2).

Enfin, pour chacun de ses romans il compulsait les ouvrages les plus variés (3). Ainsi, pour *la Faute de l'abbé Mouret*, trouvons-nous les livres liturgiques qu'il consulta et les extraits de *l'Imitation* qu'il fit, puis ce sont des catalogues de fleurs, de fruits, d'ar-

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 44. *Germinal*, IV. Nouvelles acq. fr. 10308, pp. 418-424.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 47. *La Joie de vivre*, III. Nouvelles acq. fr. 10311, p. 324.

Cette lettre a été presque entièrement utilisée dans le roman avec ses termes mêmes.

(3) M. Henri Massis, *loc. cit.*, a reproduit in-extenso le dossier de *l'Assommoir*. Un autre dossier des plus curieux est sans contre-dit celui de *la Débâcle*, avec toutes ses notes prises dans Alfred Duquet, Pajol, Hepp, E. Merson, Raspail, — des *Impressions* manuscrites communiquées au romancier par leurs auteurs, des conversations avec Emile Ollivier, des lettres de Jules Ferry, des coupures de journaux, des tables pour la concordance des heures et des actions, une carte d'Edouard Detaille, etc., etc. Mais sans aucune indication des ouvrages consultés pour la peinture des ambulances et des opérations de chirurgie d'armée. (Manuscrits autographes d'Emile Zola, 23. *La Débâcle*, V. Nouvelles acq. fr. 10287.)

bres, de plantes des champs, de plantes grasses qui devaient peupler son Paradou, enfin il cite la Bible (1). Une autre fois, pour *le Docteur Pascal*, il se reporte encore à la Bible afin de s'y documenter sur Abraham et Agar, David et Abisaïg, Booz et Ruth (2).

Il serait fastidieux de suivre tout au long Zola dans cette voie. J'ai voulu seulement montrer son habituel procédé; dans une étude sur la science dans son œuvre il était indispensable d'envisager toute la documentation; et il sera suffisant maintenant de nous borner aux sources scientifiques qui en sont l'ossature.

Dans le dossier de *la Faute de l'abbé Mouret* se trouve l'analyse, comme Zola nous a montré qu'il les savait faire, de trois livres médicaux : quatre pages sur *la Folie lucide* de Trélat, six pages sur *la Physiologie morbide* de Moreau, et six lignes sur *les Dégénérescences* de Morel (3) (pp. 128-139). Voici ce dernier extrait :

Dégénérescence par les agents intoxicants, alcoolisme, haschich, opium, tabac.

Par les poisons minéraux, intoxication saturnienne.

Par les substances alimentaires altérées.

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 30. *La Faute de l'abbé Mouret*, II. Nouvelles acq. fr. 10294, pp. 34-41, 48-60, 64.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 26. *Le Docteur Pascal*, III. Nouvelles acq. fr. 10290.

Plan définitif, pp. 193-195.

(3) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 30. *La Faute de l'abbé Mouret*, II. Nouvelles acq. fr. 10294.

Indications curatives fournies par le croisement des races, etc.

Et comme si les dix pages de notes (1) prises dans les deux premiers ouvrages étaient encore trop nombreuses, Zola les condense ainsi :

Résumé de Trélat et de Moreau :

Une femme cachant la nullité de son mari.

Beaucoup de toquées parmi les institutrices.

Egoïsme des fous, un caractère affectueux devient égoïste après un accès (2).

Mère jalouse accusant son mari.

Femme dipsomane.

Femme enviant des toilettes, des voitures. Ma l'orette.

Précocité des enfants que l'imbécillité doit attendre.

Un idiot intelligent dans un art.

L'état mixte sur l'intelligence, sur les facultés affectives.

Métis intellectuels. — Halluciné.

Faiseur de projets (mon entrepreneur de bâtisse).

Natures inégales, bizarres, réunion de qualités et de défauts.

La bonté différant de la sensibilité. Dans le roman militaire.

Lettre d'une religieuse (mon roman du prêtre).

(1) Parmi ces notes, celle-ci, p. 137 :

« Le génie n'est qu'une névrose.

« Mens sana in corpore sano : faux ; c'est une (sic) épicier à qui cela s'applique. »

Ce souci de l'indépendance du physique et du moral est imprévu chez le chaud partisan que nous connaissions du déterminisme matérialiste.

(2) Peut-être est-ce là la première idée du caractère de Saturnin Jossierand, dans *Pot-Bouille*.

Famille atteinte de défectuosité morale, il y a un vice névropathique dans l'ascendance, ou folie, ou hystérie, ou convulsion.

Etat mixte dans l'enfance.

Etat mixte chez les adultes. Hommes-femmes.

Henri III. Hermaphrodites moraux.

Un homme qui a besoin de tuer (mon roman judiciaire. Forçat).

Causes qui développent l'intelligence : anesthésie, névropathie, fièvre, exaltation maniaque, agonie, névroses (pp. 140-141).

Devant des lignes aussi décharnées je me demande quelle base scientifique elles peuvent fournir à un écrivain, et si elles ne sont pas seulement une collection de faits bruts où viendra puiser un auteur sans imagination.

C'était un travail entrepris avant que fût arrêté le sujet définitif du roman auquel il devait servir d'indications, nous allons rencontrer maintenant un autre genre de documentation qui doit enrichir un projet bien arrêté. Zola entreprend un roman sur les mineurs, et il se préoccupe des maladies spéciales dont ils peuvent être atteints. Son plan est fait et ses personnages connus, alors il dresse ce singulier tableau :

Maladies des Houilleurs (1).

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 44. *Germinal*, IV. Nouvelles acq. fr. 10308, p. 3.

Aux pages 97 à 106 du même dossier se trouvent également des notes sur les maladies des mineurs, mais sans indication de source.

ÉTIENNE. — Une fièvre éphémère donnée par la mine (41).

MAHEU. — Asthme (114) (charbon gras) — Des hydarthroses au genou (eau ; charbon maigre) (133-141).

LA MAHEUDE. — Se porte bien depuis qu'elle a quitté la fosse. Premières couches au forceps.

CATHERINE. — Chlorotique anémique (66 et 73), avec une déviation du bassin ou de l'épine dorsale : couches à craindre, très peur. Réglée très tard (126).

JENLIN(sic). — Scrofule (58).

ZACHARIE. — Un peu anémique (66.)

BONNEMORT. — Rhumatismes (138) dégénérant en hydropisie ou carie des os. Raideur des articulations. — Crachats noirs (113) (charbons maigres) deux ans après avoir quitté la mine, sous l'influence d'un catarrhe.

LEVAQUE. — Très anémique. Bronchite chronique (106).

LA MOUQUETTE. — Anémique grasse (68).

MOUQUE. — Gingivite, chiqueur (87).

RICHOME, porion. — Névralgies fréquentes (88).

CHAVAL. — Pas mineur né, venu du dehors, indemne.

BOUTELOUP et PIERRON. — Meilleures conditions de santé.

LYDIE. — Commencement d'anémie (66).

PHILOMÈNE. — N'a pu rester au fond.

BÉBERT. — Anémique.

Heureusement qu'en écrivant *Germinal* l'auteur a négligé plus de la moitié de ces indications, c'eût été un musée pathologique. On voit comment Zola usait

Elles avaient très certainement été prises au volume où renvoient les numéros du tableau ci-dessus.

Aux pages 431-432, se trouve annexée une coupure du *Progrès français* du 17 février 1884, 8 colonnes de *Considérations sur l'Hygiène des houilleurs*, par le Dr Paul Fabre, de Commentry.

de ses fiches, il n'entend point omettre un seul document, il les distribue avec soin. Pour être naturaliste en parlant des mineurs, pense-t-il, il me faut au moins mentionner toutes leurs maladies. Il n'y a point manqué, en intentions.

Dans un article retentissant du *Figaro* du samedi 6 juin 1896, et intitulé *les Droits du romancier* (1), Emile Zola prononça un chaleureux plaidoyer pour sa documentation, il l'affirma complète, variée et irréfutable, puis il livra au public quelques-unes de ses sources les plus importantes. D'autres confidences encore nous en révélèrent de nouvelles, quand le docteur Cabanès publia une conversation qu'il venait d'avoir avec le romancier (2). Tous ces renseignements ont été abondamment reproduits depuis et, plutôt que de nous encombrer de leur ensemble, nous les utiliserons à mesure, dans la suite de cette étude, à propos de chacun des cas médicaux auxquels ils se rapportent.

Ne retenons pour l'instant de cette interview que cette petite phrase, combien instructive : « Mais je ne suis pas un savant, moi, je suis un romancier, un artiste (3). » Ah ! que me voilà mieux à l'aise pour accorder à Emile Zola toutes les licences, puisque je

(1) Article recueilli dans *Une nouvelle campagne* (1896).

Il s'y trouve cette phrase ambiguë : « Je ne tiens à la vérité que parce qu'elle enfante la vie. »

(2) *La Chronique médicale*, n° 22, 15 novembre 1895.

(3) *Ibid.*, p. 680.

ne fais point de critique littéraire. Comment cependant concilier ce propos avec les pesantes affirmations du *roman expérimental*?

Il peut bien maintenant affirmer : « Je n'ai jamais traité une question de science ou abordé une maladie sans mettre toute la Faculté en branle (1). » Sans doute il se documentait près des livres ou des médecins, mais il se laissait emporter, en rédigeant, par le souci du pittoresque, et nous savons qu'il ne se relisait jamais ; il ne pouvait alors avoir l'avis des hommes du métier sur ses récits transposés et les refondre de nouveau pour les rendre plus conformes à la vérité. C'est là, pourtant, la vraie méthode, et dont usait Flaubert.

C'est que tantôt il copie servilement et tantôt il invente abondamment. Une phrase, un trait lui semblent-ils typiques, il les cite textuellement et sans aucune transposition, comme dans l'épisode de la petite Lalie Bijard, de *l'Assommoir*, où le mot du père à la fin : *Ah ! ma petite mère*, est emprunté à un article de M. Ratisbonne dans *l'Événement* (2). Ainsi dans une étude sur *l'état mental des hystériques*, parue en 1882, M. Huchard avait écrit : « Les hystériques ne savent pas, elles ne peuvent pas, elles ne veulent pas vouloir. » Et, dans *Lourdes*, Zola, qui lui avait demandé communication de cette

(1) *Les Droits du romancier. Figaro*, 6 juin 1896.

(2) HENRI MASSIS, *loc. cit.*, p. 95.

étude, reproduit cette phrase au sujet de l'héroïne de son roman qui, « ne savait pas, ne pouvait pas, ne voulait pas vouloir (1) ». Il ne visait pas davantage à l'originalité le jour où il écrivait : « Le romancier est le juge d'instruction des hommes et de leurs passions, » après que Claude Bernard avait dit : « L'expérimentateur est le juge d'instruction de la nature. » Il faut voir aussi tout ce qu'il a pris, mot pour mot, des scènes entières et des milliers d'expressions, au *Sublime* (2) de Denis Poulot, pour la peinture des ouvriers de son *Assommoir*.

Ce qui achèvera de nous instruire, ce sera cette citation explicative du travail qui s'opérait en sa pensée quand il prenait ainsi sa pâture à la table d'autrui. Il s'agit du « Credo de Renan d'après Vogue (3) ».

Je puis parfaitement prendre pour mon *Docteur Pascal* ces idées qui sont très complètes. Elles suffisent même au résumé philosophique de toute ma série et je n'aurai qu'à les distribuer. — Ainsi je vois toute la partie contre le surnaturel donnée dans une discussion de Pascal et de Clotilde. — Je vois ensuite toute l'explication du rôle de la science donnée au cours des travaux

(1) H. HUCHARD, *Nouvelles consultations médicales*, 4^e édition.

(2) *Question sociale : le Sublime ou le Travailleur, comme il est en 1870 et ce qu'il peut être*, par D. P. — A. Lacroix. Verbæhoven et C^{ie}. 1870.

Voyez Henri Massis, *loc. cit.*, pp. 171-189.

(3) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 26. *Le Docteur Pascal*, III. Nouvelles acq. fr. 10290.

Plan définitif, pp. 229-230.

de Pascal. — Enfin, je vois l'espoir en un monde supérieur futur par la science indiqué à la fin, grâce à un artifice, à une note manuscrite que Clotilde retrouve dans les papiers, et qui commente le pouvoir incalculable, la sérénité, sinon le bonheur, apportée à l'homme par la science.

Ensuite sur le terrain pesant de sa documentation Zola construisait, et sa construction était une pure invention. M. Henri Massis, le narrateur patient qui décrit minutieusement les procédés du romancier, arrive à cette conclusion non suspecte : « Zola, encore que suffisamment documenté, invente beaucoup plus qu'il n'observe (1). » Jamais il n'entend être esclave de ses documents, il se l'avoue à lui-même quand il écrit :

Il n'y avait pas de commissaire de surveillance à Barentin en 69. Il y en a un aujourd'hui. Voir si je dois tricher. Celui de Rouen pourrait venir et suffire (2).

Oui, c'est cela. Zola triche quelquefois. Le mot est de lui, sans cela je ne l'eusse point employé. Il ne se documentait que pour avoir de petits faits à allure précise, mais non par souci du vrai ni même pour se faire une opinion sur une question. Aussi Brunetière remarquait-il :

M. P. Alexis, dans le livre qu'en 1882 il consacra à

(1) HENRI MASSIS, *loc. cit.*, p. 329.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 10. *La Bête humaine*, III. Nouvelles acq. fr. 10274.
Plan, p. 230.

Zola, annonçait : « il *étudiera* la vie militaire, telle qu'elle est, *au risque de passer pour un mauvais patriote*. » Cela veut dire que M. Zola, quoique ne l'ayant pas *étudiée*, n'a pas moins des idées sur la vie militaire, et que ses études ne réussiront pas à l'en faire changer (1).

On pourrait croire à une querelle de participes, mais pour qui a lu un peu de Zola ce ne paraît que l'expression de la réalité.

La Vocation. — Avant même d'avoir pénétré son œuvre et dès cette vue du seuil, Emile Zola nous apparaît comme un écrivain soucieux d'étonner et de frapper fort, dût-il se mettre en contradiction avec ses contemporains, avec les faits et avec lui-même. Comme le dit Anatole France :

Sa conception des Rougon-Macquart, qui est de montrer tous les états physiologiques et toutes les conditions sociales dans une seule famille, a en soi quelque chose d'énorme et de symétrique qui révèle chez son auteur le plus ardent idéalisme (2).

Pour ne pas croupir dans les sentiers battus, les débutants qui n'ont pas la carrure nécessaire cherchent à se singulariser, et c'est ce qu'il tenta, d'autant plus qu'il pouvait avoir au début la foi de la jeunesse dans la science et la tendresse d'un père pour le naturalisme. Mais dès 1877 il répondait à Flaubert :

(1) BRUNETIÈRE, *loc. cit.*, p. 315.

(2) ANATOLE FRANCE, *La Vie littéraire*, t. I, p. 75.

Eh ! mon Dieu, je me moque comme vous de ce mot *naturalisme*, et cependant, je le répéterai, parce qu'il faut un baptême aux choses, pour que le public les croie neuves... (1).

Il avait tenté le genre scientifique non point parce qu'il y était de sa nature poussé, mais parce qu'il lui parut que c'était à cette heure-là le genre qui aurait le plus de vente. Et il n'avait pas encore écrit la moitié de sa série qu'à Daudet et à Goncourt, le 1^{er} février 1880, il répétait en geignant :

Décidément, je crois que je vais être obligé de changer mon procédé !... il me paraît usé... diantrement usé !... (2).

Et seulement deux ans plus tard, à la veille de la publication de *Pot-Bouille*, le 6 avril 1882, il s'écrie devant Céard et Huysmans :

De la vie vécue, croyez-vous cela si nécessaire ?... Je sais bien que c'est l'exigence du moment, et dont nous sommes un peu cause... mais les livres des autres temps s'en sont bien passés... non, non, ce n'est pas si indispensable qu'on veut bien le dire... (3).

Qu'on ne nous parle point maintenant de conviction, ni d'exigence invincible de tempérament, il ne visait que les gros tirages et employait les moyens qui lui semblaient les plus favorables à ce but. Ce à quoi le portait sa complexion, c'était d'exprimer le

(1) *Journal des Goncourt*, t. V, p. 314.

(2) *Ibid.*, t. VI, p. 102.

(3) *Ibid.*, p. 192.

plus frénétique romantisme en des épisodes d'une vulgaire sensualité, et il n'y a point manqué. Mais d'être le disciple de Claude Bernard ou de Taine, rien ne l'y prédestinait qu'une opiniâtre volonté qui eût pu de même, et aussi bien, refaire tous les pas de Charles Fourier ou de Pierre Leroux comme de Jules Simon.

Zola et Taine. — Zola doit beaucoup à Claude Bernard qui lui fournit l'idée et la matière du roman expérimental. Mais il fallait à cette idée un antécédent et des prémisses qui la puissent faire germer : et l'auteur des Rougon les avait reçus de Taine. Sans ce philosophe, le romancier n'eût point existé, du moins tel qu'il fut. Car c'est lui qui, le premier, conçut le naturalisme comme une perpétuelle application de la critique ou de la science à la littérature (1). Il en fut le théoricien catégorique, et non seulement du naturalisme, mais encore de toute la littérature à intentions scientifiques.

D'autant plus que par Taine s'est vulgarisée une notion qui a donné aux romanciers une haute idée de leur fonction : la base de l'histoire doit être la psychologie scientifique et « ce que les historiens font sur le passé, les grands romanciers et dramatises le font sur le présent (2) ». Quel est le romancier qui refuserait d'être un grand

(1) BRUNETIÈRE, *Evolution de la poésie lyrique*, t. II, p. 168.

(2) Préface de *l'Intelligence*.

romancier, en s'abstenant de faire de la science (1) ?

Il n'est peut-être pas une page de Taine qui ne soit une application de ces principes. Partout il répète :

La chose complète, c'est l'homme agissant, l'homme corporel et visible, qui mange, qui marche, qui se bat, qui travaille... (2).

Puis à propos de Stendhal :

Il traitait des sentiments comme on doit en traiter, c'est-à-dire en naturaliste, en physicien, en faisant des classifications et en pesant des forces (3).

Et c'est encore sur Balzac,

qui, au lieu de peindre, disséquait (4) :

Les œuvres d'esprit n'ont pas l'esprit seul pour père. L'homme entier contribue à les produire ; son caractère, son éducation et sa vie, son passé et son présent, ses passions et ses facultés, ses vertus et ses vices, toutes les parties de son âme et de son action laissent leur trace dans ce qu'il pense et dans ce qu'il écrit (5).

Ne voilà-t-il pas de façon précise toute la doctrine philosophique qui se pourrait, au point de vue purement esthétique, extraire des œuvres de Zola ? Ce der-

(1) GUSTAVE LANSON, *Histoire de la littérature française*, pp. 1027-1028.

Tout l'excellent article sur Taine est à lire à ce point de vue.

(2) TAINÉ, Introduction à l'*Histoire de la littérature anglaise*, p. IX.

(3) *Ibid.*, p. XLI.

(4) TAINÉ, *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, p. 16.

(5) *Ibid.*, p. I.

nier aimait d'ailleurs à rappeler tout ce qu'il lui devait :

J'ai subi trois influences, celle de Musset, celle de Flaubert, celle de Taine. C'est vers l'âge de vingt-cinq ans que j'ai lu ce dernier, et, en le lisant, le théoricien, le positiviste qui est en moi s'est développé. Je puis dire que j'ai utilisé dans mes livres sa théorie sur l'hérédité et sur les milieux, que je l'ai appliquée dans le roman (1).

Telle était du moins son illusion, car il ne l'a pas mieux compris qu'il n'a compris Claude Bernard, et il en fit, malgré lui, et bien naïvement, l'aveu :

Un système philosophique m'a toujours effrayé.... J'ignore donc quelle peut bien être la philosophie de M. Taine; je ne connais cette philosophie que dans ses applications (2).

Confession pour le moins insolite, puisque c'est lui-même qui en fait ces applications, ou du moins qui le prétend.

Il se croyait sans doute son disciple parce qu'il en copiait les phrases.

Taine avait écrit :

On peut considérer l'homme comme un animal d'espèce supérieure, qui produit des philosophies et des poèmes à peu près comme les vers à soie font leurs cocons, et comme les abeilles font leurs ruches (3).

(1) *Le Figaro*, lundi 6 mars 1893. Interview de Zola par Louis Trebor.

(2) *Mes haines*. M. H. Taine artiste, pp. 224-225.

(3) TAINÉ, préface à *La Fontaine et ses Fables*.

Zola réplique :

Il regarda avec l'intérêt d'un naturaliste leurs masques figés dans une grimace où il retrouvait leurs occupations et leurs appétits ; il écouta leurs bavardages vides comme il aurait cherché à surprendre le sens du miaulement d'un chat ou de l'abolement d'un chien (1).

Et ce qui est plus évident encore, c'est de rapprocher cette autre phrase de Taine :

On permettra à un historien d'agir en naturaliste : j'étais devant mon sujet comme devant la métamorphose d'un insecte (2).

Et celle-ci, de Zola :

Pascal fixait un regard pénétrant sur la folle, sur son père, sur son oncle, l'égoïsme du savant l'emportait ; il étudiait cette mère et ces fils, avec l'attention d'un naturaliste surprenant les métamorphoses d'un insecte (3).

L'intention est visible, le romancier ne regarde pas si la comparaison du philosophe convient bien à son sujet, il se hâte de la sortir afin de paraître lui aussi un savant. C'est que Zola admire surtout en Taine d'incarner à ses yeux l'image anticipée de ce qu'il sera lui-même à son tour dans le monde littéraire : un homme uniquement épris de science, qui suit sa voie et n'écoute point les aboyeurs. Aussi clame-t-il bien haut :

(1) *La Fortune des Rougon*, p. 114.

(2) TAINE, préface aux *Origines de la France contemporaine*, t. I, p. VIII.

(3) *La Fortune des Rougon*, p. 369.

J'ai pour M. Taine la plus vive admiration.... Il a les rudesses d'un analyste fidèle, c'est ce qui me le rend sympathique. Quand on est seul contre tous, on est bien près d'avoir raison. Je crois qu'il néglige des éléments, qu'il applique la science à une époque encore trop voisine, trop mêlée à notre sang, pour que la science, outil certainement incomplet, puisse le guider en toute certitude dans l'étude du grand mouvement social d'où est sortie notre société moderne (1).

Cette restriction pourrait étonner dans une telle bouche, mais elle n'est point isolée, et le romancier en veut au philosophe de délaissier la critique et de s'enfermer dans l'histoire au lieu de défendre le mouvement naturaliste et Zola lui-même (2). Seul, depuis la mort de Sainte-Beuve, il était un critique digne de ce nom :

Tous les jeunes romanciers avaient mis leur espoir en M. Taine... il apportait une méthode, il condensait en quelques formules toutes les trouvailles faites dans la critique par Sainte-Beuve. Sa sécheresse, son analyse réduite à une sorte d'opération mécanique séduisaient les esprits jeunes, en étendant aux choses de l'esprit les procédés employés jusque-là dans les sciences naturelles. C'était un critique naturaliste qui marchait de pair avec le roman naturaliste (3).

Hélas ! cet auxiliaire précieux, qui avait donné une

(1) *Le Journal*, 15 novembre 1893, H. Taine. — Ce même article avait paru en russe, dans *le Messager d'Europe*, en janvier 1876.

(2) *Le Roman expérimental*, p. 221.

(3) *La Vie littéraire*, jeudi 29 mars 1877, Sainte-Beuve et Taine. — Article recueilli dans *Une campagne* (1880-1881).

étude superbe sur Balzac, a trompé l'espoir des jeunes romanciers. Il ne sait point voir la vie, la réalité lui échappe, et il craint de se compromettre.

Ah ! l'amusante rancune. L'auteur du *Voyage aux Pyrénées*, de *Thomas Graindorge* et des pages sur la formation des images, dans *l'Intelligence*, ne voit même pas les flacres dans la rue, et l'opinion publique effraie celui qui osa scandaleusement comparer la vertu à du sucre et le vice à du vitriol !

Notez que la théorie de Taine, un peu étroite et encore ignorante pour expliquer l'homme supérieur, qui s'élève au-dessus du moment et en dehors des influences, est au contraire excellente pour déterminer le caractère moyen d'une race, d'un homme ordinaire et soumis. C'est-à-dire qu'elle est excellente pour un naturaliste qui peint la vie quotidienne non d'un individu, mais d'un groupe ; mais Zola la faussait par un idéalisme vague, un optimisme social de quelque niais messidor futur, et la recherche romantique de l'exceptionnel et de l'unique.

Voilà pour la conception déterministe de l'enchaînement des faits, et si l'on passe aux théories esthétiques le désaccord s'accroît. Taine avait sur l'œuvre d'art une formule qui est la ruine du naturalisme. Après avoir été d'accord avec lui sur la façon de concevoir et de représenter notre nature morale et son rouage intime, ils s'en séparaient radicalement quant à la façon de traiter le sujet :

Les naturalistes visent à *l'illusion de la réalité* ; pour Taine, au contraire, la valeur esthétique de l'œuvre ne se mesure pas au degré de fidélité imitative et reproductrice, mais au degré d'idéalité et d'expression auquel elle arrive en représentant les choses réelles à l'aide d'un choix intuitif et réfléchi de ceux d'entre leurs traits qui ont le plus de valeur et de signification pour nous (1).

Enfin il y a un dernier point sur lequel Taine est invariable, c'est que l'art ne doit pas viser à autre chose qu'à être de l'art, c'est-à-dire ne doit jamais s'embarrasser de préoccupations contingentes. Et quand Zola dit : « C'est de la morale en action, simplement (2). » Taine répond :

L'art et la science sont indépendants..... L'artiste n'a pour but que de produire le beau, le savant n'a pour but que de trouver le vrai. Les changer en prédicateurs, c'est les détruire. Il n'y a plus ni science, ni art dès que l'art et la science deviennent des instruments de pédagogie et de gouvernement (3).

Aussi, quand, à la mort de Taine, Zola déplorait :

Il y avait entre nous des malentendus littéraires. Je crois qu'il n'aimait pas beaucoup ce que je faisais, et cela m'a toujours chagriné. Quelque chose nous séparait que je n'ai jamais compris (4),

(1) G. BARZELLOTTI, *La Philosophie de Taine*, pp. 229-244.

(2) Préface de *l'Assommoir*.

(3) TAINÉ, *Correspondance*, t. II. Lettre à Guillaume Guizot, p. 122.

(4) *Le Figaro*, lundi 6 mars 1893.

ces paroles révèlent plus de candeur que de perspicacité. Taine, qui goûtait cependant le réalisme classique de Maupassant, aimait trop Stendhal pour s'intéresser aux romans de Zola. Il est vrai qu'il encourageait les essais d'Hector Malot (1).

Il ne voulut jamais rien écrire sur son involontaire disciple (2), et disait de lui : « C'est le Bassan. » « Comme le peintre vénitien de ce nom, qui avait conservé la manière brillante des anciens maîtres, mais gâtée de vulgarité, l'auteur des Rougon-Macquart a de l'éclat, de l'abondance, avec je ne sais quelle précipitation de manœuvre (3). »

Quand Emile Zola donna sa célèbre définition de l'œuvre d'art qui, d'après lui, est un coin de la nature vue à travers un tempérament, il ne faisait que commenter *l'homme ajouté à nature*, formule fameuse, et contredisait formellement une fois encore sa définition du *naturalisme*, mais il donnait la meilleure explication de son œuvre. De même qu'à des théories arbitraires il opposa le formel démenti de son romantisme symbolique, dans tous ses romans il gâta la science qu'il mettait en œuvre par l'étalage de son invincible idéalisme, et surtout de son ignorance naïve.

(1) Je me reprends. Taine devait nécessairement approuver chez Malot, romancier de second plan, mais scrupuleux, cette sensibilité spéciale qu'il affectionnait chez les naturalistes anglais.

(2) VICTOR GIRAUD, *Essai sur Taine*, p. 189.

(3) MAURICE BARRÈS, *Scènes et doctrines du nationalisme*, p. 41.

DEUXIÈME PARTIE

L'HÉRÉDITÉ

« L'hérédité a ses lois comme
la pesanteur. »

EMILE ZOLA

Comment Zola concevait l'hérédité. — La grande unité des *Rougon-Macquart* vient de ce que cette série doit être avant tout l'histoire d'une même famille. Dans le plan qu'il remit à son éditeur (1) avant de commencer à écrire, Emile Zola commente ainsi son but :

Etudier dans une famille les questions de sang et de milieux. Suivre pas à pas le travail secret qui donne aux enfants d'un même père des passions et des caractères différents, à la suite des croisements et des façons particulières de vivre. Fouiller, en un mot, au vif même du drame humain, dans ces profondeurs de la vie où s'élaborent les grandes vertus et les grands crimes, et y fouiller d'une façon méthodique, conduit par le fil des nouvelles découvertes physiologiques.

A s'en tenir à cette première formule qui doit dater

(1) Premier plan remis à l'éditeur A. Lacroix, HENRI MASSIS, *loc. cit.*, p. 62.

de 1868 ou 1869, la pensée du romancier peut sembler audacieuse et presque visionnaire (1). Il la complète malheureusement avec un rigorisme qui la gâte :

Mon roman doit être simple. Une seule famille avec quelques membres. Tous les cas d'hérédité, soit sur les membres de cette famille, soit sur les personnages secondaires (2).

On vous dira sans doute que ce n'est point Emile Zola, mais le docteur Pascal, qui veut

établir d'après quelles lois, dans un groupe d'êtres, la vie se distribue et conduit mathématiquement d'un homme à un autre homme, en tenant compte des milieux (3).

Cette distinction ne suffit pas à voiler tout ce qu'a d'antiscientifique cette singulière prétention de montrer *tous* les cas dans une *seule* famille. Il ajoutait bien : « dans les études que je veux faire, je ne puis guère sortir de l'exception (4) », convenant que ses romans, pour être instructifs, n'étaient cependant que de pures fictions. Mais que devient alors la théorie du naturalisme, et son affirmation de ne présenter qu'une photographie de la vie ?

(1) Les expériences de Brown-Séquard sur la transmission héréditaire de l'épilepsie chez les cobayes, sources fécondes de mille travaux sur l'hérédité physiologique, ne parurent aux *Archives de physiologie* qu'en 1871-1872.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 81. *Notes diverses*, 10343, p. 6.

(3) *Le Docteur Pascal*, p. 312.

(4) HENRI MASSIS, *loc. cit.*, p. 22.

La préface de *la Fortune des Rougon* et les propos de Sandoz ne semblaient point soupçonner ces difficultés ni admettre la moindre exception aux lois qu'ils ne formulaient point, tout en en parlant sans cesse.

L'Hérédité n'est donc pas fatale, puisque, avec la pire des ascendances et pour mère l'entremetteuse Sidonie, Angélique, dans *le Rêve*, est un lys de pureté. Le milieu ici fut le plus influent, et c'est de même dans presque tous les livres de Zola, où le cadre joue un rôle considérable et bien déterminé, tandis que les influences familiales n'agissent que suivant le besoin des circonstances, et souvent contradictoirement. Ainsi, après avoir répété faussement que l'hérédité nerveuse est une fatalité sans issue, l'auteur est heureux d'y échapper de toute pièce par la création d'une innéité qui contredit sa thèse ou par des atténuations qui en sont de singulières entorses. « Comme tu l'as répété souvent, tu as corrigé mon hérédité, » dit Clotilde à son oncle Pascal (1); ces mots peuvent être vrais, ils n'en demeurent pas moins illogiques avec le système de l'auteur. Tant il est certain que les romans moins rigoureux que les intentions de l'écrivain sont également moins détestables.

Si, se conformant aux faits, on n'accorde à l'hérédité qu'une place dans la formation de l'individu, et

(1) *Le Docteur Pascal*, p. 306.

non toujours la plus exclusive, croira-t-on que, dans le roman, Stendhal ou Balzac aient méconnu cette influence? Le premier n'en a-t-il pas pétri son Fabrice del Dongo comme son Julien Sorel, et l'auteur de *la Comédie humaine*, à chacune de ses inventions romanesques, ne certifiait-il pas que nous appartenons à une race avant de le savoir et que nous avons des instincts transmis avant de les connaître (1).

Zola n'a pas seulement voulu renouveler ces applications intuitives, il a voulu les codifier, les rendre inévitables, fixes, absolues. Il n'a fait que les alourdir, en les faussant (2).

Il peut répéter que les lois de l'hérédité existent comme celles de la pesanteur, c'est tout au moins possible, mais si les unes sont connues, les autres ne le sont pas. Et Déjerine dit justement d'elles :

Le déterminisme de ces lois, il est utile d'en faire la remarque, est complètement impossible... Les lois de l'hérédité ne sont que le résultat de l'observation (3).

(1) PAUL BOURGET, *Etudes et Portraits*, III : la Politique de Balzac.

(2) Tous les principaux personnages de ses romans sont parents, mais c'est là tellement une vue d'ensemble à priori et superficielle que si deux romans se passant à Paris nous entretiennent de deux frères lancés à la même époque dans les affaires ou la politique, Eugène et Aristide Rougon, l'un (*Son Excellence Eugène Rougon*) nous parle du premier, et l'autre (*la Curée*) du second. Et si dans le second livre Eugène est parfois, quoique rarement nommé et fait même une courte apparition, — dans le premier, Aristide n'est même pas mentionné une seule fois. — Le plan de Zola fut de faire un roman sur chaque système, où il casait ensuite un des personnages de son arbre généalogique, comme pivot. La logique eût été de partir du personnage, et non du fait.

(3) DÉJERINE, *loc. cit.*, p. 16.

Max Nordau, avec un peu d'excès de langage et d'interprétation, comme il est dans les habitudes de ce véhément analyste, a eu pleinement raison de juger ainsi Emile Zola sur ce point :

Lui qui se moque des « idéalistes » comme étant les narrateurs des « cas exceptionnels », du « jamais arrivé », il a choisi pour objet de l'œuvre de sa vie ce qu'il y a de plus exceptionnel au monde : un groupe de dégénérés, de déments, de criminels, de prostitués, que leur nature morbide place en dehors de l'espèce, qui n'appartiennent pas à la société régulière, mais en sont expulsés et se trouvent en lutte avec elle, qui se dressent complètement étrangers dans leur époque, dans leur pays (1).

Les Lois de l'hérédité. — Nous avons vu précédemment que toutes les idées de Zola sur l'hérédité ont été empruntées à l'ouvrage du Dr Lucas. Après avoir pris, et j'ai montré comment, ses notes sur ce sujet, il les résume ainsi (2) :

Innité et hérédité dans le physique et dans le moral. Les constitutions de famille commencent par un individu.

L'hérédité externe n'entraîne pas l'hérédité interne. Tous les mélanges ont lieu.

Le fils ayant le physique de son père peut ressembler moralement à sa mère, quoique le contraire soit admis.

(1) MAX NORDAU, *loc. cit.*, pp. 448-449.

D'après Nordau, l'idée des Rougon aurait été prise au cas d'une famille bretonne, dont l'arbre généalogique est semblable à celui forgé par Zola, et qui, en deux générations, a fourni 7 assassins, 9 prostituées, 1 peintre, 1 poète, 1 comédienne...

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola : 81. *Notes diverses*, 10345, pp. 108-114.

L'hérédité donne la disposition à toutes les passions.
De parents ivrognes peuvent naître des enfants fous.

Hérédité de la passion sexuelle.

Hérédité des propensions aux crimes.

Les mères transmettent aux filles, les pères aux fils.
Lucas tend à croire le contraire (1).

Le système nerveux paraît devoir dériver le plus souvent de la femme.

Les maladies mentales viennent surtout des mères.

Loi d'intermittence (hérédité en retour). La ressemblance manque pendant une génération (2).

Il arrive que le père donne le physique et la mère le moral, mais souvent aussi le contraire arrive.

Le père a-t-il une plus grande influence que la mère ?
Parfois oui, parfois non.

Egalité d'action des deux facteurs.

Violence mécanique exercée sur la mère pendant le coït, reproduit dans l'enfant.

Hérédité de l'état moral pendant le coït. Ivresse (3).

Hérédité externe relativement à l'externe.

Hérédité de l'ivrognerie en folie.

(1) Sur la ressemblance plus généralement adoptée du père avec la fille et de la mère avec le fils par les traits du visage ou la structure morale, voir la très curieuse liste que publie sur ce sujet le docteur Cabanès d'après Girou de Buzareingues, dans *le Cabinet secret de l'histoire*, 3^e série, pp. 283 et suivantes.

(2) Ainsi la ressemblance de Tante Dide, qui est frappante chez Marthe Rougon, femme de Mouret, après avoir sauté une génération, — chez Jeanne Grandjean, après avoir sauté deux générations, — et chez Charles Rougon, dit Saccard, après avoir sauté trois générations, — Voir *le Docteur Pascal*.

(3) Si Geryaise boite un peu, c'est que son père brutalisait sa mère, et « rentrant soûl, se montrait d'une galanterie si brutale qu'il lui cassait les membres ; et sûrement elle avait poussé une de ces nuits-là, avec sa jambe en retard ». (*L'Assommoir*, p. 46.)

Hérédité d'une maladie tuant deux ou trois de mes personnages.

Ces quelques phrases sans lien, sans suite, montrent que Zola cherchait toujours des faits à utiliser, et que c'était là son unique souci. Il tend cependant à classer ses données et il arrive à ramener les faits à deux lois directrices : 1^o la loi d'*innéité*; 2^o la loi d'*hérédité*.

Il divise ensuite la loi d'hérédité en quatre groupes :

- A) Hérédité directe (père et mère);
- B) Hérédité indirecte (collatéraux);
- C) Hérédité en retour (aïeux);
- D) Hérédité d'influence (conjointes antérieurs).

Puis il passe à l'équilibre de l'hérédité du père et de la mère et en admet trois modes.

1^o Election (ressemblance exclusive);

2^o Mélange (représentation mixte et simultanée) s'établissant en

a) Fusion ; — b) dissémination ; — c) soudure ; — d) équilibre ;

3^o Combinaison (substitution d'un nouveau caractère) (1).

Cette classification, utile à connaître, car nous verrons comment Emile Zola en a usé, ne doit point

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 81. *Notes diverses*, 10345, p. 23.

Ibid. 26. *Le Docteur Pascal*, III, 10290, pp. 172-175.

— *Le Docteur Pascal*, pp. 37 et 38 et passim.

cependant nous arrêter. Elle n'a rien d'original, le romancier l'emprunta textuellement à Lucas, et presque tous les livres, qui ont paru depuis 1850, sur l'hérédité, s'en sont occupés et en ont plus ou moins critiqué les idées (1). Mais c'est surtout la conception d'une loi d'innéité qui fut attaquée : s'il peut exister une *innéité*, non explicable par quelque cas d'atavisme que le contrôle ne peut atteindre, c'est toujours une anomalie et il ne saurait être question d'une *loi d'innéité*. Donc, le fait d'innéité peut s'expliquer par le mélange de deux hérédités dissemblables ; il dérive par conséquent de l'hérédité elle-même, ou bien de certaines causes étrangères à l'hérédité et qui peuvent tenir à un état momentané des parents au moment de la conception (2), à des influences physiques et morales sur la mère enceinte, à des influences s'exerçant après la naissance, comme celle du milieu, etc.

Donc, il n'y a qu'une loi et c'est celle de l'hérédité. Maintenant, si l'on veut en grouper les manifestations, on arrive à des formules empiriques qui peuvent souvent receler plus de logique que celles de Lucas ou du docteur Pascal, mais qui ne contredisent pas le système que nous avons reproduit.

(1) Voir RIBOT, *loc. cit.*, et DÉJERINE, *loc. cit.*

(2) Un enfant de Louis XIV et de M^{me} de Montespan, conçu dans une crise de remords de la mère à l'occasion des cérémonies du Jubilé, eut toute sa vie un caractère qui le fit nommer *l'enfant du Jubilé*, par les courtisans. (Lucas, II, 504.)

L'enfant de Claude et de Christine, dans *l'Œuvre*.

Ribot fait une loi spéciale de la propondérance dans la transmission des caractères (1), mais pour la voie que suit cette propondérance, il ne conclut point et pense que la fréquence doit être la même des deux côtés. Baillarger (2) croyait que l'hérédité *non croisée* s'observait plus souvent que l'hérédité *croisée*, tandis que l'hérédité d'un sexe au sexe contraire était la plus admise dans la première moitié du xix^e siècle et que Lucas penche plutôt en sa faveur. C'est celle aussi que Zola préfère et a mis le plus souvent en acte dans ses romans.

La loi d'hérédité aux périodes correspondantes de la vie est également isolée par Ribot, c'est l'hérédité homochrome ou quatrième loi de Darwin, et bien qu'à la suite de Lucas Zola ne la mentionne point il en donne comme une ébauche d'application, sans cependant concordance d'âge absolue, quand Victor Saccard, dans *l'Argent*, commet un viol analogue à celui auquel il doit sa naissance.

Mais toutes ces lois ne sont que d'élémentaires groupes de faits et n'entraînent aucune obligation. On ne peut guère fournir que des explications plausibles :

La génération sexuelle qui est une cause de variation puisque deux types individuels se mélangent pour en

(1) RIBOT, *loc. cit.*, p. 172.

(2) BAILLAGER, *Recherches sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux*.

faire un troisième, est en même temps une cause de maintien des caractères spécifiques, car elle dissipe, en les fondant les unes dans les autres, les variations individuelles qui, sans elle, iraient en s'accroissant et en divergeant de plus en plus. Mais de temps en temps il se formera des combinaisons spéciales qui donneront naissance à un individu présentant un caractère exceptionnel. Tel est la cause de la variation, dite spontanée (1).

Et nous savons de même que

Si une tendance à varier persiste en quelques individus l'effort de cette tendance, vaincu par l'hérédité, avorte en créations de monstres, incapables de vivre dans la plupart des cas, incapables de se reproduire, toujours.

Et ce que dit là Jules de Gaultier des personnages d'Ibsen est aussi vrai de ceux de Zola (2).

Enfin, le docteur Pascal avait une ambition plus haute que celle de formuler des lois. Il se préoccupait aussi des causes, et comme Emile Zola tenait du docteur Maurice de Fleury (3) que les travaux de Weissmann étaient les plus modernes sur cette question, ce sont eux qu'il refait tout naturellement. « Il avait eu l'intuition de la théorie que Weissmann devait faire triompher plus tard, théorie du plasma germinatif (4) », nous raconte le biographe diligent qu'est son romancier.

(1) SPENCER, cité par Ch. DEBIERRE, *L'Hérédité normale et pathologique*.

(2) JULES DE GAULTIER, *la Fiction universelle*.

(3) *Chronique médicale* du 15 novembre 1895.

(4) *Le Docteur Pascal*, p. 116.

L'Hérédité chez les Rougon-Macquart. — Zola a recueilli tous les modes d'hérédité, il les a patiemment répartis en dressant l'arbre généalogique des Rougon-Macquart; nous les retrouvons tous dans la magistrale exposition qu'en fait le docteur Pascal à Clotilde (1).

Tu vois, en bas, voici le tronc, la souche commune, tante Dide. Puis, les trois branches en sortent, la légitime, Pierre Rougon, et les deux bâtardes, Ursule Macquart et Antoine Macquart. Puis de nouvelles branches montent, se ramifient : d'un côté, Maxime, Clotilde et Victor, les trois enfants de Saccard, et Angélique, la fille de Sidonie Rougon; de l'autre, Pauline, la fille de Lisa Macquart, et Claude, Jacques, Etienne, Anna, les quatre enfants de Gervaise, sa sœur. Là, Jean, leur frère, est au bout. Et, tu remarques ici, au milieu, ce que j'appelle le nœud, la poussée légitime et la poussée bâtarde s'unissent dans Marthe Rougon et son cousin François Mouret, pour donner naissance à trois nouveaux rameaux, Octave, Serge et Désirée Mouret; tandis qu'il y a encore, issus d'Ursule et du chapelier Mouret, Silvère, dont tu connais la mort tragique, Hélène et sa fille Jeanne. Enfin, tout là-haut, ce sont les brindilles dernières, le fils de ton frère Maxime, notre pauvre Charles, et deux autres petits morts, Jacques-Louis, le fils de Claude Lantier, et Louiset, le fils d'Anna Coupeau... En tout cinq générations...

Et, je te répète que tout y est... Vois donc, dans l'hérédité directe, les élections : celle de la mère, Silvère,

(1) *Le Docteur Pascal*, pp. 116, 117, 118.

Le lecteur devra se reporter, pour la compréhension de cette vue d'ensemble, à l'arbre des Rougon qui se trouve en tête des éditions du *Docteur Pascal*.

Lisa, Désirée, Jacques, Louiset, toi-même ; celle du père, Sidonie, François, Gervaise, Octave, Jacques-Louis. Puis ce sont les trois cas de mélange : par soudure, Ursule, Aristide, Anna, Victor ; par dissémination, Maxime, Serge, Etienne ; par fusion, Antoine, Eugène, Claude. J'ai dû même spécifier un quatrième cas très remarquable, le mélange équilibre, Pierre et Pauline. Et les variétés s'établissent, l'élection de la mère, par exemple, va souvent avec la ressemblance physique du père, ou c'est le contraire qui a lieu ; de même que, dans le mélange, la prédominance physique et morale appartient à un facteur ou à l'autre selon les circonstances.

Ensuite, voici l'hérédité indirecte, celle des collatéraux : je n'en ai qu'un exemple bien établi, la ressemblance physique frappante d'Octave Mouret avec son oncle Eugène Rougon. Je n'ai aussi qu'un exemple de l'hérédité par influence (1) : Anna, la fille de Gervaise et de Coupeau, ressemblait étonnamment, surtout dans son enfance, à Lantier, le premier amant de sa mère, comme s'il avait imprégné celle-ci à jamais.... Mais où je suis très riche, c'est pour l'hérédité en retour : les trois cas les plus beaux, Marthe, Jeanne et Charles, ressemblant à tante Dide, la ressemblance sautant ainsi une, deux et trois générations. L'aventure est sûrement exceptionnelle, car je ne crois guère à l'atavisme ;... et il reste

(1) Nous savons que ce fut déjà le sujet de *Madeleine Férat*, qui parut en 1868.

La mère serait imprégnée par l'intermédiaire du fœtus qui, par l'entremise de la circulation utéro-placentaire, communique à toutes les cellules de la mère, y compris les ovules destinés à être fécondés ultérieurement, la forme de l'activité nutritive du premier père. (DEBIERRE, *loc. cit.*)

Cette théorie, admissible dans les cas où la mère fut antérieurement fécondée par son premier amant, ne l'est plus si elle ne le fut pas.

l'innéité, Hélène, Jean, Angélique. C'est la combinaison, le mélange chimique où se confondent les caractères physiques et moraux des parents, sans que rien d'eux semble se retrouver dans le nouvel être....

Tous les cas y sont, dit fièrement Zola, et cela est aussi scientifique que possible, ajouta-t-il. Cette vue d'ensemble, et, pourrait-on dire, à vol d'oiseau, semble assez dénudée et construite volontairement pour n'être que le fruit sans conséquence d'une imagination sans frein. L'étude plus proche et détaillée des cas montrera mieux encore l'artifice de la composition.

Les Procédés constants du romancier. — Dans tous les Portraits que trace de ses personnages, quand il nous les présente, Emile Zola, les caractères dus aux ascendants sont indiqués avec netteté. En général, nous y retrouvons le moral de l'un et le physique de l'autre, ayant ainsi composé un individu nouveau. C'est un faire indigent et quelque peu difficile à accorder : l'âme de l'un et le corps de l'autre, c'est une âme et un corps différents. Et si l'âme est la force qui maintient les cellules du corps et les dispose particulièrement, comment, restant la même, pourrait-elle grouper les éléments d'un corps dissemblable? Zola oublie son matérialisme, ou plutôt il n'en a point saisi le rapport.

Adélaïde Fouque a eu, de son amant Macquart,

deux enfants, un garçon et une fille, après avoir eu un fils de son mari Rougon. Voici les portraits qui nous en sont tracés (1) :

ANTOINE MACQUART : A seize ans, Antoine était un grand galopin, dans lequel les défauts de Macquart et d'Adélaïde se montraient déjà comme fondus. Macquart dominait cependant, avec son amour du vagabondage, sa tendance à l'ivrognerie, ses emportements de brute. Mais, sous l'influence nerveuse d'Adélaïde, ces vices, qui chez le père avaient une sorte de franchise sanguine, prenaient chez le fils une sournoiserie pleine d'hypocrisie et de lâcheté... Au physique, Antoine n'avait que les lèvres charnues d'Adélaïde ; ses autres traits étaient ceux du contrebandier, mais adoucis, rendus fuyants et mobiles.

URSULE MACQUART : Chez Ursule, au contraire, la ressemblance physique et morale de la jeune femme l'emportait ; c'était toujours un mélange intime ; seulement la pauvre petite, née la seconde, à l'heure où les tendresses d'Adélaïde dominaient l'amour déjà plus calme de Macquart, semblait avoir reçu avec son sexe l'empreinte plus profonde du tempérament de sa mère. D'ailleurs, il n'y avait plus ici une fusion des deux natures, mais plutôt une juxtaposition, une soudure singulièrement étroite...

PIERRE ROUGON : Jamais enfant ne fut à pareil point la moyenne équilibrée des deux créatures qui l'avaient engendré. Il était un juste milieu entre le paysan Rougon et la fille nerveuse Adélaïde. Sa mère avait en lui dégrossi son père.

Remarquons simplement à propos d'Ursule les

(1) *La Fortune des Rougon*, pp. 55 et 56.

ingénieuses explications fournies par le romancier pour la prédominance du sexe et du tempérament. Quant à Pierre, il est la première étape de cet affinement des Rougon que Zola pose comme la caractéristique de la famille :

La race des Rougon devait s'épurer par les femmes. Adélaïde avait fait de Pierre un esprit moyen, apte aux ambitions basses ; Félicité venait de donner à ses fils des intelligences plus hautes, capables de grands vices et de grandes vertus (1).

C'est ainsi que l'aîné, Eugène, qui du reste est le type absolu de cette combinaison qui emprunte le corps de l'un et l'âme de l'autre, nous est présenté :

EUGÈNE ROUGON : Par un de ces prétendus caprices de la nature où la science commence à distinguer des lois, si la ressemblance physique de Pierre était complète chez Eugène, Félicité semblait avoir contribué à fournir la matière pensante. Eugène offrait le cas curieux de certaines qualités morales et intellectuelles de sa mère enfouies dans les chairs épaisses de son père (2).

S'il tenait de son père la carrure lourde des épaules, l'empâtement du masque, il avait reçu de sa mère une flamme de volonté, une passion de la force, dédaigneuse des petits moyens et des petites joies... (3).

Cet affinement de la race, qui ne s'arrêtera plus jusqu'à la dégénérescence de toute la famille, est encore indiqué pour :

(1) *La Fortune des Rougon*, p. 72.

(2) *Ibid.*, p. 73.

(3) *Son Excellence Eugène Rougon*, p. 155.

MAXIME ROUGON : Il ressemblait à la pauvre Angèle, avait sa douceur de regard, sa pâleur blonde. Mais il ne valait pas même cette femme indolente et nulle. La race des Rougon s'affinait en lui, devenait délicate et vicieuse. Néd'une mère trop jeune, apportant un singulier mélange, heurté et comme disséminé, des appétits de son père et des abandons de sa mère, il était un produit défectueux, où les défauts des parents se complétaient et s'empiraient.

Cette famille vivait trop vite ; elle se mourait déjà dans cette créature frêle, chez laquelle le sexe avait dû hésiter (1).

De son côté, Ursule, mariée au chapelier Mouret, a un fils, François, qui épouse sa cousine Marthe, fille de Pierre Rougon, et leur premier enfant, un garçon, est Octave. La même loi continue à s'appliquer pour eux :

FRANÇOIS MOURET : Bien qu'il eût une grande ressemblance physique avec sa mère, il tenait de son père un cerveau étroit et juste (2).

MARTHE MOURET : Le cas de Marthe Mouret était plus curieux, elle était également tout le portrait d'Adélaïde, bien que Pierre Rougon n'eût aucun trait de sa mère nettement accusé ; la ressemblance physique avait ici sauté par-dessus Pierre, pour reparaître chez la fille avec plus d'énergie (3)...

« Le plus singulier, dit celle-ci, c'est que nous ressemblons tous les deux à notre grand'mère. La mère de mon mari lui a transmis cette ressemblance, tandis que, chez

(1) *La Curée*, p. 146.

(2) *La Fortune des Rougon*, p. 161.

(3) *Ibid.*

moi, elle s'est reproduite à distance. On dirait qu'elle a sauté par-dessus mon père (1). »

OCTAVE MOURET : Il tenait de son père, auquel il ressemblait physiquement et moralement, un gaillard qui connaissait le prix des sous, et s'il avait de sa mère ce brin de fantaisie nerveuse, c'était là peut-être le plus clair de sa chance, car il sentait la force invincible de sa grâce à tout oser... (2).

Ces exemples sont significatifs; ainsi isolés ils montrent le procédé commode pour régler en cinq minutes, et sans avoir besoin d'y revenir, tout le problème de l'hérédité physiologique. Il est également un mode d'hérédité pathologique que Zola aime à traiter avec la même adresse de prestidigitateur : il résulte des influences qui peuvent s'exercer au moment de la conception.

Nous avons déjà rencontré le cas de Gervaise Macquart. Donnons-en cependant cette nouvelle explication :

La seconde fille, Gervaise, née l'année suivante, était bancal de naissance. Conçue dans l'ivresse, sans doute pendant une de ces nuits honteuses où les époux s'assommaient, elle avait la cuisse droite déviée et amaigrie, étrange reproduction héréditaire des brutalités que sa

(1) *La Conquête de Plassans*, p. 93.

Il faut remarquer combien les personnages de Zola sont renseignés sur cette mystérieuse hérédité, pour en dissenter ainsi rigoureusement en usant d'expressions rencontrées dans quelque livre de science.

(2) *Au Bonheur des dames*, p. 41.

mère avait eu à endurer dans une heure de lutte et de soulerie furieuse (1).

De même pour ce fils de Saccard, Victor, que, dans *l'Argent*, l'auteur imagina d'un coup pour le besoin de sa cause, sans l'avoir le moins du monde même mentionné dans *la Curée*, qui relate justement cette vie ancienne de Saccard :

Elle restait béante, stupéfiée de son extraordinaire ressemblance avec Saccard. Tous ses doutes s'en allèrent, la paternité était indéniable...

Toute une moitié de la face plus grosse que l'autre, le nez tordu à droite, la tête comme écrasée sur la marche où sa mère, violente, l'avait conçu....

Saccard autrefois prenant la misérable Rosalie sur une marche, lui démettant l'épaule au moment de la conception de cet enfant, qui en avait gardé comme une joue écrasée; et, aujourd'hui, Victor violentant à son tour la première fille que le sort lui livrait (2).

Ici, avec une ressemblance physique parfaite et une hérédité d'instinct tout à fait plausibles, Zola insiste sur le détail de cette face écrasée parce que l'enfant fut conçu dans un escalier, et ce symbolisme est tellement ridicule que, dans ce passage encore on est tenté d'oublier ce qu'il y a d'observation exacte pour ne se souvenir que de l'élément invraisemblable et risible.

Après l'influence de l'alcoolisme et de la brutalité,

(1) *La Fortune des Rougon*, p. 149.

(2) *L'Argent*, pp. 161, 407.

voici un exemple de celle de la tristesse et de la dépression morale sur le produit de la conception :

Ils s'attendrirent sur le pauvre petit, qu'ils avaient fait sans le vouloir, le jour tragique où elle s'était livrée à lui, dans les larmes, sous le crépuscule navré qui noyait l'atelier : les dates y étaient, ce serait l'enfant de la souffrance et de la pitié, souffleté à sa conception du rire bête des foules (1).

L'enfant naît et il est hydrocéphale. Il ne conviendrait pas d'exagérer la généralisation de ce fait, mais, isolé, il demeure fort possible. Si cependant le romancier eût fait engendrer cet enfant par un alcoolique en état d'ivresse, comme il en usa pour Gervaise, le cas eût gagné en généralité (2).

Certainement qu'une lecture attentive des *Rougon-Macquart* retiendrait quelques autres traits qui relèvent également de l'hérédité, comme les colères d'enfant que, dans *le Rêve*, *Une page d'amour* et *la Joie de vivre*, nous voyons à Angélique, Jeanne et Pauline, et qui sont les dernières manifestations de leur ascendance. Nous entendrions bien parler quelque part la voix du sang (3), et nous dirions, son-

(1) *L'Œuvre*, p. 196.

(2) « Les enfants conçus pendant l'ivresse sont spécialement voués à l'idiotie hydrocéphalique. » D. ANGLADE, *Étiologie générale des affections mentales*, p. 25, in GILBERT BALLEZ, *Traité de pathologie mentale*.

(3) Voir, dans *la Terre*, l'épisode où Elodie Vaucogne, élevée au couvent, parle de reprendre à son compte la maison publique de ses parents.

geant à la souche hystérique de la famille, et comme le docteur Pascal à Silvère (1) :

Ah ! que tu es bien le petit-fils de ta grand'mère ! Hystérie ou enthousiasme, folie honteuse ou folie sublime ! Toujours ces diables de nerfs !

Ce sont les manifestations pathologiques familiales, particulièrement indiquées chez quelques membres des Rougon-Macquart, que maintenant nous allons suivre, — en montrant l'évolution imaginée par le romancier, — de la prédisposition morbide partie de la souche jusqu'à l'aboutissement des derniers rameaux.

Adélaïde Fouque. — Adélaïde Fouque, que l'on nomme tante Dide, est une hystérique, fille d'un fou, que Zola place à la base de son arbre généalogique, et dont la névrose est la cause initiale de la dégénérescence de toute la famille. Car, suivant une loi éprouvée, quand on est entré dans la période de décadence, l'hérédité affermit et régularise la décadence.

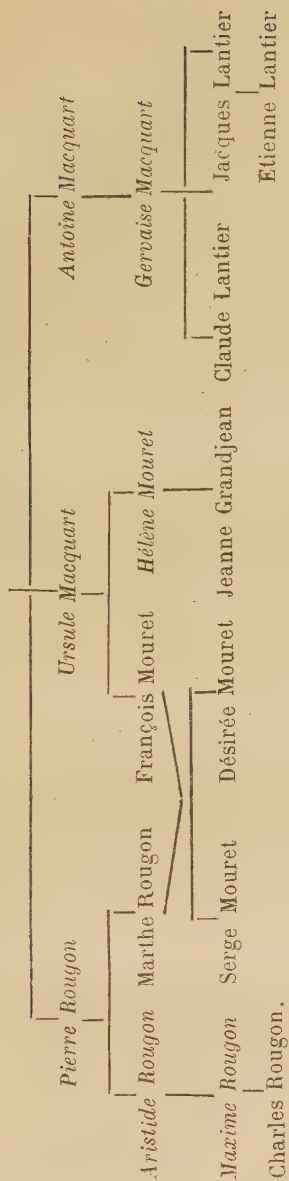
Tante Dide est la souche, mais au-dessus d'elle toute l'humanité ancienne. Rien ne commence, en matière d'hérédité, car il faudrait remonter jusqu'à Adam (2).

L'aïeule est la haute personnification d'un tempéra-

(1) *La Fortune des Rougon.*

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 26. *Le Docteur Pascal*, III, 10290. Généralités sur l'arbre, p. 178.

Adélaïde FOUQUE



Arbre généalogique
DES
ROUGON-MACQUART
(Pour l'étude de leur névrose familiale).

ment, d'un état physiologique particulier se propageant et se distribuant dans toute une famille (1).

Non pas qu'elle fût folle... mais il y avait en elle un manque d'équilibre entre le sang et les nerfs, une sorte de détraquement du cerveau et du cœur.

Dès ses premières couches, elle fut sujette à des crises nerveuses qui la jetaient dans des convulsions terribles. Ces crises revenaient périodiquement tous les deux ou trois mois. Les médecins qui furent consultés répondirent qu'il n'y avait rien à faire, que l'âge calmerait ces accès. On la mit seulement au régime des viandes saines et du vin de quinquina. Ces secousses répétées achevèrent de la détraquer...

... Le soir, Adélaïde, secouée par les querelles successives que lui cherchait son fils, eût une de ces crises nerveuses qui la tenaient raidie, les yeux ouverts; comme morte...

... Parfois encore, dans cette morte, dans cette vieille femme blême qui paraissait n'avoir plus une goutte de sang, des crises nerveuses passaient, comme des courants électriques, qui la galvanisaient et lui rendaient pour une heure une vie atroce d'intensité. Elle demeurait sur son lit, rigide, les yeux ouverts; puis des hoquets la prenaient, et elle se débattait; elle avait la force effrayante de ces folles hystériques, qu'on est obligé d'attacher, pour qu'elles ne se brisent pas la tête contre les murs.

Lorsque Tante Dide revenait à elle, elle se levait péniblement, rattachait ses jupes, se remettait à vaquer dans le logis, sans même questionner Silvère; elle ne se souvenait de rien....

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 99. *La Fortune des Rougon*, I, 40303. Plans, p. 37.

... Ces drames secrets qui revenaient chaque mois...

..... Le soir, tante Dide eut une de ces crises nerveuses qui la secouaient de loin en loin. Pendant ces attaques elle parlait souvent à voix haute, sans suite, comme dans un cauchemar... Quand la crise toucha à sa fin, elle eut, comme il arrivait toujours, une épouvante singulière, un frisson d'effroi qui faisait claquer ses dents. Elle se soulevait à moitié, elle regardait avec un étonnement hagard dans les coins de la pièce, puis se laissait retomber sur l'oreiller en poussant de longs soupirs. Sans doute, elle était prise d'hallucination... Elle retombait dans son état de catalepsie... Peu après elle s'endormit du sommeil lourd qui terminait les crises. Le lendemain, elle parut avoir tout oublié.

(Puis Tante Dide, ayant par hasard assisté à l'assassinat de son petit fils, Silvère, rentre chez elle et a une crise nouvelle).

Les yeux de Pierre s'habituèrent à l'obscurité. Alors, dans les dernières lueurs qui traînaient, il vit tante Dide roide, morte, sur le lit. Ce pauvre corps, que des névroses détraquaient depuis le berceau, était vaincu par une crise suprême. Les nerfs avaient comme mangé le sang; le sourd travail de cette chair ardente, s'épuisant, se dévorant elle-même, dans une tardive chasteté, s'achevait, faisait de la malheureuse un cadavre que des secousses électriques seules galvanisaient encore. A cette heure une douleur atroce semblait avoir hâté la lente décomposition de son être. Sa pâleur de nonne, de femme amolie par l'ombre et les renoncements du cloître, se tachait de plaques rouges. Le visage convulsé, les yeux horriblement ouverts, les mains retournées et tordues...

(La scène se continue par du délire ambulateur, hallu-

ination... et dans son incohérence avec des lueurs de connaissances... Tante Dide chante, rit et crie...)

— Voilà ce que je craignais, dit le médecin, elle est folle. Le coup a été trop rude pour un pauvre être prédestiné comme elle aux névroses aiguës. Elle mourra dans une maison de fous, ainsi que son père (1).

.
(Depuis vingt et un ans, elle est à l'asile des Tuilettes, elle a cent quatre ans) :

Depuis le terrible choc qu'elle a reçu, expliqua enfin Pascal à voix basse, elle est ainsi; toute intelligence, tout souvenir paraît aboli en elle. Le plus souvent, elle se tait. ... elle rit, elle pleure sans motif, elle est une chose que rien n'affecte...

(Il faut la porter, la faire manger... et le jour où elle voit mourir d'hémorragie nasale le petit Charles, elle en est toute secouée :)

Elle s'efforça de se lever, de courir; mais elle n'avait plus de muscles, elle resta clouée. Tout son pauvre corps tremblait, dans l'effort surhumain qu'elle faisait ainsi pour crier à l'aide, sans pouvoir rompre sa prison de sénilité et de démence. La face bouleversée, la mémoire éveillée, elle dut tout voir. »

(La mémoire lui revient, dans une hallucination elle revoit son existence tragique, elle s'abat et meurt le lendemain, épuisée (2).

Ces fragments forment une observation qui frappe dès l'abord par un singulier mélange de précision médicale et de termes d'un usage plus populaire que

(1) *La Fortune des Rougon*, pp. 51, 140, 163, 165, 231, 363, 368.

(2) *Le Docteur Pascal*, pp. 18, 74, 238, 242, 243.

scientifique. Cette pauvreté d'expression, cette perpétuelle comparaison entre la force des nerfs et du sang, cette assimilation constante des convulsions à des secousses électriques, suffisent à déceler l'écrivain qui décrit d'après le souvenir peut-être d'un type unique (1) et quelques clichés glanés dans un manuel.

Une explication aussi qu'affectionne donner Emile Zola de la névrose de tante Dide est que son hystérie n'est plus satisfaite et qu'elle demeure chaste depuis la mort de son amant Macquart : or, Adélaïde est née en 1768, Macquart fut tué en 1810, elle avait donc 42 ans à cette époque, et nous sommes en 1851. On sent combien, pour la rendre folle à 83 ans, la volonté arrêtée du romancier intervient plutôt que la logique de son tempérament.

Quoi qu'il en soit, nous sommes en présence d'une *minus habens*, ayant versé dans la démence à un âge qui, autant que le développement de sa folie dans la marche progressive d'une neuropsychose (2), en augmenta la gravité.

Nous connaissons l'opinion du docteur Motet sur ce cas, qu'il admettait à la rigueur comme possible malgré son peu de fréquence (3); et le romancier

(1) Nous avons vu que, d'après le docteur Toulouse, *loc. cit.*, la mère du romancier était sujette à des crises nerveuses.

(2) KRAFFT-EBING, *Psychiatrie*, p. 274.

(3) MAURICE DE FLEURY, *Documentation du Dr Pascal*. Chronique médicale, 15 octobre 1902.

reconnaît lui-même : « Sans doute, j'ai outré un peu les choses, mais comme je ne visais qu'à la vraisemblance et à l'effet dramatique cela me suffisait (1). » Ce sont des paroles qui contredisent encore une fois le théoricien, mais elles sont d'un esthéticien : ce qui vaut mieux, pour un romancier.

Marthe Mouret. — Marthe Mouret reproduit à peu de chose près le même type que sa grand'mère avec laquelle nous savons qu'elle présente une extrême ressemblance. C'est une hystérique, et presque uniquement une hystérique.

Dans l'ébauche qu'il fit de son roman, *la Conquête de Plassans*, voici comment Emile Zola la concevait :

Quant à Marthe il faut l'étudier au point de vue physiologique. C'est encore une femme détraquée. Cela est fâcheux. Première période, sa soumission et sa tendresse pour son mari. Puis révolte contre son avarice, sa froideur, etc. Et enfin quand Bonnard (2) est là, chute dans la religion. Cela suffit pour tout expliquer ensuite. Du moment qu'elle est dévote, elle peut se détraquer à son aise. Et ce qui la pousse à la dévotion, c'est une prédisposition naturelle et la vie que lui fait son mari (3).

On a beau répugner aux idées compliquées et montrer du goût pour les généralisations, il est difficile

(1) *Chronique médicale*, 15 novembre 1895.

(2) Nom primitif dans ce Plan de l'abbé Faujas.

(3) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 16, *La Conquête de Plassans*, II, 10280. Ebauche, p. 22.

de suivre Zola jusqu'à la rigueur des siennes. Toutes les femmes, même hystériques, qui ont de la dévotion ne se détraquent point pour cela à plaisir, et parfois aussi pour certaines la religion fut une sauvegarde. Toutes les hypothèses se sont présentées. Dans le livre, il est vrai, l'auteur schématise moins son cas, et, dans le sens qu'il a choisi, en donne une très bonne étude. Nous n'en retiendrons que ce qui a trait à la névrose caractérisée de Marthe, qu'au point de vue physiologique nous ne connaissons guère que par ses crises fréquentes :

Crises nerveuses, d'où elle sortait affaiblie, évanouie comme si toute sa vie s'en était allée le long de ses joues. Rose la portait alors sur son lit, où elle restait pendant des heures avec les lèvres minces, les yeux entr'ouverts d'une morte.

... Ce furent d'abord des plaintes sourdes, qui devinrent bientôt de véritables hurlements, des appels étranglés et rauques de victime qu'on égorge... Au milieu de la pièce, sur le carreau, Marthe gisait, haletante, la chemise déchirée, la peau saignant d'écorchures, bleue de coups. Ses cheveux dénoués s'étaient enroulés au pied d'une chaise, ses mains avaient dû se cramponner à la commode avec une telle force que le meuble se trouvait en travers de la porte...

Marthe ne geignait plus comme un enfant.

Ils se rapprochèrent, examinèrent Marthe, qui, la face convulsée, semblait sortir d'un rêve : — Qu'y a-t-il, Rose ? demanda-t-elle...

... La nuit suivante, Marthe eut une crise épouvantable. Elle avait assisté, le matin, à une longue cérémonie

religieuse, qu'Olympe avait tenu à voir jusqu'au bout. Lorsque Rose et les locataires accoururent aux cris déchirants qu'elle jetait, ils la trouvèrent étendue au pied du lit, le front fendu...

... Rose l'entendit râler, elle la trouva au milieu des couvertures arrachées, les yeux agrandis par une horreur muette, les poings sur la bouche pour ne pas crier... ces peurs se terminaient par des crises de catalepsie, qui la tenaient comme morte, la tête sur les oreillers, les paupières levées...

... Quand ils arrivèrent, ils la portaient, la face convulsée, les yeux ouverts, roidie par une de ces crises nerveuses qui la tenaient comme morte pendant des heures (1).

Ces attaques de grande hystérie, qu'il faut rapprocher de celles de sa grand'mère Adélaïde, sont peintes avec les mêmes touches, rares et violentes, recueillies non point pour élucider un cas pathologique, mais pour dramatiser le récit. Ces crises sont le *fatum* des anciens, comme lui mystérieuses.

Malgré ses pertes totales de connaissance, Marthe eût toujours conscience que son mari ne la battait pas. Elle en fait à l'abbé Faujas un aveu précieux (2) :

Je ne me confesse pas, je vous dis ma faute. Après les enfants, j'ai laissé partir le père, jamais il ne m'a battue, le malheureux ! c'est moi qui étais folle ! Je sentais des brûlures par tout le corps, et je m'égratignais, j'avais

(1) *La Conquête de Plassans*, pp. 263, 268, 269, 270, 271, 301, 330, 364.

(2) *Ibid.*, p. 352.

besoin du froid des carreaux pour me calmer. Puis c'était une telle honte, après la crise, de me voir ainsi toute nue devant le monde que je n'osais parler. Si vous saviez quels effroyables cauchemars me jetaient par terre.

Comme beaucoup des hystériques prédisposées à l'exaltation religieuse elle est une extatique (1), cela semble ressortir de quelques détails isolés. Mais Zola n'a jamais parlé que de ses crises, et d'une forme très spéciale de crises qui se terminent toujours par une catalepsie avec les yeux grands ouverts. Ces détails, tout à la fois précis et peu élucidés, comme la conscience qu'elle en conserve, — ce qui est en contradiction avec un passage cité plus haut, — en feraient, avec l'absence de tous prodromes et autres symptômes, un cas clinique assez vague.

Pour sa descendance du moins, il n'est pas douteux que Marthe Mouret apporte un élément de névrose indéniable.

François Mouret. — François Mouret, son mari, est un pauvre homme simple et méticuleux, que la névrose de sa femme, les suspicions qui pèsent sur lui et un internement hâtif rendent tout à fait fou. Dans la cellule qu'il occupe aux Tuilettes il imite les crises d'hystérie qu'il a vues précédemment à Marthe (2). Sans la maladie de celle-ci, il fût très proba-

(1) KRAFFT-EBING, *Psychiatrie*, p. 121.

(2) MARANDON DE MONTYEL, *De l'Imitation dans ses rapports avec la folie communiquée* (Encéphale, 1882).

blement demeuré sain, mais nous savons que, dans la genèse de la folie dite sympathique, l'hérédité joue le plus grand rôle (1), et que la contagion ne s'exerce que sur les personnes à prédisposition psychopatique. Or Mouret a, lui aussi, par sa mère, Adélaïde pour grand'mère, il lui ressemblait également beaucoup ; et son père s'est suicidé.

Serge Mouret. — De François, ce prédisposé à la folie, et de Marthe, cette grande hystérique, que pouvait-il naître ? Emile Zola n'eût point eu l'esprit systématique que nous lui connaissons s'il avait répondu autre chose que des *dégénérés* :

Tous trois, Serge, Désirée, Octave, sont d'ailleurs des *dégénérescences*. Il faut les étudier à ce point de vue. Serge est un affaiblissement, il est prédestiné à la prêtrise, à être eunuque par le sang, par la race et l'éducation (2).

Zola, là encore, se laisse emporter par sa passion du général aussi bien pour Serge, au sujet duquel nous allons du reste revenir, que pour Octave. Celui-ci n'est point du tout un dégénéré, et qu'on lise, dans *Pot-Bouille* et dans *Au bonheur des dames*, l'histoire de ce jeune commis qui, par sa seule audace, s'élève à la plus haute fortune, et on se persuadera aisément de son équilibre parfait.

Des conditions de la contagion mentale morbide. (Ann. méd. psych., 1894, t. XIX, pp. 266 et 467.)

(1) DÉJERINE, *loc. cit.*, p. 94.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 30. *La Faute de l'abbé Mouret*, II, 10294, les Personnages, p. 17.

Serge et Désirée, au contraire, se ressentent indéniablement de la névrose héréditaire. Il faut aussi remarquer, bien que le romancier n'y ait point particulièrement attiré notre attention, la proche parenté de leurs procréateurs. Car si la consanguinité, de son fait propre, ne peut avoir aucune influence fâcheuse sur la descendance, il n'en est point de même quand elle élève à sa plus haute puissance l'hérédité de famille et fait converger les tendances similaires des conjoints.

Quelle qu'en soit la cause, Serge présente des stigmates certains de nervosisme. Mais l'auteur, en dépit de sa foi dans le dogme de l'hérédité, a voulu ici leur donner une autre origine :

Ce roman est l'histoire d'un homme frappé dans sa virilité par une éducation première, devenu un être neutre se réveillant homme à vingt-cinq ans, dans les sollicitations de la nature, mais retombant fatalement à l'impuissance.

Il n'est plus un homme. Il a poussé dans la bêtise et dans l'ignorance. La serpe cléricale en a fait un tronc séché sans branches et sans feuilles(1).

Ce ton est celui peut-être d'une harangue politique. Il serait vain de le discuter dans une étude scientifique.

En dehors de l'extraordinaire aventure, symbolico-romantique du Paradou, cherchons sur quoi peut se baser la « dégénérescence » de Serge Mouret :

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola. Ebauche, p. 2.

D'une maladie indéterminée qu'il fit vers ses dix-sept ans (1), il conserva encore un affinement plus grand de tout son être. Puis il est pris d'un mysticisme fermé au monde, d'un grand amour de la solitude :

Etait-il donc malade, qu'il éprouvait ainsi une langueur des membres, tandis que le sang lui brûlait les veines ? Au séminaire, à deux reprises, il avait eu des malaises semblables, une sorte d'inquiétude physique qui le rendait très malheureux ; une fois même, il s'était mis au lit avec un gros délire....

.... La cloche redoublait sa fièvre, les images de sainteté dont sa chambre était pleine hantaient son cerveau d'hallucinations.....

(La grave maladie qu'il fit et qui nécessita son transport au Paradou donna toujours plus de crainte pour sa raison que pour sa vie (2).)

Enfin, nous le retrouvons curé à Saint-Eutrope, « phtisique et mourant » (3.).

Nous savons pourquoi Zola en fit un névrosé, c'est que, comme le dit le Dr Pascal : « Un prêtre complète la famille (4). » Pour demeurer dans les limites de la psychologie scientifique, nous établirons seulement que l'abbé Mouret présente bien les caractères

(1) *La Conquête de Plassans*, pp. 181-183.

Non seulement les maladies ne sont pas du tout scientifiquement décrites, mais alors même qu'aucun symptôme n'y figure, il demeure encore un grand élément romantique « l'effroyable douleur ».

(2) *La Faute de l'abbé Mouret*, pp. 24, 25, 26, 124, 299, 327.

(3) *Le Docteur Pascal*, pp. 129, 384.

(4) *La Faute de l'abbé Mouret*, p. 47.

mis en évidence par le Dr Binet-Sanglé dans ses études de physio-psychologie des religions (1) : à savoir une hérédité névropathique, un état général délicat, de la suggestibilité et même de l'hyper-suggestibilité et de la prédisposition à la tristesse. Était-ce suffisant pour en faire un malade, quand souvent, au contraire : « La foi religieuse, sous toutes ses formes, est d'ailleurs, il faut bien le reconnaître, une cause de tranquillité morale (2) ? »

Désirée Mouret. — Désirée, la dernière enfant de François et de Marthe Mouret, semble également avoir été conçue par Emile Zola comme un symbole :

Belle fille idiote... Une belle brute calme. La matière qui ne s'éveille pas, opposée à Blanche (3).

Voici les portraits que nous avons d'elle à différents âges :

C'était une enfant de quatorze ans, forte pour son âge et qui avait un rire de petite fille de cinq ans...

Excusez-la, dit sa mère, elle n'a pas la tête forte, elle est restée petite fille... c'est une innocente... Nous ne la tourmentons pas pour apprendre. Elle a quatorze ans, et elle ne sait encore qu'aimer les bêtes (4)...

(1) CHARLES BINET-SANGLÉ, *Physio-psychologie des religieuses* (*Arch. de neur.* 1903).

(2) Dr ANGLADE, *Étiologie générale des affections mentales* (in GILBERT-BALLET, *Traité de path. mentale*).

(3) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 30. *La Faute de l'abbé Mouret*, II, 10294. Ebauche, p. 10.

Blanche y est le nom primitif d'Albine.

(4) *La Conquête de Plassans*, pp. 1, 16.

... Désirée avait alors vingt-deux ans... Le cerveau vide, sans pensées graves d'aucune sorte, elle profitait du sol gras, du plein air de la campagne, se développant toute en chair, devenant une belle bête, fraîche, blanche, au sang rose, à la peau ferme.... Sans doute ce fut sa pauvreté d'esprit qui la rapprocha des animaux.....
.... A seize ans, lorsque la puberté était venue, Désirée n'avait point eu les vertiges ni les nausées des autres filles. Elle prit une carrure de femme faite, se porta mieux, fit éclater ses robes sous l'épanouissement splendide de sa chair... Et dans cette plénitude pas un désir charnel ne monta... Rien n'était plus sain. Elle s'emplissait innocemment de l'odeur, de la chaleur, de la vie (1)...

Ici comme tout à l'heure pour son frère, il faut faire intervenir l'état psychopatique congénital et familial pour expliquer la débilité mentale de Désirée. Ce n'est point une idiote, elle n'en a ni la petite taille, ni les traits inharmonieux, ni l'aspect extérieur, laid, grimaçant et ridé. Elle ressemble plutôt à l'imbécile, dont la santé est souvent bonne, la taille normale et la physionomie régulière (2). Très vraisemblablement Désirée n'est qu'une semi-imbécile, mais on doit néanmoins s'étonner de l'absence chez elle de tous stigmates physiques.

Il convient cependant d'ajouter que, d'après M. Magnan, l'amour exagéré des animaux se rencontre fréquemment chez les héréditaires dégénérés (3).

(1) *La Faute de l'abbé Mouret*, pp. 68, 69.

(2) ROUBINOVITCH, *Troubles mentaux dans les lésions cérébrales congénitales* (in GILBERT-BALLET, *Traité de path. mentale*).

(3) DÉJÉRINE, *loc. cit.*, p. 79.

Jeanne Grandjean. — Zola ne composait que rarement ses personnages pour donner l'illusion de la vie, comme eût dû faire un scrupuleux réaliste. Il prétendait créer des types, c'est en quoi ses romans se ressentent souvent de la convention. Ainsi pour Jeanne Grandjean, à propos de qui il écrit :

En faire le type de la femme qui s'éveille trop tôt dans l'enfant, affinée par la maladie. — *En elle, toute l'humanité souffrante.* Très nerveuse (1).

En somme, c'est une petite détraquée, imaginée pour corser une histoire d'amour qui serait assez plate sans elle et pour donner un nouvel exemple d'hérédité en retour, car elle reproduit à deux générations d'intervalle l'aïeule commune.

Avant d'écrire *Une page d'amour*, Zola se documenta sur le cas qu'il voulait mettre en scène. On trouve dans ses notes quelques feuillets qui sont intitulés : « Convulsions. — Chloro-anémie (2). » Les noms de Mordret et de Tardieu y sont plusieurs fois répétés. Il y est fait mention de l'appétit perverti au « moment de la puberté », des pilules de Vallet et du vin de quinquina (3). On y relève des détails sur les convulsions et ses phases :

Ce qu'il faut remarquer, c'est que les convulsions des

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 54. *Une page d'amour*, 10348. Les Personnages, p. 477.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 81. *Notes diverses*, 10345, pp. 117-126.

(3) Ces renseignements n'ont point été utilisés.

enfants cessent à sept ans. Jeanne, qui a onze ans passés, a donc une véritable crise de nerfs. La puberté arrive. Début d'une chloro-anémie.

La chloro-anémie amenant la phtisie.

Aphonie complète. La malade écrit (1).

Ouvrons maintenant le roman. Voici une fillette « dont toute l'ascendance était tragique », qui eut des convulsions jusqu'à l'âge de six ans, qui a des crampes, des absences. Elle a aujourd'hui onze ans et demi, et brusquement en pleine nuit elle est atteinte d'une crise :

Jeanne raidie, la tête renversée, les muscles du cou rigides et durs. Une contraction défigurait le pauvre et adorable visage. Les yeux étaient ouverts... Les petits bras, les petites jambes se tendaient violemment.... convulsée et sans souffle... de rapides crispations couraient sur la face. Puis ce pauvre petit corps de fillette fut agité de violentes convulsions... L'accès se calma... elle regarda autour d'elle, d'un air égaré, sans prononcer une parole. Puis son regard devint fixe, son corps se renversa en arrière, les membres étendus et roidis. Elle était très rouge. Tout d'un coup elle blêmit, d'une pâleur livide, et les convulsions se déclarèrent.

Elle eut ensuite un autre, puis deux autres accès qui avortèrent. Il ne lui faut pas d'éther, qui la rend folle. Et quand elle reprend connaissance, « elle ne se souvenait de rien (2) ».

Voilà l'histoire de la première atteinte, les accès

(1) Ce dernier trait ne fut pas utilisé. ^

(2) *Une page d'amour*, pp. 3-14.

passent, mais elle demeure « bien nerveuse », et on la trouve assez fréquemment « sans connaissance ». Enfin elle fait une maladie de six semaines :

Grosse fièvre, mal de tête affreux, douleur dans le cou et dans les épaules... trois semaines d'abominables angoisses : la fièvre ne cessa pas une heure.

Au début, il (*Dr Deberle*) avait craint une fièvre typhoïde ; mais des symptômes tellement contradictoires se présentaient qu'il se trouva bientôt très perplexe. Il était sans doute en face d'une de ces affections chloro-anémiques, si insaisissables, et dont les complications sont terribles à l'âge où la femme se forme chez l'enfant. Successivement, il redouta une lésion du cœur et un commencement de phtisie...

... Un soir, elle étranglait, sa gorge, séchée, laissait entendre un sifflement continu. Puis une somnolence l'avait prise, elle restait inerte. — Si, d'ici à une heure, elle ne sort pas de cette somnolence, ce sera fini (*dit le Dr Deberle. Devant les supplications de la mère il ose « employer les moyens violents », — il envoie chercher douze sangsues : il ne cacha pas à la mère que c'était une tentative désespérée qui pouvait outuer ou sauver son enfant.*

(Naturellement, elle est sauvée du coup.)

La convalescence dura des mois (1).

On peut avouer que c'est là du mélodrame de feuilleton. Les convulsions sont fréquentes chez les enfants issus d'une souche névropathique (2), ce n'est pas une raison pour leur attribuer des crises comme

(1) *Une page d'amour*, pp. 179-188.

(2) DÉJÉRINE, *loc. cit.*, p. 156.

Et CHARLES FÉRÉ, *La Famille névropathique*, pp. 61 et 62.

celle décrite plus haut, presque semblable à celles de Tante Dide ou de Marthe Mouret avec les yeux grands ouverts, la perte de connaissance et la tétanisation que nous leur avons vus. Mais que dire de cette affection de trois semaines dont on ne saurait dire si elle est organique ou psychique, sans le coup de théâtre qui la termine et qui ferait pencher pour la première hypothèse!

N'est-ce pas aussi à sa névrose héréditaire que Jeanne doit sa plus grande susceptibilité aux affections tuberculeuses qui la doivent emporter (1)? Un jour, elle prend froid et se met à tousser. Le docteur Bodin conseille un séjour en Italie. Soudainement le mal s'aggrave; on pense à une typhoïde :

Le docteur Bodin ne se prononçait pas, la névrose chloro-anémique pour laquelle on soignait la malade depuis si longtemps lui faisait redouter des complications imprévues.

Il y avait une toux sans expectoration, un abattement très grand, une forte fièvre.

Baignée de sueur, elle restait appesantie, la face blême, allumée d'une flamme aux pommettes.

— C'est une phtisie aiguë, murmura *le docteur Deberle*.

— Vous croyez? dit simplement *le docteur Bodin*, en hochant la tête de l'air approbatif d'un homme qui n'aurait pas voulu se prononcer le premier.

Il ausculta l'enfant de nouveau... Il y eut quelques paroles rapides échangées entre les deux médecins. Le vieux

(1) Cette remarque s'applique également à l'abbé Serge Mouret. Voir Cu. FÉRÉ, *loc. cit.*, pp. 133-136.

docteur murmura les mots de respiration amphorique et de bruit de pot fêlé; pourtant il feignait d'hésiter encore, il parlait maintenant d'une bronchite capillaire. Le docteur Deberle expliquait qu'une cause accidentelle devait avoir déterminé la maladie, un refroidissement sans doute, mais qu'il avait observé plusieurs fois déjà la chloro-anémie favorisant les affections de poitrine.

Les tubercules miliaires se multiplieraient avec rapidité, les étouffements augmenteraient, Jeanne ne passerait certainement pas trois semaines.

(*Elle meurt à la fin de la troisième semaine*) (1).

Ne nous arrêtons pas à la névrose chloro-anémique, mais demandons-nous ce que signifient cette respiration amphorique et ce bruit de pot fêlé au cours d'une *phtisie aiguë* et alors qu'il n'est question que de *tubercules miliaires*. Si d'aucuns voulaient à la décharge du romancier en rejeter la faute sur l'ignorance du médecin, qu'ils se reportent aux notes d'Emile Zola, où nous lisons ces lignes (2) :

Phtisie aiguë : début. 2^e période.

Phtisie galopante, débute brusquement sous l'influence d'une cause accidentelle. On dirait une bronchite capillaire, symptômes d'une fièvre typhoïde. Fièvre et étouffement, abattement très grand, le soir grande fièvre. Diarrhée. Toux sans expectoration. Mort dans l'espace de trois à six semaines.

Le docteur Bodin peut croire à une fièvre typhoïde.

(1) *Une page d'amour*, pp. 361-372.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 54. *Une page d'amour*, 10318. Plan, p. 457.

Bruit de pot fêlé, respiration amphorique, tintement métallique.

Certainement le docteur Bodin peut croire à une fièvre typhoïde quand il s'agit d'une phtisie aiguë mais quand un poumon en est à la phase des granulations miliaires, il ne lui est pas permis de parler de pot fêlé.

La lecture des notes permet de deviner comment Zola, puisant sans contrôle dans un Manuel, a pu penser d'abord que des symptômes de tuberculose chronique pouvaient se trouver au début, comme il semble s'imaginer que si la typhoïde et la bronchite capillaire peuvent parfois être confondues toutes deux individuellement avec la phtisie, on ne puisse plus facilement distinguer entre elles.

Au surplus j'oserais ajouter que Zola n'était point très assuré de ce qu'il avait décrit puisqu'il raconta lui-même plus tard :

J'ai étudié la méningite tuberculeuse dans *Une page d'amour*, mais je ne me souviens plus bien exactement où je m'étais documenté (1).

Où fût-il question de méningite?

Claude Lantier. — Chez les trois cousins de Jeanne Grandjean, Claude, Jacques et Etienne Lantier, la dégénérescence familiale se grève d'une hérédité

(1) *Chronique médicale*, 15 novembre 1895, p. 679.

alcoolique et se traduit par une déchéance nerveuse spéciale (1).

Claude est un peintre génial qui devient fou et se suicide. Il est chargé dans tout le cycle des Rougon de représenter la parenté du génie avec la névropathie (2). Sa folie est du reste plus apparente que son génie.

C'est, au point de vue qui nous occupe, un fils d'alcoolique qui a lui-même un fils hydrocéphale. L'évolution de sa névrose, la peinture de sa folie sont uniquement une étude psychologique sans le support médical ou physiologique que nous recherchons uniquement dans les romans d'Emile Zola.

Jacques Lantier. — C'est Jacques qui fournit le plus bel exemple de la valeur scientifique de l'œuvre d'Emile Zola sur la question de l'hérédité.

Quand il écrivit *la Fortune des Rougon* qui raconte les premières amours de Gervaise Macquart et d'Auguste Lantier et la naissance de leurs fils, quand il publia *l'Assommoir*, qui retrace ces faits anciens, ou quand il dressa en tête d'*Une page d'amour* le premier arbre généalogique des Rougon-Macquart (3), toujours

(1) SOLLIER, *Du rôle de l'hérédité dans l'Alcoolisme*.

(2) CHARLES FÉRÉ, *loc. cit.*, pp. 50-55.

(3) Cet arbre ne contenait que 26 noms, l'arbre définitif (en tête du *Docteur Pascal*) en contient 32. — Parmi les nouveaux, en plus de Jacques Lantier, nous relevons : Victor Saccard (*l'Argent*) ; Angélique Rougon (*le Rêve*) ; Jacques-Louis Lantier (*l'Œuvre*) ; Louiset Coupeau (*Nana*).

Emile Zola ne donna à Gervaise que deux garçons, Claude et Etienne. Ayant utilisé et même fait mourir Claude dans *l'Œuvre*, il ne pouvait que difficilement en faire encore le héros de *la Bête humaine*. Il lui fallait cependant pour ce roman quelque descendant d'Adélaïde Fouque. Et nous voyons alors, dans l'ébauche (1) qu'il écrivit, sa première pensée :

Je n'ai absolument, comme héros à employer, qu'Etienne Lantier, mon Etienne de *Germinal*.

Il discute comment il va le faire entrer dans les chemins de fer et quel rôle il lui donnera. Après avoir abandonné l'idée qui le hanta pourtant, d'en faire un pédéraste (2), il décida d'en faire un assassin poussé par son hérédité.

Nous fûmes ainsi sur le point de voir se révéler en Etienne Lantier des tares originelles inconnues, uniquement parce qu'il changeait de métier. Mais le romancier se ravisa. Il trouva plus simple de créer Jacques de toute pièce : Gervaise aurait eu un troisième enfant élevé en province chez une tante. Cela ne modifiait en rien le passé, et il devenait loisible à l'auteur, qui forgeait en conscience ses personnages, de construire celui-ci suivant le mode qu'il rêvait.

La solution était élégante. Que va-t-il imaginer de plus :

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 10. *La Bête humaine*, III. — 10274. Ebauche, pp. 339-350.

(2) *Ibid.*, p. 347.

Je prends pour lui la note étiquetant jusqu'ici Etienne (auquel j'en rédigerai une autre suivant *Germinal*). le criminel-né. ne pas oublier les signes du criminel-né (1).

Le voilà donc qui prend la fiche biographique, ayant servi jusque-là à Etienne (arbre paru dans *Une page d'amour*), et qui lui en créera une nouvelle : ainsi ces importants renseignements physiologiques, qui déterminaient en quelque sorte Etienne et le firent tel que *Germinal* nous le révéla, ne lui étaient point si nécessaires puisqu'il demeurera fatalement identique avec des traits généalogiques nouveaux. Et ces mêmes renseignements biologiques héréditaires n'ont point de significations précises puisqu'ils ne firent point d'Etienne ce criminel-né emprunté à M. Lombroso, bien qu'ils doivent fournir cependant toute l'explication de la criminalité atavique de Jacques,

L'histoire est édifiante, et si notre religion n'en avait nullement besoin pour être éclairée, elle demeure néanmoins un document pour les incrédules.

La réalisation de la figure de Jacques est aussi curieuse que sa conception.

Dans sa jeunesse, il éprouvait « une douleur qui lui trouait le crâne, derrière les oreilles ; et les coups de fièvre brusques, et ces accès de tristesse qui lui faisaient se cacher comme une bête au fond d'un trou.

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 10. *La Bête humaine*, III. — 40274. Ebauche, pp. 539-541.

Il souffre parfois maintenant, à vingt-six ans, du désir de tuer une femme. Ainsi le soir où sa cousine Flores s'abandonne à lui : « Alors, lui, haletant, s'arrêta, la regarda au lieu de la posséder. Une fureur semblait le prendre, une férocité qui le faisait chercher des yeux autour de lui, une arme, une pierre, quelque chose enfin pour la tuer. Ses regards rencontrèrent les ciseaux luisant parmi les bouts de corde ; et il les ramassa d'un bond et il les aurait enfoncés dans cette gorge nue, entre les deux seins blancs, aux fleurs roses. Mais un grand froid le dégrisait, il les rejeta, il s'enfuit, éperdu...

... Mon Dieu ! il était donc revenu ce mal abominable dont il se croyait guéri ? Voilà qu'il avait voulu la tuer, cette fille ! Tuer une femme, tuer une femme ! Cela sonnait à ses oreilles du fond de sa jeunesse, avec la fièvre grandissante, affolante du désir. Comme les autres, sous l'éveil de la puberté, rêvent d'en posséder une, lui s'était enragé à l'idée d'en tuer une... c'était pour le plaisir, parce qu'il en avait une envie, une envie telle que, s'il ne s'était pas cramponné aux herbes, il serait retourné là-bas, en galopant, pour l'égorger.... fêlure héréditaire... c'étaient dans son être de subites pertes d'équilibre, comme des cassures, des trous par lesquels son moi lui échappait, au milieu d'une sorte de grande fumée qui déformait tout... Pourtant, il ne buvait pas... Et il en venait à penser qu'il payait pour les autres, les pères, les grands-pères qui avaient bu, les générations d'ivrognes dont il était le sang gâté, un lent empoisonnement, une sauvagerie qui le ramenait avec les loups mangeurs de femme au fond des bois.

(Puis il devient l'amant de Séverine Roubaud et peut la posséder sans être repris de ses idées homicides.) Etait-ce donc que la possession physique contentait ce besoin

de mort ? Posséder, tuer, cela s'équivalait-il dans le fond sombre de la bête humaine ? Il ne raisonnait pas, trop ignorant...

(Ce fut ainsi jusqu'à la nuit où elle lui raconta le meurtre commis par elle et son mari sur M. Grandmorin, il est alors repris de sa folie impulsive, et s'enfuit pour ne pas y céder. Il a l'idée nette et irrévocable de tuer la première femme qu'il trouvera dans la rue. Mais la première qu'il rencontre rentre chez un boulanger, la seconde est accostée par un homme. Une troisième prend le train, il la suit, il décide d'attendre une tunnel pour la frapper) (1). Et, à partir de ce moment, tout se brouille, il ne peut jamais plus tard, rétablir les faits exactement... Peut-être était-il allé jusqu'à Auteuil, avec les deux femmes ; seulement il ne se rappelait pas qu'elles y fussent descendues. Lui-même avait fini par se trouver au bord de la Seine, sans s'expliquer comment. Ce dont il gardait la sensation très nette, c'était d'avoir jeté, du haut de la berge, le couteau resté dans sa manche, à son poing. Puis il ne savait plus, hébété, absent de son être d'où l'autre s'en était allé aussi avec le couteau. Il devait avoir marché pendant des heures, par les rues, les places, au hasard de son corps. Des gens, des maisons, défilaient, très pâles. Sans doute il était entré quelque part, manger au fond d'une salle, pleine de monde, car il revoyait distinctement des assiettes blanches. Il avait aussi l'impression persistante d'une affiche rouge, sur une boutique fermée. Et tout semblait ensuite à un gouffre noir, à un néant où il n'y avait plus ni temps, ni espace, où il gisait inerte, depuis des siècles peut-être.

Lorsqu'il revint à lui, Jacques était dans son étroite

(1) Il faut lire, pp. 261-268, toute cette scène, très dramatiquement décrite.

chambre de la rue Cardinet, tombé en travers de son lit, tout habillé.... D'ailleurs il ne se souvenait ni d'avoir monté l'escalier, ni de s'être endormi.

(Mais quand il demeure avec Séverine, l'idée de la tuer l'obsède toujours) : Elle avançait le bras pour l'avoir à elle, dans une étreinte, pour poser la tête à son épaule, la bouche à ses lèvres. Mais il lui avait saisi les mains, il la retenait, éperdu, terrifié de sentir l'ancien frisson remonter de ses membres, avec le sang qui lui battait le crâne. C'était la sonnerie d'oreilles, les coups de marteau, la clameur de foule de ses grandes crises d'autrefois. Depuis quelque temps il ne pouvait plus la posséder en plein jour, ni même à la clarté d'une bougie, de peur de devenir fou, s'il voyait. Et une lampe était là...

(Il l'éteint, et tout danger est conjuré. Mais plus tard il la voit nue à la lueur d'une lampe) :

Etranglé, il ne soufflait plus. Une clameur de foule, dans son crâne, l'empêchait d'entendre ; tandis que des morsures de feu, derrière les oreilles, lui trouaient la tête, gagnaient ses bras, ses jambes, le chassaient de son propre corps, sous le galop de l'autre, la bête envahissante. Ses mains n'allaient plus être à lui, dans l'ivresse trop forte de cette nudité de femme. Les seins nus s'écrasaient contre ses vêtements, le cou nu se tendait, si blanc, si délicat, d'une irrésistible tentation ; et l'odeur chaude et âpre, souveraine, achevait de le jeter à un furieux vertige, un balancement sans fin, où sombrait sa volonté, arrachée, anéantie.

(Il lui ouvre la gorge d'un coup de couteau).

Enfin ! Enfin ! il s'était donc contenté, il avait tué ! Oui, il avait fait ça. Une joie effrénée, une jouissance énorme le soulevait, dans la pleine satisfaction de l'éternel désir. Il en éprouvait une surprise d'orgueil, un

grandissement de sa souveraineté de mâle. La femme, il l'avait tuée, il la possédait, comme il désirait depuis longtemps la posséder, toute entière, jusqu'à l'anéantir (1).

(Dans la suite il peut posséder deux fois une autre femme sans que ses idées de meurtre le reprennent. Il se croit définitivement guéri. Quand, à quelque temps de là, à la troisième rencontre, il est obligé de fuir pour ne pas encore tuer cette femme...

Sur ces entrefaites, il meurt dans une querelle...)

On a dit que le type de Jacques Lantier aurait été inspiré à Emile Zola par la lecture de *l'Homme criminel*, de Lombroso. Que cette influence ait été directe, ou plus vraisemblablement qu'elle se soit exercée par l'intermédiaire des revues et des journaux, elle paraît très vraisemblable. Dans tous les cas il est intéressant de connaître l'appréciation de Lombroso sur la création du romancier. La voici (2) :

M. Zola, d'après ma conviction, n'a jamais observé de criminels dans la vie réelle... Ses figures de criminels me font l'impression de la pâleur et de l'incorrection de certaines photographies qui reproduisent des portraits, non d'après nature, mais d'après des tableaux.

La vraie bête humaine, Jacques Lantier, le criminel, en a bien certains caractères anatomiques, notamment sa mâchoire volumineuse ; et sa tendance au crime est bien justifiée par l'hérédité, elle est conforme

(1) *La Bête humaine*, pp. 47, 56-58, 196, 268, 359, 372-374.

(2) LOMBROSO, *le Più recenti scoperte ed applicazioni della psichiatria ed antropologia criminale*, pp. 356-359.

Je dois la traduction de ces pages à l'obligeance très amicale d'Eugène Marsan.

à la vérité, cette passion homicide qui se substitue en lui à la passion vénérienne, et se réveille à la vue de la chair délicate d'une femme jeune. Où l'auteur a techniquement erré, c'est en ceci que ces malheureux ne peuvent éprouver la satisfaction vénérienne que dans le meurtre de la femme, et pas autrement ; tandis qu'au contraire, au moins avec Séverine, cette femme qu'il tue, notre héros éprouva, et longtemps, une complète satisfaction. Or, il arrive ordinairement qu'une chose exclut l'autre, c'est du moins ce qui se rencontre dans les cas que j'ai eus sous les yeux et qu'étudia aussi Krafft-Ebing.

Ce vertige et cette amnésie épileptique, que l'auteur fait subir deux outrois fois à Jacques, sont exacts et sont une trouvaille confirmée par les dernières recherches...

... (*Longue citation de Zola*)...

Je n'ai jamais trouvé une description plus parfaite de ce que j'appelle le vertige criminel épileptoïde. Mais ici encore une erreur de fait surgit de cette velléité même, mal exprimée, d'érudition ; à plusieurs reprises il explique ces instincts sexuels sanguinaires par un atavisme de sa fantaisie.

(*Zola en effet pense que c'est la vengeance des affronts subis par les hommes des cavernes de la part de leurs femmes, tandis que Lombroso l'explique par la persistance de l'instinct de domination, oppression masculine.*)

Je dois signaler un autre défaut scientifique, et c'est qu'un dégénéré épileptique comme Jacques devait avoir d'autres tares : une étrange violence de caractère, une irascibilité sans cause, une profonde immoralité, tandis qu'au contraire il nous apparaît comme un honnête homme, sauf dans les moments féroces qui l'assaillent⁽¹⁾.

(1) (*Momenti feroci che lo assalgono*) : laissons à M. Lombroso le mérite de ses métaphores.

Cependant, pour ce qui est de la monomanie sexuelle sanguinaire, je trouve très juste cette répugnance instinctive d'honnête homme qu'il éprouve à tuer d'autres personnes qu'une femme jeune et belle, à tuer Roubaud, malgré l'occasion propice et les excitations de sa femme. Tuer par besoin dans une violence de l'instinct, oui ; — mais tuer volontairement par calcul, il ne le pourrait, et, sur le point de le faire, il recule.

En somme, il y a beaucoup d'erroné, mais beaucoup de vrai dans le caractère de Jacques, qui est le principal personnage, mais un aliéniste ne peut pas ne pas trouver dans la peinture de ce caractère des défauts extrêmement graves et beaucoup plus importants que les qualités.

Voilà un jugement sévère pour un romancier scientifique, et qui convient aussi bien à l'œuvre entière d'Emile Zola qu'au seul personnage de Jacques Lantier.

Le docteur Jules Héricourt, qui étudia lui aussi *la Bête humaine* de M. Zola et *la physiologie du criminel* (1), arrive à des conclusions analogues. Après avoir recherché les stigmates physiques de Jacques : cheveux drus, moustaches épaisses et noires, mâchoires énormes (2), il diagnostique :

Criminel impulsif, c'est un épileptique, seulement son épilepsie est psychique... Ce n'est point un alcoolique, mais un descendant d'alcoolique : bien qu'il ne figure pas dans l'arbre généalogique des Rougon-Macquart, qui

(1) *Revue Bleue*, 7 juin 1890.

(2) Pas d'asymétrie faciale. Zola insiste sur la régularité du visage.

se trouve en entier dans *Une Page d'amour*. Bref, c'est un héréditaire alcoolique et un atavique, mais l'atavisme n'était pas nécessaire et l'alcoolisme l'expliquait suffisamment.

Il est certain qu'en présence du cas de Jacques Lantier l'idée dominante qui naît dans votre esprit est celle de l'épilepsie. Si l'on songe à son hérédité, on se souvient aussitôt que, d'après Moreau (de Tours) (1), tous les troubles nerveux prédisposent à l'épilepsie, et que l'épilepsie de l'héréditaire est plus fréquemment de l'épilepsie larvée. Et son histoire mentionne des absences, des fugues peu explicables autrement. Mais tout cela, et son hérédité, et ses stigmates permettent-ils d'être affirmatif et de confirmer l'opinion de Arndt que « toute anomalie de la vie sexuelle est une manifestation épileptique ». Nous ne trouvons chez lui ni diminution des fonctions intellectuelles, ni irritabilité d'humeur, ni troubles émotifs, tous symptômes qu'on peut dire constants dans la dégénérescence épileptique psychique (2). De même lorsqu'il est hanté de son impulsion criminelle, jamais sa volonté n'est complètement abolie, son impulsion est réelle, mais non irrévocable; s'il ne la discute pas, il la conduit, il la raisonne presque, il fait un choix

(1) Cité par Ch. FÉRÉ, *loc. cit.*, pp. 56-57.

(2) KRAFFT-EBING, *loc. cit.*, pp. 561-562, et A. DUTIL, *Troubles mentaux dans l'épilepsie. Épilepsie psychique* (in GILBERT-BALLET, *Traité de path. mentale*).

pour savoir qui il frappera; et cela contredit l'épilepsie :

Le meurtre épileptique est accompli généralement d'une manière soudaine, sans motif, sans préméditation, ouvertement. Souvent en effet l'acte criminel est commis en plein jour, devant témoins (1).

Or deux victimes ont échappé à Jacques, l'une en rentrant chez un boulanger, et la seconde en étant accostée dans la rue. Enfin

Au sortir de l'accès épileptique il n'a aucun souvenir de l'action qu'il vient de commettre, il l'ignore (2).

Tandis que Jacques tue Séverine en pleine conscience et conserve un souvenir complet de son acte.

En présence de ces faits, ne peut-on se demander si Jacques Lantier plutôt qu'un épileptique n'est pas un dégénéré impulsif? Nous savons en effet que ces sortes d'actes impulsifs se rencontrent dans les différentes formes de dégénérescence héréditaire, tant hystérique qu'épileptique (3). Il est logique aussi, dans de semblables formes paroxystiques des impulsions, de voir que l'acte accompli est suivi d'un sentiment de détente, de soulagement et que l'obsession disparaît pour un temps (4). Et ces impulsions homici-

(1) A. DUTIL, *loc. cit.*

(2) *Ibid.*

(3) KRAFFT-EBING, *loc. cit.*, pp. 106-107.

(4) Dr A. CULLERRE, *Les Frontières de la folie*, p. 101.

des, avec leur caractère de spontanéité, sont fréquentes dans la vie des héréditaires (1).

Dans le cadre des dégénérescences mentales qui rentrent dans le chapitre des psychoses constitutionnelles, M. Gilbert-Ballet (2) classe nettement ces impulsions à l'homicide qu'exalte la vue des instruments pointus, des couteaux. Et il insiste sur ce fait précieux pour nous :

Ce qui caractérise l'homicide impulsif, c'est la pleine conscience de l'auteur au moment de l'accomplissement de l'acte.... il n'agit pas sous l'influence d'un rêve comme l'épileptique.... il obéit à une impulsion malade dont il voit toute l'horreur, mais qu'il est impuissant à dominer (3).

L'hérédité nerveuse et alcoolique comme le prognathisme de Jacques le peuvent bien ranger ici, mais l'absence d'un état mental spécial en fait dans un cadre ou dans un autre un type anormal.

Somme toute, c'est une conception hybride impossible à cataloguer : épilepsie larvée ou plutôt dégénérescence impulsive, mais surtout littérature.

Et M. Enrico Ferri peut s'écrier lyriquement (4) :

M. Emile Zola, quoiqu'il n'ait pas su éviter l'écueil du cliché et du produit commercial, est cependant un artiste

(1) DÉJÉRINE, *loc. cit.*, pp. 64-66.

(2) GILBERT-BALLET, *Les Psychoses* (in BOUCHARD et BRISSAUD, *Traité de médecine*, t. X).

(3) *Ibid.*, p. 968.

(4) ENRICO FERRI, *Les Criminels dans l'art et la littérature*, pp. 100-103.

génial et puissant dont le cerveau s'est oxygéné à l'air vif et pur de la science humaine...

Sans doute un aliéniste chargé d'examiner un criminel ne pourrait pas fonder un diagnostic psycho-pathologique sur les pages de *la Bête humaine*, par exemple...

Mais cela n'empêche que l'anthropologie criminaliste peut trouver un sujet d'études en Jacques, le héros de *la Bête humaine*, relever en lui nombre de traits et de symptômes conformes à la réalité et démontrer que le génie saisit où prévoit les données de la science bien avant la foule des médiocrités érudites.

C'est un compliment qui ne veut pas dire grand chose, et que, dans le livre de M. Ferri, Zola partage encore avec Bourget, d'Annunzio, Ibsen et Tolstoï. Pour un romancier ordinaire l'honneur serait sauf. mais pour un savant c'est peu. L'auteur du *Roman expérimental* visait plus haut.

Etienne Lantier. — Dans chaque ébauche de son roman, Emile Zola esquisse suivant quels plans doivent se développer ses personnages. Pour Etienne Lantier le portrait physique qui nous en est tracé s'achève par ce trait :

Avec cela quelque chose de détraqué dans le regard, un vacillement par moment qui pâlit l'œil noir; et alors une légère crispation nerveuse qui augmentera plus tard, qui tournera son hérédité d'ivrognerie en folie homicide (1).

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 44. *Germinal*, IV, 10308, p. 7.

Ces quelques lignes éclairent son caractère, car *Germinal*, en dépit de traits rapides mais dispersés, et qu'il faut ramasser, ne donne à son héros qu'une apparence ordinaire sans signification pathologique déterminée. Il tue, il est vrai, — mais en des circonstances telles qu'il semble seulement défendre sa vie, et il faut les complaisants commentaires de l'auteur pour donner à ce meurtre une explication atavique :

Je dois dire que j'avais bu, et quand je bois, cela me rend fou, je me mangerais et je mangerais les autres... oui, je ne peux pas avaler deux petits verres sans avoir le besoin de manger un homme.... Ensuite, je suis malade pendant deux jours...

... Dans un de ces besoins de tuer où il voyait rouge...

... Ses poings se fermaient, ses yeux s'allumaient d'une fureur homicide, l'ivresse se tournait chez lui en un besoin de tuer.

... Une voix abominable, en lui, l'assourdissait. Cela montait de ses entrailles, battait dans sa tête à coups de marteau, une brusque folie de meurtre, un besoin de goûter au sang. Jamais la crise ne l'avait secoué ainsi. Pourtant, il n'était pas ivre. Et il luttait contre le mal héréditaire, avec le frisson désespéré d'un furieux d'amour qui se débat au bord du viol. Il finit par se vaincre.....

... Etienne, à ce moment, devint fou. Ses yeux se noyèrent d'une vapeur rouge, sa gorge s'était congestionnée d'un flot de sang. Le besoin de tuer le prenait, irrésistible, un besoin physique, l'excitation sanguine d'une muqueuse qui détermine un violent accès de toux.

Cela monta, éclata en dehors de sa volonté, sous la poussée de la lésion héréditaire. Il avait empoigné, dans le mur, une feuille de schiste, et il l'ébranlait, et il l'arrachait, très large, très lourde. Puis à deux mains, avec une force décuplée, il l'abattit sur le crâne de Chaval.... c'était donc fait, il avait tué. Confusément, toutes ses luttes lui revenaient à la mémoire, cet inutile combat contre le poison qui dormait dans ses muscles, l'alcool lentement accumulé de sa race. Pourtant, il n'était ivre que de faim, l'ivresse lointaine des parents avait suffi. Ses cheveux se dressaient devant l'horreur de ce meurtre, et, malgré la révolte de son éducation, une allégresse faisait battre son cœur, la joie animale d'un appétit enfin satisfait (1).

Toutes ces théories ne sont que l'esquisse, assez pâle, du tableau plus net que l'auteur brossa, nous l'avons vu, dans *la Bête humaine*. Il ne faut que noter la susceptibilité d'Etienne à l'alcool, et quand il a bu, son impulsion au meurtre. C'est de bonne observation pathologique (2).

Charles Rougon. — Charles Rougon, dit Saccard, est l'expression suprême de l'épuisement de la race, et le plus curieux exemple de cette hérédité en retour qui lui donne la ressemblance totale de Tante Dide, après avoir sauté trois générations. Cet excep-

(1) *Germinal*, pp. 48, 146, 380, 358, 566.

(2) « Les héréditaires alcooliques sont plus susceptibles en face de l'alcool que les autres individus. » (M. Legrain, *Hérédité et alcoolisme*, pp. 10 et 123.)

tionnel cas d'atavisme était à la fois le triomphe et le scrupule d'Emile Zola :

Au bout de deux ou trois générations, les caractères s'effacent, les ressemblances s'atténuent et disparaissent. Aussi mon Charles ressemblant à Tante Dide, l'hérédité en retour sautant trois générations est-elle très rare. J'expliquerai cela. — L'atavisme mis en doute. Le partage mathématique d'après le tableau de Pouchet, d'ailleurs impossible. On y voit que l'influence de Tante Dide sur Charles n'y serait mathématiquement que d'un douzième, je l'y fais prédominer. Pascal a dressé le tableau de Pouchet pour se prouver que mathématiquement l'hérédité n'est pas (1).

Qu'importe au surplus que Charles ne soit point en parfait accord avec le tableau de Pouchet et soit précisément le type incarné de cet atavisme que Zola croyait, — on ne sait vraiment pourquoi, — ne pas devoir admettre. L'important est d'en faire un dégénéré, et qui soit doublement un dégénéré, d'abord parce qu'il ne peut être que la reproduction mentale de l'aïeule dont il est le portrait physique, puis parce qu'il porte le faix des vices des Saccard, cette écume des Rougon. Une première idée du romancier avait été de faire tuer « ce petit animal vicieux

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 26. *Le Docteur Pascal*, III. — 10290. — *Généralités sur l'arbre*, pp. 179-180.

Voir également *Le Docteur Pascal*, p. 118.

Ce tableau dressé véritablement par Zola se trouve à la page 185 des notes. Tante Dide y est représentée par un cercle uniformément rouge, et le cercle de Charles n'est teinté en rouge que dans un tiers d'un de ses quarts.

qui se câline lui-même » par Tante Dide justement, avec les ciseaux qui lui servaient à découper des images (1). C'était un trop violent coup de théâtre, et, quand quelque médecin lui eut dit qu'il n'était « nullement invraisemblable » (2) de le faire mourir d'hémorragie, il le créa hémophile :

Charles, à quinze ans, en paraissait à peine douze, et il en était resté à l'intelligence balbutiante d'un enfant de cinq ans. D'une extraordinaire ressemblance avec sa tri-saïeule, Tante Dide, la folle des Tulettes, il avait une grâce élancée et fine, pareil à un de ces petits rois exsangues qui finissent une race, couronnés de longs cheveux pâles, légers comme de la soie. Ses grands yeux clairs étaient vides, sa beauté inquiétante avait une ombre de mort. Et ni cerveau ni cœur, rien qu'un petit chien vicieux, qui se frottait aux gens pour se caresser....

(*Le docteur Pascal voulait le soigner par ses piqûres opothérapiques*) : mais il s'était heurté à un continuel accident, les moindres piqûres déterminaient chez le petit des hémorragies, qu'il fallait chaque fois arrêter par des pansements compressifs : c'était un relâchement des tissus dû à la dégénérescence, une rosée de sang qui perlait à la peau, c'étaient surtout des saignements de nez, si brusques, si abondants, qu'on n'osait pas le laisser seul, dans la crainte que tout le sang de ses veines ne coulât....

(*Un jour Clotilde lui lustre les cheveux*) : Mais elle portait une bague, et lui ayant passé la main sur la nuque,

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 26. *Le Docteur Pascal*, III, 10290.

Les personnages, pp. 106-107.

(2) MAURICE DE FLEURY, *Documentation du docteur Pascal*, in *Chronique médicale*, 15 octobre 1902.

elle resta saisie de voir que sa caresse laissait une trace sanglante. On ne pouvait le toucher, sans que la rosée rouge perlât à sa peau : c'était un relâchement des tissus, si aggravé par la dégénérescence, que le moindre froissement déterminait une hémorragie (1).

(Jouant avec des images, il s'endort, pendant son sommeil il est pris d'épistaxis et meurt).

Cette mort est la plus naturelle, en effet, chez un hémophilique. Et puisque Charles est le premier des Rougon qui présente ces symptômes, on ne peut dire de son hémophilie qu'elle est familiale, du moins correspond-elle à une tare familiale qui ajoute à sa possibilité.

L'Avenir des Rougon-Macquart. — Les dix personnages de la famille des Rougon-Macquart que nous venons de passer en revue ne sont point les seuls qui soient touchés par la névrose héréditaire, et dans la pensée de l'auteur tous les membres en sont tributaires. Mais c'est que tous les dix s'en ressentent à ce point que leur biographie ne fut pour le romancier qu'un chapitre de pathologie. Et avec eux, peu aptes à se reproduire, la race épuisée tend à disparaître. Seul Etienne, le moins touché d'eux tous (2) a, nous dit-on, à Nouméa où il fut déporté, une petite fille. Tandis que de leur côté, Octave Mou-

(1) *Le Docteur Pascal*, pp. 62-63, 72, 229-230, 240-242.

(2) Caractère physiologique assez vague et que Zola réservait, nous le savons, pour quelque roman futur.

ret a de Denise, sa femme, une fille délicate et un gargon superbe; Jean Macquart, marié à Valqueyras avec une femme saine, a déjà deux enfants magnifiques et en attend un troisième, et Clotilde enfin allaite le fils qu'elle a eu de Pascal (1).

Avec le jeune Victor Saccard, « lâché par le monde à l'avenir, à l'inconnu de l'échafaud », ces enfants attestent que les Rougon-Macquart ne sont point une race tout épuisée, et il eût suffi de la volonté de l'auteur pour la faire refleurir, prête à tous les héroïsmes aussi naturellement qu'à tous les crimes. Tout continue. C'est en quoi le roman imite le mieux la vie.

(1) *Le Docteur Pascal*, pp. 431 et 385.

TROISIÈME PARTIE

LA MÉDECINE GÉNÉRALE

« Jen'ai jamais traité une question de science ou abordé une maladie, sans mettre toute la Faculté en branle. »

EMILE ZOLA.

Zola et la médecine. — Emile Zola a beaucoup emprunté à la médecine. Il ne pouvait mettre en scène les douze cents personnages des Rougon-Macquart sans rencontrer parmi eux quelques malades. Et comme il était surtout porté à considérer le côté physiologique des individus, et à trouver des tares à tout ce qu'il observait, il devait nécessairement décrire plus de tempéraments délabrés que de santés parfaites.

Pour tout ce qui touche à la question médicale, il y a deux parts à faire dans son œuvre : ou il parle incidemment d'une maladie, d'un accident, d'une opération, et il n'insiste guère, il est vague, morfondu, incorrect, banal comme le pourrait être un romancier romanesque quelconque ; ou il veut rapporter un accouchement, une amputation, et ils'est documenté, trop hâtivement, d'où des lacunes et des inexactitu-

des, — cependant avec abondance, et ce sont des tableaux chargés, trop massifs, non pas vus mais appris, et qui, au lieu de montrer, exposent avec un indigeste étalage.

Dans ses descriptions de malades, Zola groupe tous les symptômes lus dans les livres, il fait plutôt de la pathologie que de la clinique ; il présente non une étude concrète, mais un type abstrait. Ainsi il se sépare encore radicalement d'un vrai réaliste comme était Maupassant.

Il avait bien raison de se classer parmi les romantiques (1) où le rangeait sa tendance à l'exceptionnel ; car s'il se séparait d'eux par ce procédé de synthèse, qui lui faisait décrire le malade en soi, c'est-à-dire précisément le moins individuel, — tandis qu'avant tout le romantisme vise à la peinture de l'individualité, — il le redevenait bientôt en ce sens qu'il synthétisait, pour faire grand, avec tant d'excès qu'il rejoignait Hugo dans le bizarre, l'anormal et le monstrueux.

Les Cas épisodiques. — Parmi les maladies que Zola mentionne hâtivement sans plus, nous relevons la sciatique de la mère Gabet, pauvre femme que, dans *le Rêve*, secourent Angélique et Félicien qui viennent aussi en aide au père Mascart, aveugle paralytique.

(1) « Je hais le romantisme, et j'en suis. » Voir Henri Massis, *loc. cit.*, p. 99.

Il nous est parlé de même des jambes enflées de M^{me} Gourd (*Pot-Bouille*), de la paralysie lente de M^{me} Sandoz mère (*L'Œuvre*), et de celle de Martineau, notaire à Coulonges (*Son Excellence Eugène Rougon*). M^{me} Gouget meurt d'un rhumatisme aigu (*L'Assommoir*), et Palmyre Bouteroue, d'une insolation (*La Terre*). Nous n'avons pas plus de détails sur la fracture de jambe de Robineau (*Au Bonheur des dames*) que sur la foulure de la mère Victoire (*Bête-humaine*) ou encore sur cette sorte de dégénérescence que, malgré la forte santé de son mari Dubuche, Régine Margaillan transmet à ses deux enfants (*L'Œuvre*). Le délire des grandeurs de M. Marty (*Au Bonheur des dames*) est aussi peu élucidé que la folie lucide de Saturnin Josserand (*Pot-Bouille*). Puis ce sont tous ceux qui « crachent leurs poumons » comme l'herboriste Jabouille (*L'Œuvre*), Sigismond Busch (*L'Argent*), ou Ferdinand de Beauvilliers, qui s'étiole sous le soleil romain (*L'Argent*), l'abbé Madeline que tue la nostalgie (*La Terre*), et Geneviève Baudu, qui dépérit d'amour (*Au Bonheur des dames*).

Enfin ces maladies quasi mystérieuses, dans *Pot-Bouille*, simple procédé de description typique pour donner au personnage une individualité marquée : les frères Vabre, Auguste « figure de mouton malade, toujours des maux de tête qui lui tirent les yeux », et Théophile, qui « dès vingt-huit ans est un

petit vieux secoué par des quintes de toux et de rage » ; Duveyrier, leur beau-frère, a « la peau marquée de larges plaques rouges, indiquant un sang mauvais, toute une âcreté brûlant à fleur de peau » ; et surtout M^{me} Compardon, qui, grasse et blanche, vit dans une chasteté forcée à la suite d'une maladie que lui ont laissée ses couches.

Tous ces essais pathologiques ressortissent à la doctrine qui veut remplacer la psychologie par la physiologie : ils sont de moyens assez pauvres. Mais quand Emile Zola veut décrire la mort d'un de ses personnages il a des trouvailles encore plus ingénues : M. Josserand agonise des cruautés de sa famille, et « le docteur Juillerat, qui le soignait, parlait d'une décomposition du sang, c'était une usure de l'être entier où tous les organes se prenaient les uns après les autres (1) ». De même, la belle Lisa Macquart, quoique si forte et si saine (*le Ventre de Paris*), meurt cependant elle aussi d'une décomposition semblable.

Un procédé également usuel de faire disparaître les personnages de second plan consiste à imaginer quelque vague fluxion de poitrine, suite d'un refroidissement :

Vers les premiers jours de l'année 1850, Fine mourut presque subitement d'une fluxion de poitrine, qu'elle avait prise en allant laver un soir le linge de la famille à la

(1) *Pot-Bouille*, p. 442.

Vierne, et en le rapportant mouillé sur son dos; elle était rentrée trempée d'eau et de sueur, écrasée par ce fardeau qui pesait un poids énorme, et ne s'était plus relevée (1).

... La pauvre Angèle se plaignit doucement; elle avait pris un froid et chaud (2). Quand le médecin arriva, il parut très inquiet; il dit au mari sur le palier que sa femme avait une fluxion de poitrine et qu'il ne répondait pas d'elle (3).

L'apoplexie présente les mêmes commodités. Zola ne se fait point faute d'en user :

Le père Vabre, vieillard aux yeux ronds et à fleur de tête, est trouvé un jour le nez dans ses fiches.

Le médecin pose des sinapismes...

Duveyrer très pâle écoutait le docteur Juillerat qui lui donnait des explications à demi voix. C'était une attaque d'apoplexie séreuse; le malade pouvait traîner jusqu'au lendemain, mais il n'y avait plus aucune espérance (4).

C'est de cette affection que meurent le charcutier Gradelle (*Le Ventre de Paris*) et son neveu Quenu (*La Joie de vivre*), le père Mouche (*La Terre*) et le prince d'Orviedo (*L'Argent*). Le vieux Jeanbernat aurait succombé peut-être au même mal s'il ne s'était lui-même saigné avec son couteau, du moins l'affirme-t-il au docteur Pascal (5).

(1) *Fortune des Rougon*, p. 179.

(2) La pathogénie d'un *froid et chaud* est assez énigmatique. On pourrait croire à un lapsus, si dans le peuple cette expression n'était si courante.

(3) *La Curée*, p. 76.

(4) *Pot-Bouille*, p. 253.

(5) *La Faute de l'abbé Mouret*, p. 51.

Un dernier expédient, dont le scrupuleux Maupasant a bien abusé pour exprimer le retentissement des grandes secousses morales, est fourni par la fièvre cérébrale. Ainsi la petite Louissette Misard est victime d'un viol

dans des circonstances si monstrueuses que l'enfant, affolée, était allée chez Cabuche, mourir d'une fièvre cérébrale (1).

Après les fatigues de son évasion de Cayenne, Florent arrive chez son frère à Paris :

Il put à peine manger; il était pris de vertiges et de nausées; il se coucha, resta cinq jours au lit, avec un gros délire, un commencement de fièvre cérébrale, qui fut heureusement combattu avec énergie (2).

Et lorsque Claude s'est pendu, Christine sa femme tombe malade; Sandoz raconte :

Je suis allé la voir hier à l'hôpital. Elle a une fièvre cérébrale. L'interne prétend qu'on la sauvera, mais qu'elle en sortira vieillie de dix ans et sans force (3).

La Petite vérole de Nana. — Sans entrer dans l'histoire bien complète de la maladie et de la mort de Nana, Emile Zola du moins ne l'escamote plus sommairement et insiste même sur son horreur. Dans l'arbre généalogique publié en tête d'*Une page d'amour*, il établit ainsi la fiche de son héroïne :

(1) *La Bête humaine*, p. 118.

(2) *Le Ventre de Paris*, p. 65.

(3) *L'Œuvre*, p. 479.

« Hérité de l'ivrognerie se tournant en hystérie. » Comme si la prostitution à laquelle se livre cette fille saine et bien équilibrée était une tare suffisante pour en faire une hystérique ! Il est vrai que, dans l'arbre définitif, il a modifié sa première affirmation et dit seulement « hérité de l'alcoolisme se tournant en perversion morale et physique ». Encore que ce soit là une bien vague formule.

Dans le plan de son roman, l'auteur avait écrit :

Nana a pris la petite vérole, en soignant son enfant qui l'avait. Elle meurt en parlant de bébé, une rage de maternité à la fin. Cela sera grand. Le poème du c... qui a servi au plaisir, et qui redevient générateur (1).

Cette idée a été abandonnée dans le livre où ne demeure que le symbole de cette mort terrible. De la maladie nous ne savons que ceci, c'est qu'au début Nana a été prise « de frissons et d'envies de vomir ». C'est insuffisant comme symptômes, mais le romancier se réservait pour l'effet final, cette vision de la morte :

C'était un charnier, un tas d'humeur et de sang, une pelletée de chair corrompue, jetée là sur un coussin. Les pustules avaient envahi la figure entière, un bouton touchant l'autre ; et, flétries, affaissées, d'un aspect grisâtre de boue, elles semblaient déjà une moisissure de la terre, sur cette bouillie informe, où l'on ne retrouvait plus les

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 49. *Nana*, II. — 10313. Plan, p. 162.

traits. Un œil, celui de gauche, avait complètement sombré dans le bouillonnement de la purulence ; l'autre, à demi ouvert, s'enfonçait comme un tronc noir et gâté. Le nez suppurait encore. Toute une croûte rougeâtre partait d'une joue, envahissait la bouche, qu'elle tirait dans un rire abominable. Et, sur ce masque horrible et grotesque du néant, les cheveux, les beaux cheveux gardant leur flambée de soleil, coulaient en un ruissellement d'or (1).

Il s'agissait évidemment de moraliser un peu, sur le tard. Mais c'est une conception trop peu fataliste que cette mort accidentelle, d'une prostituée, de la petite vérole. Le défaut de Zola n'est pourtant point de voir petit. Il fut mal inspiré d'être ainsi, et, pour une fois, modeste.

La Joie de vivre et ses malades. — Arrivons à *La Joie de vivre*. Dans aucun autre livre du même auteur, il n'est tant question de maladies que dans celui-ci. Sans doute c'est une confirmation de ce fait qu'on ne goûte le charme de la santé que lorsqu'on en est privé et les plaisirs de la vie qu'au milieu de la souffrance.

La goutte du père Chanteau est la première maladie que décrit Emile Zola uniquement pour elle-même. En vue de se documenter, c'est lui qui nous le dit, il lut « le livre de l'Anglais Garrod, dans sa traduction française (2) ». Aussi classe-t-il très justement parmi

(1) *Nana*, pp. 523-524.

(2) *Chronique médicale*, 15 novembre 1895.

les causes de l'affection de son personnage : la bonne chère, l'inaction, les préoccupations morales et les revers de fortune (1). Enfin il donne des principales phases de la maladie les tableaux suivants :

Depuis une semaine, il éprouvait des picotements aux jointures, des frissons qui lui secouaient les membres, une horreur invincible de tout exercice. Le soir il s'était couché plus tranquille pourtant, lorsque, à trois heures du matin, la douleur se déclara dans l'orteil du pied gauche. Elle sauta ensuite au talon, finit par envahir la cheville....
... D'abord faibles et rares, les accès s'étaient multipliés bientôt, en augmentant de violence ; aujourd'hui les deux pieds se prenaient, même un genou était menacé. Trois fois déjà le malade avait vu changer la mode de guérir, son triste corps finissait par être un champ d'expériences, où se battaient les remèdes des réclames. Après l'avoir saigné copieusement, on venait de le purger sans prudence, et maintenant on le bourrait de colchique et de lithine. Aussi, dans l'épuisement du sang appauvri et des organes débilités, sa goutte aiguë se transformait-elle peu à peu en goutte chronique. Les traitements locaux ne réussissaient guère mieux, les sangsues avaient laissé les articulations rigides, l'opium prolongeait les crises, les vésicatoires amenaient des ulcérations. Wiesbaden et Carlsbad ne lui produisirent aucun effet, une saison à Vichy manqua de le tuer....

Depuis qu'il prenait du salicylate, Chanteau marchait mieux.... Maintenant, les crises revenaient presque tous les mois ; le salicylate, après les avoir soulagées, semblait en redoubler la violence....

(1) Prof. DEBOVE, *Etiologie de la goutte*. Clinique médicale de l'hôpital Beaujon (in *Archives générales de médecine*, n° 14, 7 avril 1903).

A la suite de crises répétées, son corps entier se prenait, le mal montait des pieds aux genoux, puis aux coudes et aux mains.... toutes les jointures se tuméfaient, la craie des tophus perçait partout sous la peau, en pointes blanchâtres, pareilles à des yeux d'écrevisse. C'était maintenant la goutte chronique, inguérissable, la goutte qui ankylose et qui déforme (1).

On sent dans ces descriptions le texte même du livre qui a servi de guide. Le romancier tient à utiliser le plus de données, au risque de nuire à la vraisemblance. Il est ainsi bien certain que le bourgeois Chanteau n'est point allé faire de saisons à Wiesbaden ni à Carlsbad. Mais il importait de se montrer érudit.

A côté du cas de son mari, celui de M^{me} Chanteau paraît moins classique et, dans le détail, un peu hétéroclite. Il n'en est que plus curieux :

(Un soir M^{me} Chanteau a le pied gauche enflé ; depuis quelques mois elle ressentait des étouffements assez fréquents).

Un matin, elle sonna Véronique et lui montra ses jambes, qui avaient enflé jusqu'aux cuisses, pendant la nuit.

Quand le médecin eut examiné, palpé, ausculté la malade, il devint plus grave ; même il eut besoin de sa grande habitude pour ne pas laisser percer un peu d'effarement..... Il renonça à la saignée..... Ses jambes étaient d'une lourdeur de plomb, elle suffoquait

(1) *La Joie de vivre*, pp. 37-39, 119, 139, 182, 416.

de plus en plus dès qu'elle bougeait, mais étendue sur le dos, immobile, elle avait toujours sa voix forte, ses yeux vifs, qui l'illusionnaient elle-même...

Mais dans la nuit le mal fit des progrès effrayants. Le lendemain au grand jour, lorsque la jeune fille et la bonne revirent la malade, elles furent saisies de l'expression égarée de ses yeux. La face n'était pas changée et elle n'avait toujours pas de fièvre, seulement l'intelligence paraissait se prendre....

... Ce fut le lendemain que l'agonie de M^{me} Chanteau commença, une agonie bavarde qui dura vingt-quatre heures (1).

Pour que les plus ignorants n'aient aucune hésitation, l'auteur a soin d'indiquer que c'est bien d'une maladie de cœur que meurt M^{me} Chanteau. Mais où a-t-il puisé ses renseignements? Ses notes n'indiquent aucune source, elles ne font qu'insister sur ces symptômes : « Pas de fièvre, figure pâle assez bonne. Étouffement quand on la lève ; autrement, non (2). » C'est un fait assez paradoxal, qu'étendue sur le dos la malade n'a plus les étouffements qui l'oppressent quand elle est levée. Et l'effarement du médecin en devient excusable.

Le point culminant, au point de vue médical, et même dramatique, du roman est ce qu'un critique littéraire, qui ne faisait nullement, il est vrai, de

(1) *La Joie de vivre*, pp. 203, 210, 217, 220, 232.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 47. *La Joie de vivre*, III. 10314.

Plan, p. 76.

critique médicale, appelle faussement « l'angine couenneuse de Pauline (1) ».

Mais si Pauline n'est point atteinte d'angine couenneuse, quel est son mal? Ici encore l'entêtement de Zola à aborder les questions purement médicales donne les plus piètres résultats. Comment en pourrait-il être autrement? Il a résumé sur trois petites feuilles quelques pages d'un manuel quelconque, et voici les passages saillants de son enquête :

Angine gutturale, pharyngite, début rapide sous l'influence du froid et de l'humidité....

Angine gutturale plegmoneuse... gonflement inflammatoire du tissu cellulaire, rougeur livide. Quelquefois une tumeur en arrière du pharynx (sic). Très difficile de prévenir la terminaison par suppuration, moins rapide et très douloureuse. Puis il se forme un abcès rétropharyngien dont on ne s'aperçoit pas d'abord...

Traitement à peu près nul. Dans les cas graves, impossibilité de prévenir l'abcès. Saignées générales, sinapismes, lavements, gargarismes émollients... ne pas se hâter d'ouvrir les abcès; même s'ils sont profonds, abandonner l'évacuation à la nature (2).

Sans s'arrêter au détail de ces notes, à ce traitement désordonné et au conseil vraiment intempestif qui le termine, il est permis de se demander ce que, en dépit de son talent descriptif, en pourra tirer l'é-

(1) A. de PONTMARTIN, *Souvenirs d'un vieux critique*, t. V, p. 298.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 47. *La Joie de vivre*, III 40341, pp. 42-44

crivain de scientifique, puisque c'est la seule question qui nous touche.

Le récit est dramatique :

... Et elle fut aussitôt prise d'un accès de toux, cette toux gutturale qu'il avait entendue de sa chambre. Son visage blêmit, la douleur devint telle que ses yeux s'emplirent de grosses larmes. Elle portait les deux mains à sa pauvre tête ébranlée, où battaient les marteaux d'une céphalalgie affreuse..

Le médecin dit : « Une simple angine. Il n'y a pas de danger immédiat ; mais avec ces diables de maux de gorge, on ne sait jamais. » Et il avoua qu'il n'y avait rien à faire. Il désirait attendre le lendemain, avant de saigner la malade. Puis, comme le jeune homme le suppliait de tenter au moins de la soulager, il voulut bien essayer les sinapismes... Des gargarismes émollients se trouvaient aussi indiqués, et M^{me} Chanteau prépara une décoction de feuilles de ronces, qu'il fallut abandonner dès la première tentative, tellement la douleur rendait impossible tout mouvement de la gorge.

...Pauline, se plaignant d'une tension croissante dont son cou semblait éclater, le docteur dit un matin à Lazare :

— Je soupçonne un phlegmon.

Le jeune homme l'emmena dans sa chambre. Il avait relu justement la veille, en feuilletant son ancien manuel de Pathologie, les pages sur les abcès rétro-pharyngiens, qui font saillie dans l'œsophage, et qui peuvent amener la mort par suffocation, en comprimant la trachée... (*Le médecin le rassure un peu, mais lui-même est inquiet et s'en remet à la nature pour la terminaison*).

... La malade se trouva prise de nausées, chaque effort déterminait une crise d'étouffement très inquiétante. Bien-

tôt des frissons parurent, elle était secouée d'un tremblement tel qu'on entendait claquer ses dents. (*Quand le médecin arrive il dit.*)

— Elle est sauvée !

Ces nausées, ces frissons terribles étaient simplement les indices que l'abcès perçait enfin (1).

La description s'arrête ici. Zola, fatigué ou embarrassé, ne nous peint pas l'issue du pus. Le diagnostic d'abcès rétro-pharyngien est posé par Lazare Chanteau, dont les connaissances médicales sont précaires. Le médecin, il est vrai, ne le contredit point, et nous avons vu que les notes de Zola envisagent cette hypothèse. Il est peu probable cependant que Pauline à son âge fasse un abcès rétro-pharyngien. Malgré la gravité de son état on doit éliminer de même l'idée d'un phlegmon diffus péri-pharyngien, presque sûrement mortel. Les symptômes du début rendent l'adéno-phlegmon latéro-pharyngien guère vraisemblable, et il me semble plus logique de conclure à de la péri-amygdalite phlegmoneuse.

Il serait intéressant, malgré la différence sensible des affections, de comparer cette étude médicale, pleine de détails puérils et vagues, avec les pages que Flaubert, dans *l'Éducation sentimentale*, consacre au jeune Arnoux, — et de refaire, en y joignant Zola, le parallèle entrepris par René Duménil entre Flaubert et Feuillet (2). Le chef du naturalisme y apparaît

(1) *La Joie de vivre*, pp. 146, 152, 154-155, 160, 163.

(2) R. DUMÉNIL, *Flaubert, son hérité, son milieu, sa méthode*.

trait plus près de l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre* que de celui de *Madame Bovary*.

La Chirurgie d'armée. — Quand il songea à écrire *la Débâcle*, Zola, fidèle à son système de vaste *compendium*, devait y traiter des blessures de guerre. Il fut mis en rapport avec le docteur Félizet, qui avait fait la campagne de Metz, et il causa avec le Docteur Albert Robin (1). Il recueillit ainsi quelques détails techniques sur les blessures de guerre, les modes de pansement, le transport des blessés. Toute la partie anecdotique et rapide du roman qui montre hâtivement comment un fourreau de baïonnette fait une attelle provisoire, comment on improvise une civière ou comment on comprime sur le champ de bataille une artère qui saigne, toute cette partie, plus montrée que décrite, est très suffisante et très juste. On y voit excellemment quelques procédés de l'époque, comme cette fracture du tibia, par une balle, que le docteur, laissant la blessure en observation, se contentait donc de panser avec de la charpie imbibée d'huile d'olive et d'acide phénique, après avoir placé au fond de la plaie un drain, un tube de caoutchouc pour l'écoulement du pus (2).

Mais cela ne suffisait pas à son ambition, il voulut montrer une ambulance pendant une grande bataille et les opérations qu'on y pratique, « et à voir sur-

(1) *Chronique médicale*, 15 novembre, 1893, *la Documentation médicale des Rougon-Macquart*.

(2) *La Débâcle*, p. 490.

tout avec détail, une désarticulation de la mâchoire (1) ». Il veut ici encore faire œuvre d'historien et fixer « où en était la chirurgie militaire et le rôle qu'elle a pu jouer (2) ».

Cette ingénuité est déconcertante. Avec une imagination ignorante, quelques bribes d'un traité de chirurgie, il entasse à côté de termes techniques des réflexions échappées à un de la Palisse, puis des hypothèses stupéfiantes, comme ces *hémorragies internes* qui rendent les malades *délirants* et *noirs*. Mais les citations par elles seules sont plus instructives que les commentaires :

Vivement, un aide tamponnait une serviette imbibée de chloroforme sous le nez des patients. Les minces couteaux d'acier luisaient, les scies avaient à peine un petit bruit de râpe, le sang coulait par jets brusques, arrêtés tout de suite....

Les blessures, pansées à la hâte sur le champ de bataille, quelques-unes même demeurées à vif, étalaient leur détresse, entre les lambeaux des capotes et des pantalons déchirés. Des pieds s'allongeaient, chaussés encore, broyés et saignants. Des genoux et des coudes, comme rompus à coups de marteau, laissaient pendre des membres inertes. Il y avait des mains cassées, des doigts qui tombaient retenus à peine par un fil de peau. Les jambes et les bras fracturés semblaient les plus nombreux, raidis

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 22. *La Débâcle*, IV, 10286. — Plan définitif, p. 368.

On va voir que dans le livre cette désarticulation de la mâchoire a fait place à une désarticulation de l'épaule.

(2) *Ibid.*, les Personnages, p. 117.

de douleur, d'une pesanteur de plomb. Mais surtout les inquiétantes blessures étaient celles qui avaient troué le ventre, la poitrine ou la tête. Des flancs saignaient par des déchirures affreuses, des nœuds d'entrailles s'étaient faits sous la peau soulevée, des reins entamés, hachés, tordaient les attitudes en des contorsions frénétiques. De part en part des poumons étaient traversés, les uns d'un trou si mince qu'il ne saignait pas, les autres d'une fente béante d'où la vie coulait en un flot rouge; et les hémorragies internes, celles qu'on ne voyait point, foudroyaient les hommes, tout d'un coup délirants et noirs. Enfin, les têtes avaient souffert plus encore : mâchoires fracassées, bouillie sanglante des dents et de la langue; orbites défoncées, l'œil à moitié sorti; crânes ouverts, laissant voir la cervelle. Tous ceux dont les balles avaient touché la moelle ou le cerveau étaient comme des cadavres, dans l'anéantissement du coma; tandis que les autres, les fracturés, les fiévreux, s'agitaient, demandaient à boire, d'une voix basse et suppliante.....

..... Toute crainte d'hémorragie décidait Bouroche à l'amputation immédiate. De même il n'attendait pas pour chercher les projectiles au fond des plaies et les enlever, s'ils s'étaient logés dans quelque zone dangereuse, la base du cou, la région de l'aisselle, la racine de la cuisse, le pli du coude ou le jarret. Les autres blessures qu'il préférait laisser en observation étaient simplement pansées par des infirmiers, sur ses conseils.....

..... Cette fois il s'agissait de la désarticulation d'une épaule, d'après la méthode de Lisfranc, ce que les chirurgiens appelaient une jolie opération, quelque chose d'élégant et de prompt, en tout quarante secondes à peine. Déjà on chloroformait le patient, pendant qu'un aide lui saisissait l'épaule à deux mains, les quatre doigts

sous l'aisselle, le pouce en dessus. Alors, Bouroche, armé du grand couteau long, après avoir crié : « Asseyez-le ! » empoigna le deltoïde, transperça le bras, trancha le muscle, puis, revenant en arrière, il détacha la jointure d'un seul coup ; et le bras était tombé, abattu en trois mouvements. L'aide avait fait glisser ses pouces pour boucher l'artère humorale (1). « Recouchez-le ! » Bouroche eut un rire involontaire en procédant à la ligature, car il n'avait mis que trente-cinq secondes. Il ne restait plus qu'à rabattre le lambeau de chair sur la plaie, ainsi qu'une épaulette à plat. Cela était joli à cause du danger, un homme pouvant se vider de tout son sang en trois minutes par l'artère humorale, sans compter qu'il y a péril de mort, chaque fois qu'on asseoit un blessé sous l'action du chloroforme.

Delaherche, glacé, aurait voulu fuir. Mais il n'en eut pas le temps, le bras était déjà sur la table. Le soldat amputé, une recrue, un paysan solide, qui sortait de sa torpeur, aperçut ce bras qu'un infirmier emportait, derrière les cytises. Il regarda vivement son épaupe, la vit tranchée et saignante. Et il se fâcha, furieux.

— Ah ! nom de Dieu ! c'est bête, ce que vous avez fait là....

..... Cependant, l'infirmier tenait allongée la jambe du capitaine ; et d'une rapide incision circulaire, le major coupa la peau, au-dessus du genou, cinq centimètres plus bas que l'endroit où il comptait scier les os. Puis, vivement, à l'aide du même couteau mince, qu'il ne changeait pas pour aller vite, il détacha la peau, la releva

(1) Ce n'est point là une faute d'impression dans les livres : *humorale* se trouve, également les deux fois, dans le manuscrit de Zola, de son écriture nette et bien formée, sans confusion possible. *Ibid.*, t. II, p. 558.

tout autour, ainsi que l'écorce d'une orange qu'on pèle... et avec une adresse extraordinaire, sans se reprendre, il trancha les muscles d'une seule entaille, jusqu'aux os. Il dénuda le tibia et le péroné, introduisit entre eux la compresse à trois chefs pour les maintenir. Puis, d'un trait de scie unique, il les abattit. Et le pied resta aux mains de l'infirmier qui le tenait (1). »

Que dire de ce décor classique, bien fait pour impressionner le lecteur délicat, de cette description savante des horreurs de la guerre et de ces explications positives. La désarticulation de l'épaule est la scène capitale de ce drame sanglant. Avec la lucidité d'une épreuve d'amphithéâtre le temps est chronométré, sans cela comment évaluer ces trente-cinq secondes avec une aussi risible exactitude. Puis cette artère *humorale*, dont l'auteur parle deux fois avec une si visible satisfaction, prouve qu'il ne lisait pas mieux les mots qu'il ne saisissait le sens d'un texte. Ce danger d'asseoir un blessé chloroformé, sa conscience entière recouvrée d'un coup après une anesthésie complète, tous ces petits détails sont bien curieux, comme ce blessé qui continue à marcher après avoir reçu une balle dans le mollet : « Il y avait deux trous, la balle devait être ressortie après avoir cassé le tibia (2). »

Cette fantaisie dans la précision, c'est tout Zola, affirmant presque à proportion de ce qu'il invente.

(1) *La Débâcle*, pp. 327, 334-335, 338, 343.

(2) *Ibid.*, p. 480.

Les Prédispositions nerveuses. — Généralement il a la sagesse de ne pas chercher d'explications aux faits qu'il avance. Cela lui permet de faire illusion avec plus de facilité. Car s'il allègue, pour une fois, une hypothèse, elle est puérile dans sa forme :

Il venait de sortir de l'hospice, le crâne raccommodé, aussi gras, aussi réjouï qu'auparavant, mais bête, plus bête encore, tout à fait idiot. La fente avait dû aller jusqu'à la cervelle. C'était une brute (1).

Même lorsque le fait est tout à fait logique en lui-même, comme ici où un traumatisme a évolué dans le sens de la prédisposition individuelle, Zola le gâte en le présentant incorrectement et avec des termes d'une complète inexactitude.

Ainsi quand il fait de Maxime Saccard un tabétique, — et il est plausible de tenir un compte de sa prédisposition à quelque accident névrosique (2), — il semble confondre l'ataxie avec la paralysie. Cependant Manet était mort ataxique, et Zola a dû avoir quelque renseignement sur sa maladie. Ailleurs il insiste très justement sur ses « exigences d'enfant gâté », et « ses duretés croissantes, ses caprices, ses colères de malade (3) ». Ces troubles moraux, cette

(1) *Le Ventre de Paris*, p. 306.

(2) LANDOUZY et G. BALLEZ, in DÉJÉRINE, *loc. cit.*, p. 182.

(3) *Le Docteur Pascal*, pp. 81, 284, 294, 315, 341, 343.

On eût pu étudier Maxime Saccard et son ataxie locomotrice dans la deuxième partie. Mais les renseignements donnés dans le roman sont, d'une part, si peu nombreux, et, d'autre part, en dépit de la névrose originelle, comme il eût fallu faire intervenir une cause

irritabilité de caractère (1) sont de la meilleure observation, mais qui voisine avec des preuves de la plus manifeste ignorance.

L'Alcoolisme de Coupeau et d'Antoine Macquart.

— C'est ce que nous verrons partout dans l'œuvre de Zola, et qu'il faut aussi marquer pour cette page, la plus célèbre peut-être des pages médicales de l'écrivain, et où il peint les crises alcooliques de son Coupeau. Scènes partout citées, que le théâtre a popularisées et que rendirent plus terribles encore le grand talent de M. Guitry. Le morceau est à effet, il a été très étudié et est d'une suffisante ressemblance. L'auteur décrit ici d'après nature, aussi n'a-t-il jamais été plus vrai et plus *scientifique* :

Je ne vous parlerai pas longuement du *delirium tremens* de Coupeau, dans *l'Assommoir*. Vous retrouveriez le cas de Coupeau dans une leçon du docteur Magnan ; je n'ai rien inventé. Je suis du reste allé plusieurs fois, à l'époque, à Sainte-Anne suivre la clinique, et j'en ai rapporté des souvenirs... (2).

Quoi qu'il dise, il y ajouta quelques détails, quelques broderies, il raconte les faits trop à fond, avec trop de netteté, c'est un maître qui explique à des élèves la succession des phénomènes, ce n'est plus

plus directe à sa maladie, cause nullement improbable, avec le genre de vie que laisse soupçonner le récit, — pour ces raisons je me suis borné ici à cette mention rapide.

(1) P. MARIE, *Leçons sur les maladies de la moelle*.

(2) *Chronique médicale*, 15 novembre 1895.

un réaliste qui ne décrit que les apparences sans se substituer au personnage en expérience. Enfin, et ceci est plus grave, il a complété ses souvenirs par quelques traits, peut-être justes en eux-mêmes, mais qui sont disparates et font l'hors-d'œuvre. Mais ce sont des taches légères, et qui se noient dans l'ensemble.

Le matin, dès qu'il sautait du lit, il restait un gros quart d'heure, plié en deux, toussant et claquant des os, se tenant la tête et lâchant de la pituite...

D'abord il avait senti des chatouilles, des picotements sur la peau, aux pieds et aux mains. Puis ses jambes étaient devenues lourdes, les chatouilles avaient fini par se changer en crampes abominables... Ce qui l'enquiquinait le plus, c'était un petit tremblement de ses deux mains... Il tendait furieusement ses muscles, il empoignait son verre, pariait de le tenir immobile, comme au bout d'une main de marbre ; mais le verre, malgré son effort, dansait le chahut, sautait à droite, sautait à gauche, avec un petit tremblement pressé et régulier...

(Sur ces entrefaites, il attrape une fluxion de poitrine et est transporté à Lariboisière, — c'est là qu'il a sa première crise) : un déménagement complet, des idées de se casser la tête contre le mur, des hurlements qui empêchaient les autres malades de dormir. (Aussi il est transporté à Sainte-Anne ; dans son délire, il voit des rats et des revenants)

En trois ans il entra ainsi sept fois à Sainte-Anne.

Et le tremblement de ses mains redoublait... sa voix changea complètement... *(Une dernière fois, après l'avoir repêché dans la Seine où il avait dû se jeter dans un accès*

d'ivresse, on le conduit à l'asile. C'est là que Gervaise vient le visiter, les trois jours qu'il y demeure).

La cellule était matelassée de haut en bas ; par terre il y avait deux paillassons, l'un sur l'autre ; et dans un coin, s'allongeaient un matelas et un traversin, pas davantage. Là dedans Coupeau dansait et gueulait...

Un interne, un gros garçon blond et rose, en tablier blanc, tranquillement assis, prenait des notes. Le cas était curieux, l'interne ne quittait pas le malade. Coupeau parlait d'une voix saccadée...

... Ce jour-là les jambes sautaient à leur tour, le tremblement était descendu des mains dans les pieds ; un vrai polichinelle... Coupeau cependant se plaignait d'une voix sourde. Il semblait souffrir beaucoup plus que la veille. Ses plaintes entrecoupées laissaient deviner toutes sortes de maux. Des milliers d'épingles le piquaient. Il avait partout sur la peau quelque chose de pesant ; une bête froide et mouillée se trainait sur ses cuisses et en enfonçait des crocs dans la chair. Puis, c'étaient d'autres bêtes qui se collaient à ses épaules, en lui arrachant le dos à coups de griffes.

— J'ai soif, oh ! j'ai soif ! grogna-t-il continuellement.

L'interne prit un pot de limonade sur une planchette et le lui donna. Il saisit le pot à deux mains, aspira goulûment une gorgée, en répandant la moitié du liquide sur lui ; mais il cracha tout de suite la gorgée, avec un dégoût furieux, en criant :

— Nom de Dieu ! c'est de l'eau de vie...

Est-ce qu'il ne croyait pas apercevoir sur les murs des toiles d'araignée grandes comme des voiles de bateau ! Puis ces toiles devenaient des filets avec des mailles qui se rétrécissaient et s'allongeaient, un drôle de joujou ! Des boules noires voyageaient dans les mailles, de vraies

boules d'escamoteur, d'abord grosses comme des billes, puis grosses comme des boulets.

Tout d'un coup il cria :

— Oh ! les rats ! vlà les rats, à cette heure.

C'étaient les boules qui devenaient des rats... Il y avait aussi un singe qui sortait du mur...,.

(*Le troisième jour Coupeau se livra à une pantomime échevelée*) : Gervaise comprit qu'il s'imaginait être sur un toit, en train de poser des plaques de zinc. Il faisait le soufflet avec sa bouche, il remuait des fers dans le réchaud, se mettait à genoux pour passer le pouce sur les bords du paillason, en croyant qu'il le soudait, oui, son métier lui revenait, au moment de crever.

C'est enfin tout un délire moins systématisé avec toutes les figures du passé, et il se débat avec furie jusqu'à ce qu'il tombe épuisé. Tout son corps est remué de petites secousses nerveuses, que dans son jargon pathologique Zola nomme « les cris de souffrance de la moelle ». Ses pieds dansent encore quelques heures, jusqu'à la mort totale (1).

Le tableau est un peu chargé, mais le docteur Pascal dirait avec orgueil que tout y est : l'excitabilité d'humeur, les crampes, le tremblement rapide et régulier, la première attaque au cours d'une pneumonie, la laryngite, l'agitation, l'insomnie absolue, les hallucinations zoopsiques : les animaux vus en mouvement, le délire [professionnel, le tremblement généralisé.

Un seul fait est exceptionnel, c'est la température. Elle est dans ces cas généralement normale, avec

(1) *L'Assommoir*, pp. 430-433, 498-499, 549-565.

plutôt de la tendance à l'hypothermie. Et, d'après Zola, Coupeau aurait toujours eu « 40° de fièvre ». Ce fait ne doit pas cependant nous étonner. Il y a longtemps que Lasègue signala cette forme fébrile, où la mort, presque fatale, survient au milieu d'accidents comateux (1).

On a fait remarquer aussi que le délirium apparaît surtout chez les alcooliques d'hérédité, et Coupeau ne fait point exception à la règle. Mais ce n'est point tant la force atavique que l'entraînement de l'exemple qui en fait un buveur.

Zola n'a eu garde aussi d'omettre l'influence de la variété d'alcool sur la forme de l'ivresse, croyance très enracinée dans le peuple et qui semble reposer sur un fondement scientifique (2). Coupeau est gai quand il n'a bu que du vin, et brutal quand il a bu de l'alcool.

Un épisode curieux ensuite est celui où Gervaise, qui s'enivre tous les jours, imite presque malgré elle, machinalement, les mêmes gestes, les mêmes grimaces qu'elle a vu faire à Coupeau pendant qu'il était à Sainte-Anne. Cette imitation, d'abord volontaire, est vite devenue involontaire, et presque

(1) J. ROUBINOVITCH, *Intoxications cérébrales par usage habituel et prolongé des poisons d'origine externe. A. L'alcoolisme* (in GILBERT-BALLET, *Traité de pathologie mentale*, p. 434.)

KRAFFT-EBING, *loc. cit.*, pp. 617-625, justement insiste sur ce que la crise de délirium se déroule sans fièvre, excepté, dit-il, dans le type de Magnan.

(2) LEGRAIN, *loc. cit.*, pp. 82-89.

inconsciente. C'est un exemple très vraisemblable de contagion mentale. Or, les conditions qui favorisent la contagion sont celles qui, d'une façon générale, tendent à la désagrégation de la personnalité (1) : ici ce serait son alcoolisme.

L'alcoolisme qui a fourni, comme nous venons de le voir, à Emile Zola, l'occasion de ses pages les plus véridiques, lui donna de même l'occasion d'exercer son imagination romantique au sujet d'Antoine Macquart :

On m'a cherché querelle pour la combustion spontanée. Dans les auteurs on en trouve des observations, à la vérité suspectes. On y dit qu'à la suite du phénomène il reste des os, un peu de bouillie ; dans le roman il ne reste que du sang. Peut-être ai-je été trop exclusif (2).

Causant avec un médecin, Zola semble reconnaître l'audace de son invention, mais déjà le volume d'un panégyriste, paru en 1880, treize ans avant la réalisation du projet, en parlait ainsi : « Dans un autre roman, *l'auteur* mettra la description de la mort d'un ivrogne par combustion spontanée. D'autres l'ont faite : il la fera à sa manière (3). »

C'est bien en effet à sa manière qu'il fit cet épisode, c'est dire qu'il est bien agencé, bien truqué et horriblement faux. Ce n'est même pas du sang qui reste

(1) VIGOUROUX et JUQUÉLIER, *La Contagion mentale*.

(2) *Chronique médicale*, 15 novembre 1895.

(3) EDMONDO DE AMICIS, *Souvenirs de Paris et de Londres*, p. 216.

du vieil ivrogne, mais à peine, à côté de sa pipe, un petit tas de cendre fine (1). Le docteur Pascal, « qui n'y croyait guère auparavant », avait cependant, par une coïncidence étrange, prédit cet extraordinaire phénomène quelques années avant (2). Zola peut bien ajouter ensuite avec une apparente candeur : « C'était le plus beau cas de combustion spontanée qu'un médecin eût jamais observé. » Nous connaissons maintenant quel souci désintéressé du vrai l'anime, et combien, pour un succès facile, il réprouve les procédés de mise à l'Ambigu.

Nous savons tous que la croyance à la possibilité de la combustion spontanée fut autrefois possible, et que Dupuytren tenta une explication de ce phénomène. On parla de l'imbibition alcoolique des tissus, du rôle de la graisse ou de celui de gaz inflammables qui se développaient alors (3). Mais en 1850, à l'occasion du procès célèbre de la comtesse de Gœrlitz, des expériences et des travaux scientifiques ruinèrent cette opinion. Les experts démontrèrent que le corps humain, contenant 75 à 80 p. 100 d'eau, ne pouvait ni s'enflammer spontanément, ni brûler sans combustible (4).

(1) *Le Docteur Pascal*, pp. 227-232.

(2) *Ibid.*, p. 69.

(3) TOURDES, art. *Combustion humaine spontanée* (in Dict. encycl. des sc. méd.).

(4) TARDIEU et ROTA, *Relation médico-légale de l'assassinat de la comtesse de Gœrlitz, accompagnée de notes et de réflexions pour servir à l'histoire de la combustion spontanée* (Ann. d'hyg. publ. et

Or les Rougon n'ont été commencés qu'en 1871, et le docteur Pascal ne parut qu'en 1893, un romancier documenté et au courant de la science ne devait donc plus à cette époque user d'un stratagème aussi discrédité.

Ce n'est qu'une contradiction de plus à la théorie naturaliste, nous en trouverons ainsi jusqu'à la dernière page, comme nous en avons rencontré dès la première ligne.

Les Accouchements. — Il est un sujet qu'on ne trouve pas d'ordinaire dans les œuvres littéraires, mais que Zola semble avoir affectionné entre tous :

J'ai décrit plusieurs scènes d'accouchement. A ce propos, on m'a fait un crime de ces descriptions. La littérature est pleine de récits de morts; on nous a dit à satiété comment l'être humain se désagrège et se corrompt, on ne nous dit pas comment il vient au monde. C'est un phénomène que je ne m'explique guère; et pourtant la naissance d'un être humain n'est-elle pas aussi mystérieuse, aussi poignante que sa fin?

Bien des fois du reste il avait déjà émis cette opinion :

On meurt, on vole, on tue à visage découvert; mais si l'on aimait en plein soleil, on serait hué et lapidé.... Le meurtre est donc plus propre et moins honteux que l'acte

de méd. lég., 1850, 1^{re} série, t. XLIV, et 1851, t. XLV, pp. 191 et 363).

D^r Ch. VIBERT, *Précis de médecine légale*, p. 276.

(1) *La Chronique médicale*, 15 novembre 1895.

de la génération? Il est donc plus convenable de tuer un être que d'en faire un?....

Pour moi il n'y a d'œuvres obscènes que les œuvres mal pensées et mal exécutées....

Nos analyses ne sauraient être obscènes, du moment où elles sont scientifiques et où elles apportent un document (1)....

En dépit de ces théories, Emile Zola n'a pas plus insisté sur l'acte d'amour que, par exemple, Paul Bourget; il le fit indéniablement avec une grossièreté plus brutale, mais avec moins de curiosité, de complaisance et de détails.

Et s'il affectionne le viol (2), et semble l'admettre avec une facilité certainement plus grande que leurs auteurs ne devaient en trouver à le perpétrer, il ne s'attache guère à ses circonstances. En revanche il réservait tous ses soins pour les scènes d'accouchement. Il voulait en faire trois : les couches criminelles et clandestines d'Adèle, les couches tragiques de Louise, les couches gaies de Lise, la naissance au milieu des éclats de rire (3).

(1) *Documents littéraires*, De la moralité dans la littérature, pp. 382, 386, 409.

(2) Parmi les viols que mentionne Zola, citons celui que tente Marjolin sur la belle Lisa (*le Ventre de Paris*); celui d'Irma Bécot par un commis épicier de son père (*l'Œuvre*); cette autre tentative sur la vieille Marianna Fouan, âgée de 89 ans, par son petit-fils, Hilarion, l'idiot autrefois incestueux avec sa sœur (*la Terre*); le viol de Françoise Mouche par Buteau (*la Terre*); celui de Louissette Misard par le président Grandmorin (*la Bête humaine*); celui de Rosalie Chavaille et celui d'Alice de Beauvilliers par Aristide Saccard et son fils Victor (*l'Argent*).

(3) Ph. GILLE, *La Bataille littéraire*, t. IV, p. 49.

En plus de ce triptyque de la femme procréatrice, il dissémina dans son œuvre quelques esquisses :

Clotilde lui écrivait qu'elle était enceinte de deux mois. Si elle avait tant hésité à lui annoncer cette nouvelle, c'était qu'elle voulait avoir elle-même une absolue certitude. Maintenant elle ne pouvait se tromper, la conception remontait sûrement aux derniers jours d'août, à cette nuit heureuse où elle lui avait donné le royal festin de sa jeunesse, le soir de leur course de misère, de porte en porte. N'avaient-ils pas senti passer, dans une de leurs étreintes, la volupté accrue et divine de l'enfant ? Après le premier mois, dès son arrivée à Paris, elle avait douté croyant à un retard, à une indisposition bien explicable, au milieu du trouble et des chagrins de leur rupture. Mais n'ayant encore rien vu le second mois, elle avait attendu quelques jours, et elle était aujourd'hui certaine de sa grossesse, que tous les symptômes d'ailleurs confirmaient (1).

La plaisante affirmation ! Sans s'arrêter à ce qu'a de funambulesque cette prétention de fixer la nuit même de la conception où flotta quelque particulière volupté, rien que ce fait de vouloir certifier, subjectivement, une grossesse de deux mois est pour le moins une allégation hasardeuse. Ce qui n'empêche point Zola, après une allusion à la seule absence des règles, d'ajouter péremptoirement que tous les symptômes confirment cette hypothèse. Il est plus aisé de parler de la sorte que d'énumérer ces sym-

(1) *Le Docteur Pascal*, pp. 323-324.

ptômes de certitude : pour une grossesse de deux mois, ils nous instruiraient joyeusement.

Voici maintenant quelques avortements :

Renée (*jeune fille qu'Aristide Saccard vient d'épouser pour son argent alors qu'elle est enceinte d'un autre*) était alors enceinte de quatre mois; son mari allait l'envoyer à la campagne, comptant mentir ensuite sur l'âge de l'enfant, lorsque, selon les prévisions de M^{me} Sidonie, elle fit une fausse couche. Elle s'était tellement serrée pour dissimuler sa grossesse, qui d'ailleurs disparaissait sous l'ampleur de ses jupes, qu'elle fut obligée de garder le lit pendant quelques semaines (1)...

Puis c'est la fausse-couche de Nana que Zoé, la femme de chambre, raconte ainsi :

Madame a été prise de coliques vers quatre heures. Quand je suis allée dans le cabinet de toilette, ne la voyant plus revenir, je l'ai trouvée étendue par terre, évanouie, oui, monsieur, par terre, dans une mare de sang, comme si on l'avait assassinée (2)...

Dans *le Rêve*, il est parlé de Paule de Valençay, épouse de Jean XII de Hauteœur, et qui mourut en couche. Nous voyons ensuite Gervaise accoucher de Nana par terre, sur un paillason, et « trois jours après, elle repassait des jupons chez M^{me} Fauconnier, tapant ses fers, mise en sueur par la grosse chaleur du fourneau (3) ». Enfin, dans *Pot-Bouille*,

(1) *La Curée*, p. 93.

(2) *Nana*, p. 427.

(3) *L'Assommoir*, p. 132.

on entend la piqueuse de bottines qui geint la nuit en tenant à deux mains son gros ventre, puis dans l'escalier, au retour de l'enterrement de M. Josserand, ce sont les cris étouffés de Marie, prise de douleurs : « Un qui part, un qui vient. »

Pot-Bouille traite également d'un troisième accouchement, c'est le premier de ceux que l'auteur projeta de nous décrire avec minutie, le détail en est précis et abondant :

Elle s'endormait, lorsque de légères douleurs lui firent rouvrir les yeux. C'étaient, à fleur de peau, des pincements ; elle crut d'abord qu'une mouche lui piquait le ventre, autour du nombril ; puis ces piqûres cessèrent, elle ne s'en inquiéta pas, accoutumée aux choses étranges et inexplicables qui se passaient en elle. Mais brusquement, au bout d'une demi-heure à peine d'un mauvais sommeil, une tranchée sourde l'éveilla de nouveau...

... Pourtant, elle voulut résister, se frotta le ventre, crut avoir calmé la douleur. Un quart d'heure s'écoula, et la douleur revint, plus violente...

Dans l'obscurité, elle tira son pot, s'accroupit, s'épuisa en efforts inutiles. La chambre était glacée, elle grelottait. Au bout de dix minutes, comme les coliques se calmaient, elle se recoucha. Mais dix minutes plus tard, les coliques recommençaient. Elle se releva, essaya encore inutilement, et rentra toute froide dans son lit, où elle goûta un autre moment de repos. Puis ça la tordit avec une telle force qu'elle étouffa une première plainte.

Était-ce bête à la fin ! avait-elle envie, ou n'avait-elle pas envie ? Maintenant les douleurs persistaient, presque continues, avec des secousses plus rudes, comme si une

main brutale, dans le ventre, la serrait quelque part. Et elle comprit, elle eût un grand frisson, en bégayant sous la couverture :

— Mon Dieu! mon Dieu! c'est donc ça!

Une angoisse l'envahissait, un besoin de marcher, de promener son mal. Elle ne put rester au lit davantage, ralluma sa bougie, se mit à tourner autour de sa chambre. Sa langue se desséchait, une soif ardente la tourmentait, tandis que les plaques rouges lui brûlaient les joues. Quand une contraction la pliait brusquement, elle s'appuyait contre le mur, saisissait le bois d'un meuble...

.... Pourtant, le travail de préparation s'avavançait, la pesanteur descendait dans ses fesses et dans ses cuisses. Même lorsque son ventre la laissait un peu respirer, elle souffrait là sans arrêt, d'une souffrance fixe et têtue. Et, pour se soulager, elle s'était empoigné les fesses à pleines mains, elle les soutenait pendant qu'elle continuait à marcher en se dandinant, les jambes nues, couverte jusqu'aux genoux de ses gros bas.

Quatre heures venaient de sonner, et tout d'un coup elle crut que son ventre crevait. Au milieu des douleurs, il y eut une rupture, des eaux ruisselèrent, ses bas furent trempés...

.... Alors, pendant près d'une heure et demie, se déclarèrent des douleurs dont la violence augmentait sans cesse. Les contractions intérieures avaient cessé, c'était elle maintenant qui poussait de tous les muscles de son ventre et de ses reins, dans un besoin de se délivrer du poids intolérable qui pesait sur sa chair. Deux fois encore des envies illusoires la firent se lever, cherchant le pot d'une main égarée, tâtonnante de fièvre; et, la seconde fois, elle faillit rester par terre. A chaque nouvel effort, un tremblement la secouait, sa face devenait brûlante,

son cou se baignait de sueur tandis qu'elle mordait les draps, pour étouffer sa plainte, le han ! terrible et involontaire du bûcheron qui fend un chêne. Quand l'effort était donné, elle balbutiait, comme si elle eût parlé à quelqu'un :

— C'est pas possible... il sortira pas... il est trop gros.

La gerge renversée, les jambes élargies, elle se cramponnait des deux mains au lit de fer, qu'elle ébranlait de ses secousses. C'étaient heureusement des couches superbes, une présentation franche du crâne. Par moments, la tête, qui sortait, semblait vouloir rentrer, repoussée par l'élasticité des tissus, tendus à se rompre ; et des crampes atroces l'étreignaient à chaque reprise du travail, les grandes douleurs la bouclaient d'une ceinture de fer. Enfin, les os crièrent, tout lui parut se casser, elle eut la sensation épouvantée que son derrière et son devant éclataient, n'étaient plus qu'un trou par lequel coulait sa vie ; et l'enfant roula sur le lit, entre ses cuisses, au milieu d'une mare d'excréments et de glaires sanguinolentes...

... Alors, elle goûta pendant un quart d'heure un soulagement immense, une douceur infinie de calme et de repos. Elle était comme morte, elle jouissait de ne plus être.

Puis les coliques reparurent.....

... Cependant l'enfant ne miaulait plus, elle allongea la main, chercha, rencontra un boyau qui lui sortait du ventre ; et l'idée lui revint qu'elle avait vu nouer et couper ça... Alors, moitié à tâtons, moitié guidée par un instinct, elle fit sans se lever une besogne longue et pénible, décrocha derrière sa tête un tablier, en cassa un cordon, puis noua le boyau et le coupa avec des ciseaux pris dans la poche de sa jupe.....

Mais les coliques continuaient, c'était comme une

affaire qui la gênait encore et que des contractions chassaient. Elle tira sur le boyau, d'abord doucement, puis très fort. Ça se détachait, tout un paquet finit par tomber, et elle s'en débarrassa en le jetant dans le pot. Cette fois, grâce à Dieu ! c'était bien fini, elle ne souffrait plus. Du sang tiède coulait seulement le long de ses jambes (1).

Ce tableau d'accouchement, en dehors de toutes les idées morales et sociales qui nous sont ici complètement étrangères, est, au point de vue psychologique, une bonne page de l'abêtissement apeuré de cette pauvre fille. Deux points seulement doivent être élucidés. Zola écrit : « les contractions intérieures avaient cessé », et cependant d'après lui les douleurs continuent. C'est faire preuve d'une connaissance insuffisante du phénomène des contractions utérines, qui sont uniquement douloureuses par elles-mêmes, suivant un de leurs caractères essentiels ; et quand elles ne se produisent pas, la femme en travail ne souffre pas. Ensuite, nous voyons l'enfant rouler « au milieu d'une mare de glaires sanguinolentes ». Si l'auteur a voulu exprimer que des glaires sortaient en même temps que l'enfant, il y a là une erreur manifeste, mais peut-être n'a-t-il voulu que peindre la souillure de l'enfant parmi les glaires expulsées au début du travail. Ce qui est fort plausible.

Après ce récit, en quelque sorte subjectif, d'un

(1) *Pot-Bouille*, pp. 471-477.

accouchement, nous rencontrons celui de Lise Mouche, dont la description au contraire est faite au point de vue objectif. Le premier est ressenti, celui-ci est regardé. Aussi est-il plus près de la fantaisie que de la vérité. Pour celui de la petite bonne, il avait pu suffire au romancier de suivre de point en point un manuel d'obstétrique en imageant les expressions recueillies. Mais si les livres techniques visent à rendre avec exactitude les sensations spéciales et les phases déterminées d'un accouchement, ils jugent inutiles d'en présenter l'aspect extérieur. Aussi, pour les couches de Lise, Zola, qui ne voulait pas se répéter et visait au pittoresque, imagine les comparaisons les plus inattendues et les aperçus les plus étonnants. On sait, au reste, et ce fut la trouvaille à succès du roman, que cet accouchement se déroule parallèlement à la mise bas de la vache Coliche. Je n'en reproduis que les traits principaux :

C'étaient comme des mouches qui la piquaient aux flancs, et les coliques lui partaient des reins, pour lui descendre jusque dans les genoux....

... Les douleurs de la veille recommençaient, profondes, à des intervalles réguliers....

Elle ne s'était pas même déshabillée, ses pieds s'arc-boutaient dans leurs savates, ses bas bleus montaient à ses genoux ; et sa jupe, rejetée sur sa gorge, découvrait son ventre monstrueux, ses cuisses grasses, très blanches, si élargies qu'on lui voyait jusqu'au cœur....

... En effet, les eaux étaient parties d'un jet brusque,

que la paille, sous le drap, but tout de suite ; et les derniers efforts de l'expulsion commencèrent. Le ventre nu poussait malgré lui, s'enflait à éclater, pendant que les jambes, avec leurs bas bleus, se repliaient et s'ouvraient, d'un mouvement inconscient de grenouille qui plonge.....

Par terre, Lisa, entre ses trois chaises, était parcourue d'une houle, qui lui descendait des flancs, sous la peau, pour aboutir au fond des cuisses, en un élargissement continu des chairs. Et Françoise, qui jusque-là n'avait pas vu ; dans sa désolation, demeura tout d'un coup stupéfaite, debout devant sa sœur, dont la nudité lui apparaissait en raccourci, rien que les angles relevés des genoux, à droite et à gauche de la boule du ventre, que creusait une cavité ronde. C'était si inattendu, si défiguré, si énorme qu'elle n'en fut pas gênée. Jamais elle ne se serait imaginé une chose pareille, le trou bâillant d'un tonneau défoncé, la lucarne grande ouverte du fenil, par où l'on jetait le foin, et qu'un lierre touffu hérissait de noir. Puis quand elle remarqua qu'une autre boule, plus petite, la tête de l'enfant, sortait et rentrait à chaque effort, dans un perpétuel jeu de cache-cache, elle fut prise d'une si violente envie de rire qu'elle dut toucher, pour qu'on ne la soupçonnât pas d'avoir mauvais cœur.....

Le trou béant s'arrondit encore, à croire que la Frimat, toujours à genoux, allait y disparaître ; et, d'un coup, comme d'une femme-canon, l'enfant sortit tout rouge, avec ses extrémités détrempées et blêmes. On entendit simplement le glouglou d'un goulot géant qui se vidait. Puis, le petit miaula (1).....

« Rabelaisien ! » s'exclameront les admirateurs du

(1) *La Terre*, pp. 250-261.

maître de Médan, je ne discuterai pas, et m'interdis autant que possible tout ce qui pourrait sembler de la critique uniquement littéraire, je préfère accorder qu'ils ont raison. Mais être aussi démesurément farce c'est tomber encore dans le romantisme, et une déformation si outrée de faits, peut-être justes en eux-mêmes, équivaut à la plus entière et à la plus évidente fausseté.

Le troisième panneau du triptyque représente une intervention obstétricale. Les couches de Louise Chanteau exigent une version. Je n'insisterai guère que sur cet élément nouveau. Tous les autres détails ne font que rappeler les expressions que nous avons rencontrées dans les récits précédents :

Elle se plaignait de piqûres à la peau, comme si des mouches l'avaient fortement piquée..... *on la voit soutenir ses fesses comme pour alléger le poids qui les écrasait.....*

Les cris, d'abord sourds, montaient peu à peu, s'enflaient en plaintes de fatigue et d'impuissance. C'était l'enragement, le han! éperdu du fendeur de bois qui abat sa cognée, depuis des heures, sur le même nœud, sans avoir seulement pu entamer l'écorce...

(La sage-femme diagnostique une présentation de l'épaule gauche et demande le médecin. En l'attendant, on dresse le lit de sangle, cher à cette époque aux familles traditionnalistes. — Puis la poche des eaux se rompt avant l'arrivée du médecin, cela ennuie la sage-femme, car, dit-elle, judicieusement): la manœuvre qu'il allait être obligé de faire serait alors dangereuse.

(Enfin le médecin arrive, et le scénario que nous connaissons se corse d'un mélodrame nouveau. Dois-je sauver l'enfant ou la mère, demande-t-il) :

— Si je tente la version, l'enfant sortira sans doute en bouillie. Et je crains de fatiguer la mère, elle souffre déjà depuis trop longtemps.... D'autre part, l'opération césarienne assurerait la vie du petit; mais l'état de la pauvre femme n'est pas désespéré au point que je me sente le droit de la sacrifier ainsi.

... Il discuta l'emploi du chloroforme. Mais certains symptômes lui donnaient la crainte d'une hémorragie, ce qui était une contre-indication formelle.

... Et, découverte jusqu'à la gorge, le ventre à l'air, les jambes élargies, elle restait là, sans même un frisson, étalant sa maternité ensanglantée et béante....

Puis, à genoux, le médecin introduit la main gauche, les doigts allongés en forme de coin et cherche les pieds de l'enfant. Mais on ne voyait rien de cette besogne, il n'y avait plus que ce bras disparu dans ce corps... »

(La version se poursuit comme dans un manuel, le médecin prend soin « d'éviter toute pression sur le ventre » de l'enfant, en tirant sur les cuisses enveloppées de linge chaud.

Il laisse ensuite la tête se dégager seule, et il « aide l'expulsion du délivre en tirant sur le cordon ».

Pauline, enfin, ranime le petit par l'insufflation directe (1).

Tout au cours de cette description règne un mélange pénible de précision technique et d'explications ignorantes et vagues. Quelle est donc la con-

(1) *La Joie de vivre*, pp. 374-406.

tre-indication grave qui fait hésiter le médecin devant la version, et lui fait prononcer la phrase classique et de comédie « l'enfant ou la mère » ? Et les symptômes avant-coureurs de cette hémorragie, qui rendrait le chloroforme néfaste, quels sont-ils ? De même est-il prudent de ne point tenter un moyen plus rapide d'extraction de la tête dernière, et de la laisser s'effectuer seule ? Que dire enfin du procédé qui consiste à tirer sur le cordon pour hâter la délivrance ?

Autant d'affirmations posées, et autant presque d'objections à y faire. Le reste du temps l'auteur s'en tire par des phrases à grand effet, comme « la maternité ensanglantée et béante », et qui sont du style revêtu des manchettes de Buffon, et non point un parler naturaliste, ni vrai. Et Zola insiste sur le mystère troublant, tant il est vrai qu'il faut que l'homme s'agenouille.

Malgré les divergences d'angle suivant lesquelles Zola montre ces accouchements, les mêmes clichés lui servent : les mouches qui s'exaspèrent jusqu'à la douleur, cet effort du bûcheron qui fend son bois, les jambes *élargies* (1), — toujours c'est le même

(1) Zola emploie presque constamment *élargir* pour *écarter*. Et ce n'est point seulement dans ses trois descriptions d'accouchement que l'auteur use de ce provincialisme incorrect, mais encore :

« *Dominus vobiscum*, dit le prêtre, se tournant les mains *élargies*. »

(*La Faute de l'abbé Mouret*, p. 282).

« Hélène se balançait, quand elle descendait, les bras *élargis*, la gorge en avant... » (*Une Page d'amour*, p. 59).

type, agrémenté de quelques variantes, mais qui, une fois fixé, ne s'est nullement accru dans la voie de l'art ni dans celle de la vérité.

La Puberté. — Zola ne devait pas arrêter son investigation à ces seules scènes clandestines, nous allons le voir insister sur la formation de la puberté chez les jeunes filles. C'était un motif à quelques-unes de ces fresques, osées, nouvelles et de couleur vive, comme il les affectionnait. Et il pouvait alléguer, avec raison, que cette étude était une très sûre contribution à la psychologie de ses personnages.

Mais là encore, parti d'un principe exact, il devait en faire un usage fantaisiste, et, le synthétisant en quelque formule absolue, lui faire perdre toute sa valeur rigoureuse pour n'en user plus qu'à la façon de ces abstractions commodes et sans portée, dont lui-même raillait la vanité. En effet, les *crises de puberté* reviennent sous sa plume comme une explication suffisante, quelque *fatum* scientifique. Le vice sournois d'Angèle Campardon (*Pot-Bouille*) et la santé animale de Désirée (*Faute de l'abbé Mouret*) en sont de dissemblables mais communes manifestations.

Suivant son habitude de diviser les aspects des choses pour les distribuer ensuite dans ses livres, le romancier brossa deux tableaux de l'établissement de la puberté chez une jeune fille, l'un qui en veut

retracer l'évolution psychologique et l'autre qui envisage surtout les phénomènes physiologiques.

Voici l'essentiel de la première esquisse, il s'agit d'Angélique :

Elle avait seize ans... Des angoisses brusques, sans cause, la serraient à la gorge. Un soir elle se jeta dans les bras d'Hubertine, pleurant, n'ayant aucun sujet de chagrin, bien heureuse au contraire. — Parfois au fond de son grand lit, elle s'éveillait en sursaut, les deux mains jointes, serrées contre sa poitrine; et il lui fallait sauter pieds nus sur le carreau de sa chambre, tant elle étouffait; et elle courait ouvrir la fenêtre, elle restait là, frissonnante, éperdue, dans ce bain d'air frais qui la calmait. C'était un émerveillement continu, une surprise de ne pas se connaître, de se sentir comme agrandie de joies et de douleurs qu'elle ignorait, toute la floraison enchantée de la femme.

Une nuit de mai, à ce balcon où elle passait de si longues heures, elle éclata en larmes. Elle n'avait point de tristesse, elle était bouleversée par une attente, bien que personne ne dût venir (1).

Dans sa thèse de médecine, Icard (2) a insisté sur « ces désirs vagues et inconnus qui s'emparent de la jeune fille » et sur « les larmes involontaires qui calment momentanément le trouble de son cœur ». « Pour un médecin exercé, dit-il, celles qui confient au papier leurs impressions de chaque jour sont

(1) *Le Rêve*, pp. 80-81, 93.

(2) ICARD, *L'Etat psychique de la femme pendant la période menstruelle*.

reconnaissables les pages qui ont coïncidé avec une période menstruelle ». Et même, prétendait Raciborski (1), on cite des femmes de lettres qui profitent d'être en cet état et choisissent ces époques privilégiées pour leurs compositions littéraires, car elles sont alors plus animées et ont l'esprit plus vif.

Le champ est large pour un romancier et il peut se lancer sur ce sujet sans crainte de l'épuiser. Bien peu y ont manqué de tous ceux qui se sont demandé à quoi rêvent les jeunes filles. Mais Zola ne pouvait se contenter de frayer le même domaine, et il ne cédait jamais, toutes les fois qu'il en avait l'occasion, de substituer à la pensée la description d'un état corporel. Avec le cadre général de ses romans il eût pu marquer que « si la puberté ne crée par elle-même aucune maladie, elle met souvent en évidence des tares latentes (2) », et c'eût été d'un très bel intérêt de voir chez quelque descendante des Rougon se réveiller la névrose atavique : il indiqua ce thème avec l'histoire de Jeanne Grandjean, mais tout mêlé d'éléments hétérogènes ; et le jour où il voulut donner son étude définitive de la puberté, il adapta simplement le chapitre *Menstruation* d'un livre quelconque de physiologie élémentaire.

Alfred de Vigny, plein de rancune pour la femme, avait déjà fait allusion à sa faiblesse, la traitant

(1) RACIBORSKI, *Traité de la menstruation*.

(2) A. SIREDEY, *L'Hygiène des maladies de la femme*, p. 9.

« d'enfant malade et douze fois impure », et Albert Samain, depuis, avait écrit. :

Le sang tombe étoilé des virginités mûres.

Mais je crois qu'Emile Zola, chez les modernes, fut le premier à ne point se contenter d'un rappel discret; et, avec l'abondance qui le distingue, il insista à plaisir sur ce qu'il nomme « l'éveil de la femme », et sur sa mensuelle blessure.

C'étaient des rondeurs naissantes, et des ombres noires d'une légèreté de duvet, au plus caché et au plus délicat de sa peau...

(Sa voix devient sonore, puis après des courbatures et des accès de fièvre sans cause) : Un matin, au moment où M^{me} Chanteau quittait sa chambre, elle entendit des plaintes chez Pauline, elle monta très inquiète. Assise au milieu du lit, les couvertures rejetées, la jeune fille appelait sa tante d'un cri continu, blanche de terreur; et elle écartait sa nudité ensanglantée, elle regardait ce qui était sorti d'elle, frappée d'une surprise dont la secousse avait emporté toute sa bravoure habituelle.

(On a grand'peine à la rassurer, et le médecin croit même un instant à l'inévitable fièvre cérébrale. Mais bientôt ses craintes se dissipent).

Le sang qui montait et qui crevait en pluie rouge la rendait fière; du matin au soir, elle emplissait la maison des roulades de sa voix plus grave, qu'elle trouvait belle; et à son coucher, quand ses regards glissaient sur la rondeur fleurie de ses seins, jusqu'à la tache d'encre qui ombrail son ventre vermeil, elle souriait, elle se respirait

un instant comme un bouquet frais, heureuse de son odeur nouvelle de femme.

(Et le soir du mariage de son cousin Lazare, à qui elle avait été fiancée, et que généreusement elle donne à sa rivale, elle songe tristement, en se dévêtant, au bonheur qu'elle ne goûtera pas) :

Mais elle se pencha davantage. La coulée rouge d'une goutte de sang, le long de sa cuisse, l'étonnait. Soudain elle comprit : sa chemise, glissée à terre, semblait avoir reçu l'éclaboussement d'un coup de couteau... Elle ne l'attendait point sitôt, cette blessure, que la perte de son amour venait d'ouvrir aux sources même de la vie. Et la vue de cette vie qui s'en allait inutile combla son désespoir. La première fois elle se souvenait d'avoir crié d'épouvante, lorsqu'elle s'était trouvée un matin ensanglantée. Plus tard, n'avait-elle pas eu l'enfantillage, le soir, avant d'éteindre sa bougie, d'étudier d'un regard furtif l'éclosion complète de sa chair et de son sexe ? Elle était fière comme une sotte, elle goûtait le bonheur d'être femme. Ah ! misère ! la pluie rouge de la puberté tombait là aujourd'hui, pareille aux larmes vaines que sa virginité pleurait en elle. Désormais chaque mois ramènerait ce jaillissement de grappe mûre, écrasée aux vendanges, et jamais elle ne serait femme, et elle vieillirait dans la stérilité (1) !

Tout Emile Zola est dans cette page. On y retrouve son style torrentueux, son lyrisme d'épopée, son évocation de la fatalité, son symbolisme d'images, et son attrait pour les sujets spécieux, qu'un goût plus certain aurait laissés en marge de la littérature.

(1) *La Joie de vivre*, pp. 64, 69-70, 326.

Particularités sexuelles. Inversion. Maladies vénériennes. — Emile Zola ne devait point borner à ces descriptions son imagination ardente des particularités physiques et de tout ce qui a trait à la vie sexuelle. Et de même qu'il insiste complaisamment, dans *l'Argent*, « sur le prodige physique, que la légende attribue à Sabatani, sur cette exception géante dont rêvent » les filles du monde de la Bourse, tourmentées de curiosité », — l'anomalie physiologique, secrète et glabre, de Berthe Macqueron, et « qui l'a fait surnommer n'en-a-pas », lui fournit aussi quelques-uns de ses complaisants et plus scabreux sous-entendus (*La Terre*) : Nous trouvons encore dans son œuvre les attouchements osés de M^{me} Juzeur (*Pot-Bouille*), les ébats intimes de Nana et de Satin, et le rendez-vous des tribades à la table d'hôte de la rue des Martyrs (*Nana*) ; et nous apprenons que si Baptiste, le valet de chambre de Saccard, méprise les belles épaules décolletées, il ne fait pas fi des jeunes garçons d'écurie (1) (*La Curée*).

Mon étonnement est l'usage discret fait par Zola des maladies vénériennes. Seulement, dans *Pot-Bouille* : Eugénie, « la cuisinière de Valérie, une Vénus qui fait la conquête de tous les hommes, part au

(1) Dans une préface qu'il écrivit pour *Perversion et Perversité sexuelles* du Dr Lauppts, Emile Zola raconte que sur ce sujet délicat il avait reçu d'un admirateur inconnu des notes autobiographiques et des documents : il n'osa point s'en servir, craignant d'être accusé d'avoir inventé toute cette histoire dans un but de scandale.

bout d'un mois, ayant communiqué une maladie honteuse à ceux qu'elle a honorés de ses faveurs » ; et Gustave Duveyrier, élève de rhétorique au lycée Bonaparte, couche avec Julie, la cuisinière de la maison, « qui contracte, grâce à la malpropreté du jeune homme, une mauvaise maladie ». Cette dernière étiologie mériterait sans doute quelque restriction si l'affection n'était si vaguement indiquée. Enfin Suzanne Lengaigne, moins heureuse que la privilégiée Nana, est conduite, par « de sales noces », à l'hôpital, à peu près pourrie (*La Terre*).

La Tuberculose et l'Amour. — Le romantisme avait chanté la jeune poitrinaire, son amour idéalement pur et le platonisme de ses désirs affectueux. Emile Zola, en cela encore, est un disciple soumis. Les tuberculeuses dont il nous parle incidemment n'aiment qu'avec une chasteté pudique, qui jure un peu dans son œuvre vis-à-vis l'ardeur charnelle commune d'ordinaire à ses personnages. Sa réserve sur ce point est-elle conforme à l'observation médicale ? N'y a-t-il pas plutôt de l'excitation génitale chez les tuberculeux ? « L'euphorie consumptive des phtisiques peut se manifester sous forme d'excitation sexuelle », avait dit Ch. Féré (1), et dans ce sens Michel Corday (2) écrivit un roman qui eut son heure de célé-

(1) CH. FÉRÉ, *L'Instinct sexuel, évolution et dissolution*, p. 112.

(2) MICHEL CORDAY, *Les Embrasés*.

brité dans le monde médical (1). Des exemples ont été avancés. Pour les uns, le fait, souvent avéré, s'expliquerait entièrement par les conditions de vie et de milieu dans lesquelles se trouve le malade : oisiveté, ennui, régime généreux, rêveries, lectures, décubitus dorsal, et peut-être faim de bonheur devant la mort prochaine. La toxine tuberculeuse, pour d'autres, serait l'élément capital de cette frénésie. C'est cette explication qu'a commentée ainsi Maurice Barrès :

Marguerite de Bonnemains possédait Boulanger par des philtres inexplicables pour qui ignore l'ascendant des amantes tuberculeuses, classique en médecine...

Le charme romantique de *la Dame aux Camélias* comporte une rude explication : la tuberculine renferme, entre autres poisons, une des substances aphrodisiaques les plus puissantes qu'on connaisse (2).

Un artiste sait toujours donner la plus chaude figure littéraire aux hypothèses les plus chancelantes !

L'Hystérie. — Si la tuberculose n'embrase guère les personnages de Zola, l'hystérie, en revanche, les

(1) Voir dans la *Chronique médicale* du 1^{er} novembre 1902, à propos du roman de Michel Corday, les opinions des professeurs Debove et Grancher, et des Docteurs Letulle, Barbier, Hérard, Léon Petit, Daremberg, Malibran, etc. ; pour eux l'embrassement est exceptionnel, dû surtout, quand il existe, au genre de vie et à la commodité du flirt dans les sanatoria. Le professeur Landouzy est d'un avis voisin. Seuls, le professeur Schrotter (de Vienne) et les docteurs S. Bernheim, Turban et Amrein ajoutent à ces données l'influence d'une toxine, mais comme une simple hypothèse.

(2) MAURICE BARRÈS, *L'Appel au soldat*, pp. 517-518.

fait flamber de feux ardents. En cela le romancier se conforme à une croyance très enracinée dans le peuple, cependant qu'en réalité, à côté de quelques sujets qui ont très nettement le tempérament génital, la majeure partie se comporte normalement et même chez quelques autres le sens génésique est totalement émoussé. Et plutôt que ce rapport inconstant il eût fallu noter la mobilité du caractère et la perversion de la volonté (1) : l'auteur n'en fit, en réalité, qu'un cliché commode pour donner à son vocabulaire une apparence plus technique.

La même ignorance véritable du sujet lui fait encore considérer uniquement les femmes comme atteintes de cette névrose, et, sauf la fois où il imagina Lazare Chanteau, il ne décrivit que des types féminins :

Sensible et imaginative, la femme se laisse guider par ses sentiments plutôt que par ses idées abstraites et générales... Elle arrive à l'idée par la voie de la passion. Chez elle, l'emportent ces raisons du cœur que la raison ne connaît pas... Le sexe masculin manifeste partout son caractère actif; le sexe féminin son caractère réceptif (2).

C'est par ces mêmes caractères, comme nous allons le voir tout à l'heure, que la foule, chez Zola, est féminine et agit en femme. Pour les individus, nous savons déjà comme il en usa avec Tante Dide,

(1) PIERRE JANET, *Etat mental des hystériques*.

(2) A. FOUILLE, *Tempérament et caractère suivant les individus, les sexes et les races*.

Marthe Mouret ou Jeanne Grandjean. Assez communément le mot lui suffit pour peindre son personnage ; il s'agit de la fille de Prouane, le bedeau :

Couverte de scrofules, d'une maigreur ardente, avec de gros yeux à fleur de tête, où l'hystérie flambait déjà. Elle avait onze ans et en paraissait à peine sept. . .

De nouveau, elle était dévorée de scrofules, des désordres nerveux avaient reparu, à l'heure critique de la puberté... (1).

C'est ici un mot, une étiquette sans conséquence. Mais la peinture plus circonstanciée de l'hystérie est tentée par Zola à propos de Valérie Louhette, mariée à Théophile Vabre :

Sa mère, d'un sang acre, avait toujours eu des boutons plein la figure... A quatorze ans elle étouffait déjà dans la boutique de la rue Neuve-Saint-Augustin ; on l'avait soignée pour des étourdissements, qui se terminaient par des saignements de nez...

Valérie avait encore eu une crise, la veille ; elle étouffait toujours, elle se plaignait d'un nœud qui montait à sa gorge...

... Valérie était allongée dans un fauteuil de sa chambre, les membres rigides... D'ailleurs, la crise céda presque tout de suite.

Ça l'avait prise vers quatorze ans, le docteur Juillerat était fatigué de la droguer ; tantôt ça la tenait dans les bras, tantôt dans les reins. Enfin elle s'y accoutumait... (2).

Voilà toute l'observation, ajoutez-y que, dans un

(1) *La Joie de vivre*, pp. 127 et 274.

(2) *Pot-Bouille*, pp. 65 et 92.

garni louche, elle se donne à des amants de passage, sans goût, « sans aucun plaisir, n'obéissant qu'au besoin de soulager son éternelle névrose », et voilà tout le portrait de celle que l'auteur a voulu hystérique, uniquement pour ajouter, on dirait, à son musée pathologique. Convenons simplement que la maquette est ratée.

Médecine légale et Anthropologie criminelle. — A ce chapitre un peu spécial des névroses se rattache cette mention rapide des voleuses de grands magasins :

L'inspecteur Jouve, chargé spécialement de la police intérieure, flairait les voleuses et suivait surtout les femmes grosses, lorsque la fièvre de leurs yeux l'inquiétait.

D'abord, *Octave Mouret* citait les voleuses de profession, celles qui faisaient le moins de mal, car la police les connaissait presque toutes. Puis venaient les voleuses par manie, une perversion du désir, une névrose nouvelle qu'un aliéniste avait classée, en y constatant le résultat aigu de la tentation exercée par les grands magasins. Enfin, il y avait les femmes enceintes, dont les vols se spécialisaient (1).

A côté de cette question de médecine légale, on peut en soulever une autre, celle de l'exhibitionnisme :

L'exhibitionnisme constitue, dit Féré, un syndrome commun à un grand nombre d'états morbides ; on le

(1) *Au Bonheur des dames*, pp. 293 et 307.

rencontre chez les faibles d'esprit, les idiots et les imbéciles... chez les alcooliques, chez les épileptiques (1).

Et si nous voyons, par exemple, *La Mouquette* de *Germinal* montrer son cul avec une facilité excessive toutes les fois qu'elle veut manifester son dédain, — ainsi qu'autrefois le jeune Jean-Jacques, ce qu'elle faisait voir ce n'était pas l'objet obscène, mais l'objet ridicule (2). Et la complaisance aussi qu'elle met à faire profiter des charmes épanouis de sa chair quantité d'amants ne doit point suffire à classer cette plantureuse fille dans la famille des dégénérés.

Quand aussi, dans le même roman, le vieux Bonnemort, gâteux, montre, dans l'imbécillité et la démenche sénile, ses organes génitaux à des petites filles, il ne s'agit que de faux exhibitionnisme. Il est sous l'empire de la déchéance de ses facultés, machinal et apathique jusqu'au jour où, dans une phase d'agitation, il étrangle Cécile Grégoire.

Ce crime est celui d'un vieillard dément, comme la rapacité sournoise, chez un individu borné et demi-brute, est le mobile de cet empoisonnement par la mort-aux-rats que commet sur sa femme le guetteur Misard (3). Les symptômes signalés par le romancier sont uniquement, en dehors d'une faiblesse croissante, des vertiges et des crampes. Et si celles-

(1) CH. FÉRÉ, *loc. cit.*, p. 116.

(2) JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *Les Confessions*, livre III (1728-1731).

(3) *La Bête humaine*, pp. 43 et 232.

ci sont un phénomène des plus fréquents dans ce genre d'intoxication, ceux-là sont bien secondaires. D'autres troubles eussent dû être signalés. L'auteur a escamoté son sujet (1).

Etudier, à propos des crimes nombreux des *Rougon-Macquart*, l'anthropologie de chaque assassin déborderait le cadre de cette étude. Ce serait du reste tenter, sans bases rigoureuses et suffisantes, dans bien des cas, des explications de pure psychologie. Mais comme, chacun de leur côté, Lombroso et le docteur Héricourt ont présenté des remarques sur les criminels mis en scène dans *la Bête humaine* (2), je m'inquiéterai de leurs opinions : pour Lombroso, Roubaud est une création toute artificielle et qui ne saurait trouver place dans aucune classification scientifique. « Nous avons bien affaire ici, dit le docteur Héricourt, à un individu que la passion rend coupable, et on reconnaîtrait volontiers dans Roubaud le criminel d'occasion. » Comment alors expliquer la préméditation de l'assassinat du président Grandmorin ? « Un passionnel, un violent qui n'aurait été que cela, eût tué sa femme sur-le-champ, et, de chagrin et de remords, se fût ensuite suicidé. »

(1) Une lettre, annexée aux manuscrits autographes d'Emile Zola : 10. *La Bête humaine*, III, N¹¹⁶ acq. fr. 10274, p. 232, — et qui émane d'un médecin nous apprend que Zola avait eu l'idée primitive de faire un empoisonnement par le salpêtre ; elle lui conseille, vu l'in vraisemblance de cette intoxication chronique, de lui substituer l'acide arsénieux.

(2) LOMBROSO, *loc. cit.*

JULES HÉRICOURT, *loc. cit.*

Le crime perpétré par Roubaud et sa femme a été directement inspiré à Zola par l'affaire Fenayrou (1). Séverine, peinte d'après Gabrielle Fenayrou, soutient quelque ressemblance aussi avec Gabrielle Bompard. Le romancier a bien compris ce type, il en a donné une excellente copie : Séverine est la plus juste figure de ce drame compliqué. Lombroso ne voit pas en elle une criminelle, mais une sensuelle, habituée depuis l'enfance à des pratiques vicieuses, et qui possède des qualités de ménagère et d'épouse jusqu'à ce que l'occasion la mène au mal. Elle a les caractères de la femme criminelle qui, à moins d'être poussée au crime par quelque puissant motif (qui est toujours l'amour), n'est pas capable de le commettre, et lorsqu'elle s'y résout elle en est plutôt l'inspiratrice que l'agent. Elle a des stigmates anatomiques, distincts de ceux du criminel-né, mais qui lui sont particuliers : chevelure extrêmement noire en casque sur le front (casque d'ébène des apaches), visage long, bouche forte et de larges yeux bleus de pervenche. Le docteur Héricourt, pour sa part, donne des motifs quelque peu différents de son approbation : « Elle n'est pas seulement l'hystérique suggestionnable par l'exemple ou la volonté ; elle porte en outre les marques évidentes d'un penchant inné pour le vice ; elle est un peu de la manière dont sont faites les *professionnelles*... »

(1) *Gazette des tribunaux*, 10 août 1882.

Et, passant à Flore Misard qui, par passion, fait dérailler un train : « c'est une passionnelle qui tue par jalousie ; c'est une criminelle d'occasion. » Mais pourquoi Zola fausse-t-il ce caractère et sa vraisemblance en imaginant que Flore est une atavique qui a l'instinct sauvage de tout détruire ? Comme si sa peinture de la « vierge puissante » ne démentait pas cette théorie de dégénérescence introduite par un goût malheureux de symbole et de science.

Toujours ainsi Zola gâtera des qualités solides de romancier par une surcharge sans contrôle ; et son souci de paraître savant nuit plus qu'il n'ajoute à son exactitude.

On l'a beaucoup loué de la façon dont il peint les foules et les fait se mouvoir. Dans *Germinal* surtout tout l'épisode de la grève, le meurtre de Maigrat ont été vantés comme des documents de psychologie criminelle collective et de sociologie (1). Je ne nie pas la justesse et même la vérité scientifique de semblables scènes, mais précisément je crois que leurs qualités proviennent de ce qu'elles ont été conçues sans esprit de système et sans préoccupation technique. Et, je l'ai déjà dit, la foule, dans Zola, est féminine et agiten femme ; or, s'il faut en croire Charles Maurras, il y a toujours quelque chose de roman-

(1) ENRICO FERRI, *loc. cit.*, pp. 407-410.

Dr F. CAZANOVE, *Les Femmes dans la foule, leur responsabilité criminelle*.

tique dans le tour d'imagination du féminisme (1). N'est-ce point pour cela que tous ses mouvements sont peints avec un si sûr instinct par ce romancier romantique ?

En un mot, c'était un auteur qui avait à un degré éminent quelques-uns des dons professionnels, mais qui les abîma par des idées préconçues, sans fondement et qu'il était inapte à développer. Qu'un interviewer indulgent termine son enquête (2) par ces mots : « Voilà un homme qui a pu répandre quelques erreurs médicales, mais il n'a jamais trompé autrui sans être sa propre dupe, » et nous ne retiendrons de cet aveu que la confirmation qu'il apporte à notre étude. L'œuvre de Zola fourmille d'inexactitudes, d'inexactitudes qu'il croyait naïvement peut-être avoir évitées et qui sont le fruit de sa bonne foi, soit ! mais surtout de son ignorance et de sa fatuité.

Les Croyances populaires. — Une enquête sur la médecine dans *les Rougon-Macquart* serait incomplète, si elle ne comprenait les quelques traits de médecine et croyances populaires qui agrémentent avec beaucoup de pittoresque les récits du romancier.

Voici la mère Fétu qui se lamente :

J'aurais dû écraser de la chandelle avec des pissenlits, ça ôte l'eau qui est dans le corps... (3).

(1) CHARLES MAURRAS, *loc. cit.*, p. 235.

(2) D^r CABANÈS, *Chronique médicale*, 15 novembre 1895.

(3) *Une page d'amour*, p. 37.

Si nous entrons dans la boutique de blanchisseuse de Gervaise, nous entendrons l'inévitable conversation sur les sages-femmes qui font avorter :

— Ah bien ! dit M^{me} Putois, on est trop bête de se confier à elles. Merci, pour se faire estropier !... Voyez-vous, il y a un moyen souverain. Tous les soirs on avale un verre d'eau bénite en se traçant sur le ventre trois signes de croix avec le pouce. Ça s'en va comme un vent.

Maman Coupeau, qu'on croyait endormie, hocha la tête pour protester. Elle connaissait un autre moyen, infail-
lible celui-là. Il fallait manger un œuf dur toutes les deux heures et s'appliquer des feuilles d'épinard sur les reins. Les quatre autres femmes restèrent graves.

— Moi, reprenait M^{me} Putois, j'ai eu pour amie une femme qui avait un ver... Oh ! ces animaux-là ont des caprices !... Il lui tortillait le ventre, quand elle ne lui donnait pas du poulet. Vous pensez, le mari gagnait sept francs, ça passait en gourmandises pour le ver...

— Je l'aurais guérie tout de suite, moi, interrompait maman Coupeau. Mon Dieu ! oui, on avale une souris grillée. Ça empoisonne le ver du coup (1).

Lisez maintenant ce tableau si vivant et si grouillant ; il s'agit du père Mouche qu'on vient de trouver dans sa carriole, frappé d'une attaque :

— Peut-être bien, déclara-t-elle, qu'il faut l'asseoir, pour que le sang coule.

Alors, Mouche fut tassé sur une chaise, près de la table, où brûlait la chandelle. Son menton tomba sur sa poitrine, ses bras et ses jambes pendirent. L'œil gauche

(1) *L'Assommoir*, pp. 233 et 238.

s'était ouvert, dans le tiraillement de cette moitié de la face, et le coin de la bouche tordue sifflait plus fort...

Jean attendait toujours, gêné, tandis que les deux filles et les trois femmes, les mains ballantes, considéraient le vieux.

— J'irai bien encore chercher le médecin, hasarda le jeune homme.

La Bécu hocha la tête, aucune des autres ne répondit : si ça ne devait rien être, pourquoi dépenser l'argent d'une visite? et si c'était la fin, est-ce que le médecin y ferait quelque chose?

— Ce qui est bon, c'est le vulnérable, dit la Frimat.

— Moi, murmura Fanny, j'ai de l'eau-de-vie camphrée.

C'est bon aussi, déclara la Bécu.

.

Mais Fanny examinait la bouteille, et elle s'écria :

— Imbécile, je t'avais dit à gauche!... Tu m'apportes l'eau de Cologne.

— C'est bon aussi, répéta la Bécu.

On fit prendre de force au vieux une tasse de tilleul, en introduisant la cuiller entre les dents serrées. Puis on lui frictionna la tête avec l'eau de Cologne. Et il n'allait pas mieux, c'était désespérant. Sa face avait encore noirci, on fut obligé de le remonter sur sa chaise, car il s'effondrait, il menaçait de s'aplatir par terre.

.

Tout d'un coup, Mouche culbuta et s'étala par terre. Il ne soufflait plus, il était mort.

— Qu'est-ce que je disais? On a voulu aller chercher le médecin! fit remarquer la Bécu d'une voix aigre (1).

(1) *La Terre*, pp. 103-105.

Quand Françoise se meurt, les voisins parlent de faire venir le rebouteur de Bazoches, maître Sourdeau :

— Un fier homme ! déclara la Grande devenue respectueuse. C'est lui qui a remis le bréchet aux Lorillon... V'là que le bréchet tombe au père Lorillon. Ça se recourbait, ça lui pesait sur l'estomac, si bien qu'il s'en allait de langueur. Et le pis, c'est que v'là la mère Lorillon prise à son tour de ce fichu mal, qui se communique, comme vous savez. Enfin, les v'là tous pincés, la fille, le gendre, les trois enfants... Ma parole, ils en claquaient, s'ils n'avaient pas fait venir maître Sourdeau, qui leur a remis ça, en leur frottant l'estomac avec un peigne d'écaille.

L'autre vieille appuyait chaque détail d'un branle du menton : c'était connu, ça ne se discutait pas. Elle-même cita un autre fait.

— C'est encore maître Sourdeau qui a guéri la petite aux Budin de la fièvre, en ouvrant en deux un pigeon vivant et en le lui appliquant sur la tête (1).

Voilà une bonne contribution à joindre avec quelques « sang tourné » et « cœur décroché » aux recueils toujours accrus des curieux sur les coutumes et les idées de bonnes femmes.

Et le piquant est qu'alors même qu'il se prétend le plus rigoureusement scientifique, Emile Zola y ajoute encore.

(1) *La Terre*, p. 455.

QUATRIÈME PARTIE

LES PERSONNAGES

Le Médecin pour Emile Zola. — Quand Gervaise retourne à Sainte-Anne, le second jour de la crise de Coupeau :

Elle entra, mais elle se tint dans le coin de la porte, parce qu'il y avait du monde avec Coupeau. L'interne blond et rose était debout, ayant cédé sa chaise à un vieux monsieur décoré, chauve et la figure en museau de fouine. C'était bien sûr le médecin en chef, car il avait des regards minces et perçants comme des vrilles. Tous les marchands de mort subite vous ont de ces regards-là (1).

Evidemment Emile Zola n'a voulu exprimer ici que la pensée de Gervaise, et néanmoins on peut reconnaître en ces lignes la façon simpliste dont le romancier concevait toute chose. Ce regard, ce coup d'œil infaillible des grands praticiens, il les prête au major Bouroche, dans *La Débâcle*, le jour où, voyant pour la première fois Napoléon III, il lit sur sa figure

(1) *L'Assommoir*, p. 553.

le travail secret du mal et ne prononce que ce mot : « foutu ». De même il suffit au docteur Cazenove (*La Joie de vivre*) d'apercevoir un instant Pauline, âgée de dix ans, pour dire : « Voilà une gamine née pour les autres. »

Parfois aussi, nous voyons le médecin au lit d'un malade inguérissable, et qui nous apparaît « très pâle, écrasé d'impuissance » (*La Débâche, Une page d'amour*). Et si un médecin marié compte passer la nuit avec une maîtresse, il lui est facile d'alléguer qu'il sera retenu probablement près d'une femme en couches (1).

Là se bornent à peu près tous les traits généraux sur les médecins que nous pouvons rencontrer au cours des vingt volumes des *Rougon-Macquart*. Le jour où Zola conçoit le docteur Deberle comme héros d'*Une Page d'Amour*, il écrit :

Me méfier aussi de la profession de médecin ; ils sont bien occupés, ils n'ont guère le temps d'aimer ; en faire donc un médecin particulier (2).

Peignant des collectivités et des sociétés nombreuses, souvent des malades et des affections diverses, il devait mettre des médecins en scène. Il n'y a point manqué, mais lors même qu'ils occupent le premier plan, lorsqu'ils sont au chevet d'un malade, jamais

(1) *Une page d'amour*, p. 359.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 54. *Une page d'amour*, 40318. Ebauche, p. 497.

ils ne nous apparaissent comme quelque type caractéristique de la profession. Au docteur Pascal il a donné ses goûts, ses idées, ses théories, et tous les autres, malgré le pittoresque ou la vérité de leur silhouette, ne sont jamais, au point de vue médical, que des comparses.

Les Médecins dans les Rougon-Macquart. — Le docteur Porquier (*La Conquête de Plassans*), a soixante ans, il est médecin à Plassans. C'est un gros monsieur à cravate blanche, « un âne à la mode, très habile à faire et à garder sa clientèle. Tout blanc, favoris et cheveux ». A propos de Mouret, il raconte aux dames des histoires de folie lucide qui passionnent ses auditeurs. Zola le donne comme le médecin des gens du monde, superficiel, léger et un peu nul.

Lorsque l'abbé Surin, qui jouait aux volants avec M^{lle} Rastail et qui s'était évanoui après un faux pas, revient à lui : « Vous m'avez fait une belle peur ! » lui dit poliment le docteur Porquier, qui avait gardé sa main dans la sienne.

Une autre fois, dans le jardin de la sous-préfecture, où il vient journellement pour entretenir sa belle clientèle : « — Oh ! docteur, j'ai une migraine, mais une migraine ! ça me tient là dans le sourcil gauche. »

— C'est le côté du cœur, Madame, répondit galamment le docteur.

M^{me} de Condamin sourit, sans pousser plus loin la consultation. »

Et à Marthe Mouret, après ses terribles crises d'hystérie :

Allons, chère Madame, ce ne sera rien... vous toussiez toujours un peu, n'est-ce pas? Un simple rhume négligé que nous guérirons avec des sirops (1).

Dans *Une page d'amour*, le docteur Bodin, vieux médecin de quartier, qui a servi autrefois comme chirurgien militaire, habite rue Vineuse, à Passy. C'est un bon praticien que l'auteur oppose au presque génie de Deberle. Celui-ci ne nous apparaît que très épris de la beauté d'Hélène Grandjean. Il a trente-cinq ans, il est riche, presque célèbre. On nous le dit remarquablement doué, c'est la science d'aujourd'hui qui se dresse à la place de la routine d'hier. Ce sont là des phrases creuses d'où n'émerge aucune vision précise.

Nous ne savons que le nom du docteur Tavernier, vieux praticien d'Orléans, que Georges Hugon prétexte d'aller voir quant il rejoint Nana à sa maison de campagne. Et nous ne connaissons guère le docteur Boutarel, médecin de cette belle fille, « qui a une clientèle superbe dans le monde galant. Très gai, riant en camarade avec ces dames, mais ne couchant jamais, il se fait payer fort cher et avec la plus

(1) *La Conquête de Plassans*, pp. 202, 209 et 330.

grande exactitude ». Il se dérange au moindre appel, et soigne ses clientes « en les amusant de commérages et d'histoires folles (1) ».

Nous entrons un peu plus dans l'intimité du docteur Juillerat, « vieux médecin de quartier, homme médiocre, mais devenu à la longue bon praticien, qui avait accouché toutes ces dames et soigné toutes ces demoiselles. Il s'occupait spécialement des maladies des femmes, ce qui le faisait, le soir, rechercher des maris en quête d'une consultation gratuite, dans un coin du salon ». Pour l'enterrement de M. Vabre, « à Saint-Roch, pendant la cérémonie, il affecta de ne pas entrer dans l'Eglise (2) ». L'expérience lui a fourni des vues très justes sur les dessous bourgeois, il en cause volontiers, et c'est là son grand rôle dans tout le roman.

Dans ce même livre aussi, il est fait mention du docteur Chassagne, directeur de l'asile des Moulineaux où fut interné à deux reprises Saturnin Josserand.

Pour avoir des renseignements professionnels, il faut arriver au docteur Cazenove, sec et vigoureux, œil clair, esprit scientifique. Il est l'ami des Chanteau depuis qu'il a guéri la femme « d'une foulure inquiétante ». Durant les trente ans qu'il navigua :

Il avait soigné les épidémies du bord, les maladies monstrueuses des tropiques, l'éléphantiasis à Cayenne ;

(1) *Nana*, p. 435.

(2) *Pot-Bouille*, pp. 64 et 279.

les piqûres de serpents dans l'Inde; il avait tué des hommes de toutes les couleurs, étudié les poisons sur des Chinois, risqué des nègres dans des expériences délicates de vivisection (1).

Ce fragment de géographie pathologique semblerait enfantin, si les derniers traits ne lui donnaient du montant. Passe encore d'avoir tué des hommes de toutes les couleurs, c'est d'un médecin qui ne réussit pas auprès de ses malades, le fait est journalier. Mais que dire des expériences sur les Chinois et les nègres? L'hypothèse est un peu osée, et je crains que l'auteur veuille nous en conter. Si ces renseignements encore nous étaient fournis par le personnage, nous pencherions en faveur d'une fanfaronnade de vieil original en qui le carabin mystificateur revit. Au contraire, Zola insiste lui-même sur ces détails avec un imperturbable sérieux, et dans ses manuscrits déjà il a tracé : « le docteur Cazenove ne fait plus de la médecine qu'en demi-sceptique. Il a essayé de tout, a fait des expériences sur des nègres, des Chinois, etc. » Et plus loin : « Il a bien accouché quelques négresses, qu'il a tuées ou plus ou moins massacrées (2). »

Nous l'avons vu opérer pourtant le laborieux accouchement de Louise Chanteau, et pour le phleg-

(1) *La Joie de vivre*, pp. 7, 41 et 155.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 47. *La Joie de vivre*, III, 10314. Les personnages, p. 247, et Notes sur les médecins de marine, p. 296.

mon de Pauline conseiller une dangereuse abstention. Son scepticisme est presque absolu, il y insiste avec complaisance :

La quinine coupe la fièvre, une purge agit sur les intestins, on doit saigner un apoplectique... Et pour le reste, c'est au petit bonheur. Il faut s'en remettre à la nature (1).

Ce précepte ne déplairait pas au docteur Vanderhagen, médecin de la Compagnie des mines de Montsou. Il est écrasé de besogne, donne ses consultations en courant et tutoie tout le monde. Aux femmes qu'il ne dort plus et qui ont mal partout, il répond qu'elles boivent trop de café ; et aux maris qui ont des douleurs, que leur femme les esquinte. Il panse les jambes cassées de Jeanlin avec une habileté de nourrice (2). Lui aussi est un désabusé, brusque et plein de cœur.

Cette pitié ne trouble plus le docteur Finet. Il déteste à peu près ouvertement sa clientèle paysanne où les gens sont d'autant plus déferents qu'il est plus dur pour eux. Quand il trouve Rose Maliverne à l'agonie, il écrit de suite, suivant une coutume du pays, son permis d'inhumer, pour n'être point obligé de revenir (*La Terre*).

Dans *la Débâcle*, le major Bouroche se sent pris, à Sedan, d'un immense découragement devant le

(1) *La Joie de vivre*, p. 156.

(2) *Germinal*, pp. 113 et 217.

nombre toujours accru des blessés qu'il lui faut sans cesse opérer et qu'il se sent impuissant à sauver. Mais la pratique et la discipline le remettent d'aplomb, et il continue son office avec la régularité d'un automate. Quant au docteur Dalichamp, médecin à Raucourt, « médecin sans génie, dont une longue pratique a fait un excellent guérisseur », il montre un admirable courage et une ardente bonté. Son patriotisme souffrant se donne tout à soigner les blessés dans l'ambulance qu'il créa, et il est la providence de tous ceux qui recourent à lui.

L'élève et le confrère du docteur Pascal, le docteur Ramond, qui le soigna « avec la déférence d'un disciple », est le plus haut caractère et la plus souple intelligence, et il a aussi « sa tête souriante et superbe de beau médecin adoré des femmes, sa barbe et ses cheveux noirs, puissamment plantés, tout l'éclat de sa virile jeunesse (1) ». Zola ne tarit pas d'éloges sur son compte, car il exalte par là même d'autant plus le docteur Pascal, dont la supériorité est manifeste le jour que Clotilde se donne à lui. Ainsi se démontre une fois encore la vérité de la parole du poète qui, opposant la beauté du jeune homme à la grandeur du vieillard, accorde à celui-ci la pomme de Vénus.

Le Docteur Pascal. — Quelque sympathie qu'ait

(1) *Le docteur Pascal*, p. 180.

pu avoir le romancier pour certains de ces personnages, il ne leur prêta jamais la lumineuse auréole qu'il devait garder intacte pour son docteur Pascal.

Le 12 mars 1890, Zola confessait à Edmond de Goncourt :

Au fond, le livre qui me parle, qui a un charme pour moi, c'est le dernier, où je mettrai en scène un savant... Ce savant, je serais assez tenté de le faire d'après Claude Bernard, avec la communication de ses papiers, de ses lettres... Ce sera amusant... Je ferai un savant marié avec une femme rétrograde, bigote, qui détruira ses travaux, à mesure qu'il travaille (1).

On sait que le roman s'éloigne notablement de cette idée première. Seule, la physionomie du docteur Pascal demeure celle, géniale et forte, qu'il avait rêvée. Mais il y avait plus de vingt ans que, dans le premier volume de sa série scientifique, il en avait arrêté les contours :

L'autre fils Rougon, Pascal, celui qui était né entre Eugène et Aristide, ne paraissait pas appartenir à la famille. C'est un de ces cas fréquents qui font mentir les lois de l'hérédité. La nature donne souvent ainsi naissance, au milieu d'une race, à un être dont elle puise tous les éléments dans ses forces créatrices.

Après avoir fait à Paris d'excellentes études médicales, il s'était retiré à Plassans par goût, malgré les offres de ses professeurs. Il aimait la vie calme de la province ;

(1) *Journal des Goncourt*, t. VIII, p. 141.

il soutenait que cette vie est préférable pour un savant au tapage parisien. Même à Plassans, il ne s'inquiéta nullement de grossir sa clientèle, très sobre, ayant un beau mépris pour la fortune, il sut se contenter des quelques malades que le hasard seul lui envoya. Tout son luxe consista dans une petite maison claire dans la ville neuve où il s'enfermait religieusement, s'occupant avec amour d'histoire naturelle. Il se prit surtout d'une belle passion pour la physiologie. On sut dans la ville qu'il achetait souvent des cadavres au fossoyeur de l'hospice, ce qui le fit prendre en horreur par les dames délicates et certains bourgeois poltrons... Pascal, dès lors, fut jugé. Il parut heureux de cette peur sourde qu'il inspirait. Moins il avait de malades, plus il pouvait s'occuper de ses chères sciences. Comme il avait mis ses visites à un prix très modique, le peuple lui demeurait fidèle. Il gagnait juste de quoi vivre, et vivait satisfait, à mille lieues des gens du pays, dans la joie pure de ses recherches et de ses découvertes. De temps à autre il envoyait un mémoire à l'Académie des sciences de Paris. Plassans ignorait absolument que cet original, ce monsieur qui sentait le mort, fût un homme très connu et très écouté du monde savant. Quand on le voyait, le dimanche, partir pour une excursion dans les collines des Garrigues, une boîte de botaniste pendue au cou et un marteau de géologue à la main, on haussait les épaules ; on le comparait à tel autre docteur de la ville, si bien cravaté, si mielleux avec les dames, et dont les vêtements exhalaient toujours une délicieuse odeur de violette...

... Depuis deux ou trois ans il s'occupait du grand problème de l'hérédité, comparant les races animales à la race humaine, et il s'absorbait dans les curieux résultats qu'il obtenait. Les observations qu'il avait faites sur lui

et sur sa famille avaient été comme le point de départ de ses études.

A cette époque il s'occupait beaucoup d'histoire naturelle comparée, ramenant à la race humaine les observations qu'il lui était permis de faire sur la façon dont l'hérédité se comporte chez les animaux (1).

Combien l'on voit que ce portrait théorique d'un homme de science ne put jamais exister que dans le cerveau d'un idéaliste fort ignorant de ce dont il parle. Du moins voilà campé son personnage, et dans le sens où il le développera.

Pascal est l'homme de génie qui éclôt sur une souche névropathique. Cette hypothèse devait plaire au romancier naturaliste. Il l'avait esquissée déjà en créant Claude Lantier, mais chez ce dernier la névrose et le talent sont encore confondus, et tellement qu'il est impossible d'en démêler les éléments propres. Tandis que chez Pascal son hérédité morbide n'a fait qu'exalter ses facultés intellectuelles sans troubler autrement son équilibre physiologique. Il fournit un merveilleux exemple, imaginé, de la théorie que Moreau (de Tours) (2), après Lélut et Réveillé-Parise, mais avec une netteté et un succès bien plus considérables, venait d'édifier.

Il s'agissait de continuer ce bel échafaudage scientifique. Aussi quand il conçoit le plan de son dernier

(1) *La Fortune des Rougon*, pp. 78-80, 114.

(2) MOREAU (de Tours), *La Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire*, 1859.

livre, demande-t-il des conseils : « Mon bon ami, le docteur Maurice de Fleury, m'a bâti de toutes pièces le rêve de haute conception médicale que je désirais y mettre (1). »

Et le dossier qu'il forma avant d'écrire son roman déborde de notes de toutes sortes, mais sans indication des ouvrages consultés. Des feuillets résument les symptômes observés dans la neurasthénie, on y relève : céphalalgie, bourdonnement, dépression, irritation, émotivité, mauvaise digestion, constipation, agénésie. Puis surtout il se documente sur la théorie mécanique des injections hypodermiques, et sur la maladie de cœur dont mourra son héros (2).

Nous avons vu combien étaient vastes les travaux du docteur Pascal, qui vont de la fécondation artificielle des plantes à des recherches anatomiques sur la formation de l'embryon et le développement du fœtus à chaque jour de sa vie intra-utérine. Nous connaissons aussi ses idées sur l'hérédité et ses études sur sa propre famille dont il disait déjà : « J'ai leurs dossiers chez moi, avec mes herbiers et mes notes de praticien (3). »

Il remarqua alors que, dans la phthisie, le terrain seul est héréditaire, et pour renforcer ce terrain

(1) EMILE ZOLA, *Les Droits du Romancier*, le Figaro, samedi, 6 juin 1896.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 26. *Le Docteur Pascal*, III, 10290, pp. 196 et 197, et notes Fleury, pp. 262-278.

(3) *Faute de l'abbé Mouret*, p. 47.

appauvri par l'hérédité, il songe à infuser une force nouvelle à l'organisme.

Vers ce temps, le docteur, lisant un vieux livre de médecine du x^v^e siècle, fut très frappé par une médication, dite « médecine des signatures ». Pour guérir un organe malade, il suffisait de prendre à un mouton ou à un bœuf le même organe sain, de le faire bouillir, puis d'en faire avaler le bouillon. La théorie était de réparer par le semblable, et dans les maladies de foie surtout, disait le vieil ouvrage, les guérisons ne se comptaient plus. Là-dessus l'imagination du docteur travailla. Pourquoi ne pas essayer ? Puisqu'il voulait régénérer les héréditaires affaiblis, à qui la substance nerveuse manquait, il n'avait qu'à leur fournir de la substance nerveuse, normale et saine. Seulement la méthode du bouillon lui parut enfantine, il inventa de piler dans un mortier de la cervelle et du cervelet de mouton, en mouillant avec de l'eau distillée, puis de décanter et de filtrer la liqueur ainsi obtenue. Il expérimenta ensuite sur ses malades cette liqueur mêlée à du vin de Malaga, sans en tirer aucun résultat appréciable. Brusquement, comme il se décourageait, il eut une inspiration un jour qu'il faisait à une dame atteinte de coliques hépatiques une injection de morphine, avec la petite seringue de Pravaz. S'il essayait avec sa liqueur des injections hypodermiques ? Et tout de suite, dès qu'il fut rentré, il expérimenta sur lui-même ; il se fit une piqûre aux reins, qu'il renouvela matin et soir. Les premières doses, d'un gramme seulement, furent sans effet, mais, ayant doublé et triplé la dose, il fut ravi, un matin, au lever, de retrouver ses jambes de vingt ans. Il alla de la sorte jusqu'à cinq grammes, et il respirait plus largement, il travaillait avec une lucidité,

une aisance, qu'il avait perdues depuis des années. Tout un bien être, toute une joie de vivre l'inondait. Dès lors, quand il eût fait fabriquer à Paris une seringue pouvant contenir cinq grammes, il fut surpris des résultats heureux obtenus sur ses malades, qu'il remettait debout en quelques jours, comme dans un nouveau flot de vie, vibrante, agissante...

(En effet, il prolonge un tuberculeux, soulage pour un temps un ataxique, et rend quelques heures de lucidité à un fou. — Mais ces résultats sont brefs : le tuberculeux meurt bientôt, et le fou guéri de ses impulsions homicides les sent renaître et se suicide pour y échapper enfin) :

Il était allé piquer Lafouasse, le cabaretier, dont l'ataxie avait fait brusquement de tels progrès qu'il le jugeait perdu... et le malheur avait voulu, ce jour-là, que la petite seringue ramassât, au fond de la fiole, une parcelle impure échappée au filtre. Justement, un peu de sang avait paru, il venait, pour comble de malchance, de piquer dans une veine. Il s'était inquiété tout de suite, en voyant le cabaretier pâlir, suffoquer, suer à grosses gouttes froides. Puis il avait compris, lorsque la mort s'était produite en coup de foudre, les lèvres bleues, le visage noir. C'était une embolie, il ne pouvait accuser que l'insuffisance de ses préparations, toute sa méthode encore barbare. Sans doute, Lafouasse était perdu, il n'aurait peut-être pas vécu six mois, au milieu d'atroces souffrances ; mais la brutalité du fait n'en était pas moins là, cette mort affreuse... (1).

(Après ces terribles déconvenues il n'a plus foi en la médecine et quand il va voir ses malades) :

Ce n'étaient guère, désormais, que des tournées de

(1) *Le Docteur Pascal*, pp. 5, 36, 41-42, 50, 54, 78, 143-144.

soulagement et de consolation. Déjà, autrefois, s'il avait fini de ne plus exercer qu'avec répugnance, cela venait de ce qu'il sentait tout le vide de la thérapeutique. L'empirisme le désolait. Du moment que la médecine n'était pas une science expérimentale, mais un art, il demeurait inquiet devant l'infinie complication de la maladie et du remède, selon le malade. Les médications changeaient avec les hypothèses : que de gens avaient dû tuer jadis avec les méthodes aujourd'hui abandonnées ! Le flair du médecin devenait tout, le guérisseur n'était plus qu'un devin heureusement doué, marchant lui-même à tâtons, enlevant les cures au petit bonheur de son génie. Et cela expliquait pourquoi, après une douzaine d'années d'exercice, il avait à peu près abandonné sa clientèle pour se jeter dans l'étude pure. Puis, lorsque ses grands travaux sur l'hérédité l'avaient ramené un instant à l'espoir d'intervenir, de guérir par ses piqûres hypodermiques, il s'était de nouveau passionné, jusqu'au jour où sa foi en la vie, qui le poussait à en aider l'action, en réparant les forces vitales, s'était élargie encore, lui avait donné la certitude supérieure que la vie se suffisait, était l'unique faiseuse de santé et de force. Et il ne continuait ses visites, avec son tranquille sourire, qu'auprès des malades qui le réclamaient à grands cris et qui se trouvaient miraculeusement soulagés, même lorsqu'il les piquait à l'eau claire (1).

(Ce dernier phénomène devait lui inspirer la partie la plus originale de sa doctrine, à son lit de mort il l'expose ainsi à son plus cher disciple) :

— Ah ! mon cher Ramond, continua-t-il, si l'on revivait une autre vie !... oui je recommencerais, je repren-

(1) *Le Docteur Pascal*, pp. 221-222.

drai mon idée, car j'ai été frappé dernièrement par ce singulier résultat que les piqûres faites avec de l'eau pure étaient presque aussi efficaces... Le liquide injecté n'importe donc pas, il n'y a donc là qu'une action simplement mécanique... En somme j'en serais arrivé à croire uniquement au travail, à mettre la santé dans le fonctionnement équilibré de tous les organes, une sorte de thérapeutique dynamique, si j'ose risquer le mot.

... L'homme baignait dans un milieu, la nature, qui irritait perpétuellement par des contacts les terminaisons sensibles des nerfs. De là, la mise en œuvre, non seulement des sens, mais de toutes les surfaces du corps, extérieures et intérieures. Or, c'étaient ces sensations qui, en se répercutant dans le cerveau, dans la moelle, dans les centres nerveux, s'y transformaient en tonicité, en mouvements et en idées ; et il avait la conviction que se bien porter consistait dans le train normal de ce travail : recevoir les sensations, les rendre en idées et en mouvements, nourrir la machine humaine par le jeu régulier des organes. Le travail devenait ainsi la grande loi, le régulateur de l'univers vivant. Dès lors, il était nécessaire que, si l'équilibre se rompait, si les excitations venues du dehors cessaient d'être suffisantes, la thérapeutique en créât d'artificielles, de façon à rétablir la tonicité, qui est l'état de santé parfaite. Et il rêvait toute une médication nouvelle : la suggestion, l'autorité toute puissante du médecin pour les sens ; l'électricité, les frictions, le massage pour la peau et les tendons ; les régimes alimentaires pour l'estomac ; les cures d'air, sur les hauts plateaux, pour les poumons ; enfin, les transfusions, les piqûres d'eau distillée pour l'appareil circulatoire (1).

(1) *Le Docteur Pascal*, pp. 335-336.

Le docteur Pascal est donc, d'après son biographe intéressé, le précurseur de l'opothérapie et de la sérothérapie. C'étaient alors, quand le roman parut, des idées d'actualité et même un peu d'avant-garde. Il est aisé de se reporter aux doctrines qu'il utilise pour sa cause. Du reste le docteur de Fleury, son conseiller, nous a dévoilé sa documentation : les piqûres hypodermiques du début sont celles de Constantin Paul, puis quand il emploie l'eau distillée, c'est la doctrine de Chéron, que Zola connut par un disciple de celui-ci (1).

En 1887, en effet, le professeur Babès, de Bukarest, ayant pratiqué le traitement préventif de la rage sur un paysan lipémanique, sur un enfant épileptique, et sur lui-même, alors profondément neurasthénique, constata, après les ordinaires injections sous-cutanées de dilution de bulbe de lapins rabiques, une amélioration certaine des troubles nerveux dans les trois cas. Constantin Paul eut connaissance à Bukarest de ces résultats. Il rapprocha ces faits des travaux de Brown-Séquard, et traita des névroses par une méthode analogue, qu'en 1892 il appela : transfusion nerveuse. « Il améliora, dit-il, un grand nombre de tabétiques, de neurasthéniques, de chlorotiques neurasthéniques (2). »

(1) MAURICE DE FLEURY, *Documentation du docteur Pascal, Chronique médicale* du 15 octobre 1902. (Ce numéro est entièrement consacré à Emile Zola.)

(2) A. GILBERT et P. CARNOT, *L'Opothérapie*, p. 15.

Il injectait ordinairement un à trois centimètres cubes de

Substance grise de cerveau de mouton... 15 grammes.
Glycérine..... }
Eau distillée..... } à à 75 —

Il faut remarquer combien cette formule se rapproche du mélange dont se servait le docteur Pascal.

Mais cette thérapeutique rencontrait de nombreux incrédules. Emile Zola, incapable de se faire une opinion par lui-même, devait surtout croire ceux qui, sans nier tous les faits, en tentaient une explication nouvelle. Aussi, dès qu'il eut connaissance des conclusions où aboutissaient les recherches du docteur Chéron, il les adopta d'enthousiasme, comme il eût fait de toutes autres qu'on lui eût révélées, et qui lui eussent semblé, comme celles-ci, à la fois les plus récentes et fortes d'une base physiologique.

Le livre du docteur Chéron (1) ne parut qu'après celui de Zola, mais, après avoir vu dans le romancier les dernières idées du docteur Pascal, qu'on se reporte à l'épigraphe du livre du médecin, où une phrase de son auteur résume l'œuvre entière, on y lit :

Toutes les injections hypodermiques produisent des effets identiques, quel que soit le liquide introduit sous la peau, à la condition que ce liquide ne soit pas toxique.

(1) JULES CHÉRON, *Introduction à l'étude des lois générales de l'hypodermie*.

La différence ne porte que sur l'intensité plus ou moins grande du phénomène produit.

Les renseignements de Zola étaient de première main. Que l'on compare attentivement cette sorte de testament scientifique que le docteur Pascal livre à Ramond, avec le chapitre XI de l'ouvrage du docteur Chéron sur *le Mode d'action des transfusions hypodermiques*. Il est curieux de noter combien les expressions mêmes de ce chapitre sont semblables à celles que nous avons rencontrées dans la bouche de Pascal Rougon :

C'est sur les extrémités sensibles des nerfs que les excitants extérieurs portent leur action. (cité de *Mathias Duval*)...

La loi générale de l'hypodermie démontre que l'action des transfusions n'est pas d'ordre chimique, mais d'ordre physique ou, pour mieux dire, d'ordre dynamique.

Pour le maintien de la tonicité il faut recourir à une thérapeutique dynamique : la cure d'air sur les hauts plateaux, le massage, l'électricité, la douche, les frictions... et tout ce qui procède de la suggestion (1).

On voit encore ici comment Zola usait des documents, et que l'usage le plus sûr qu'il en pouvait faire était de les copier presque textuellement.

Mais le docteur Pascal ne devait point se contenter d'emprunter ses travaux, il plagie même sa propre mort.

(1) JULES CHÉRON, *Introduction à l'étude des lois générales de l'hypodermie*, pp. 357-359, 489, 501-502.

Le docteur de Fleury, qui nous renseigne abondamment sur les sources de Zola (1), nous dit qu'il fit mourir le docteur Pascal, par cardio-sclérose, « c'est la mort de Trousseau, » qu'il en décrivit les lésions anatomiques d'après le Manuel de Dieulafoy, et que la relation de ses derniers instants est celle que lui-même, Maurice de Fleury, avait donnée des derniers instants de Paul Bert.

Un détail me choque, j'ai tant entendu parler du cancer de l'estomac de Trousseau et du signe fameux de la phlegmatia que je crains que M. de Fleury ne s'abuse, ou qui croire? Mais peut-être n'a-t-il voulu que rappeler la mort, d'un si simple et si beau courage, du médecin de l'Hôtel-Dieu.

Il faut lire dans Zola la maladie cruelle et la fin stoïque de son héros :

(Il a des préoccupations morales et une lune de miel est bien fatigante à son âge) :

Après le dîner, un soir, il fut pris de palpitations, il faillit s'évanouir. Cela l'étonna, jamais il n'avait souffert du cœur, et il crut simplement que ses troubles nerveux revenaient...

.....
... et un nouvel accès venait de l'abattre, puis des vertiges, étouffé par des palpitations.....
on était dans les derniers jours d'octobre, depuis un mois Clotilde était partie, lorsque Pascal, un matin, eut une brusque suffocation. A plusieurs reprises déjà, il avait

(1) MAURICE DE FLEURY, *La Documentation du docteur Pascal, Chronique médicale*, du 15 octobre 1902.

éprouvé ainsi de légers étouffements qu'il mettait sur le compte du travail. Mais, cette fois, les symptômes furent si nets qu'il ne put s'y tromper : une douleur poignante dans la région du cœur, qui gagnait toute la poitrine et descendait le long du bras gauche, une affreuse sensation d'écrasement et d'angoisse, tandis qu'une sueur froide l'inondait, c'était une crise d'angine de poitrine. L'accès ne dura guère plus d'une minute, et il resta d'abord plus surpris qu'effrayé. Avec cet aveuglement que les médecins gardent parfois sur l'état de leur propre santé, jamais il n'avait soupçonné que son cœur pût se trouver atteint.

Comme il se remettait, Martine monta justement dire que le docteur Ramond était en bas. . . .

— Figurez-vous, mon ami, que je viens d'avoir une crise d'angine de poitrine... Oh ! ce n'est pas une imagination, tous les symptômes y étaient... Et tenez ! puisque vous vous trouvez là, vous allez m'ausculter...

... — Eh bien ! c'est vrai, je crois qu'il y a de la sclérose...

Ramond s'était remis à écouter, disant à demi-voix :

— Oui, l'impulsion est énergique, le premier bruit est sourd, tandis que le second, au contraire, est éclatant... on sent que la pointe s'abaisse et se trouve reportée vers l'aisselle... Il y a de la sclérose, c'est au moins très probable.

Dans la nuit qui suivit, Pascal eut une nouvelle crise d'angine de poitrine. Elle dura près de cinq minutes... il garda la certitude qu'il était fini, qu'il ne vivrait pas un mois peut-être.

.....
(Il discute son cas avec Ramond et envoie à Clotilde une dépêche pour qu'elle revienne le lendemain) :

Et, cette nuit-là, vers quatre heures, comme Pascal venait enfin de s'endormir, après une insomnie heureuse d'espoirs et de rêves, il fut réveillé brutalement par une crise effroyable. Il lui sembla qu'un poids énorme, toute la maison, s'était écroulé sur sa poitrine, à ce point que le thorax, aplati, touchait le dos ; et il ne respirait plus, la douleur gagnait les épaules, le cou, paralysait le bras gauche. D'ailleurs, sa connaissance restait entière, il avait la sensation que son cœur s'arrêtait, que sa vie était sur le point de s'éteindre, dans cet affreux écrasement d'étau qui l'étouffait.

(Au lever du jour, il eut encore une crise effrayante heureusement conjurée par les piqûres d'eau pure, dix grammes.

Puis à l'heure du déjeuner une autre) :

C'était une crise, et terrible. La suffocation vint en coup de foudre, le renversa sur l'oreiller, le visage déjà bleu. Des deux mains il avait saisi le drap à poignée, il s'y cramponnait, comme pour y trouver un point d'appui et soulever l'effroyable masse qui lui chargeait la poitrine.

— Mon ami, je mourrai à quatre heures...

Je le vois, mon cœur... Il est couleur de feuille morte, les fibres en sont cassantes, on le dirait amaigri, bien qu'il ait augmenté un peu de volume. Le travail inflammatoire a dû le durcir, on le couperait difficilement...

Il continua à voix plus basse. Tout à l'heure il avait bien senti son cœur qui mollissait, dont les contractions devenaient molles et lentes. Au lieu du jet de sang normal, il ne sortait plus par l'aorte qu'une bave rouge. Derrière, les veines étaient gorgées de sang noir, l'étouffement augmentait, à mesure que se ralentissait la pompe aspirante et foulante, régulatrice de toute la machine. Et,

après la piqûre il avait suivi, malgré sa souffrance, le réveil progressif de l'organe, le coup de fouet qui l'avait remis en marche, déblayant le sang noir des veines, soufflant de nouveau la force avec le sang rouge des artères. Mais la crise allait revenir, dès que l'effet mécanique de la piqûre aurait cessé. Il pouvait la prédire à quelques minutes près. Grâce aux injections il y aurait encore trois crises. La troisième l'emporterait, il mourrait à quatre heures.

(A trois heures il a sa première crise et quatre heures allaient sonner quand la seconde se déclara : il trouve la force de compléter son arbre généalogique. Et à quatre heures un quart la troisième crise) :

Dans cet accès final de suffocation, le visage de Pascal exprima une effroyable souffrance... il murmurait des paroles, si légères qu'elles étaient un souffle.

— Quatre heures... Le cœur s'endort, plus de sang rouge dans l'aorte... La valvule mollit et s'arrête...

Un râle affreux le secoua, le petit souffle devenait très lointain...

Pascal mourut. Sa face était toute bleue. Après quelques secondes d'une immobilité complète, il voulut respirer, il avança les lèvres, ouvrit sa pauvre bouche, un bec de petit oiseau qui cherche à prendre une dernière gorgée d'air. Et ce fut la mort, très simple (1).

La symptomatologie de cette affection est classique. « Elle débute presque toujours par l'artério-sclérose des artères du cœur », dit le professeur Dieulafoy ; et d'après Weigert la lésion des coronaires est tou-

(1) *Le Docteur Pascal*, pp. 287, 302, 316-321, 323, 333-342.

jours primitive (1); et on y observe bien des palpitations, des douleurs d'angine de poitrine, le premier bruit du cœur est assourdi proportionnellement au degré de dilatation des cavités, et le second bruit est souvent clangoreux par suite d'artério-sclérose, il y a enfin abaissement et déviation en dehors de la pointe. Tout ce tableau de Zola est parfaitement exact, mais il a tort, emporté par la beauté de l'expression, de parler de la couleur feuille-morte du muscle, celui-ci, brun rougeâtre dans ses parties saines, est gris-jaunâtre, « de couleur brunâtre », dit encore Dieulafoy (2), dans les endroits sclérosés.

Mais à part cette légère tache, et sans doute le traitement par injection de dix centimètres cubes d'eau pure, trop faible pour agir mécaniquement, toute cette description, moins le romanesque du récit et le grossissement mélodramatique nécessaires dans un roman, est sans doute la plus excellente qui soit dans toute la série des Rougon-Macquart.

Que vaut comme création la figure totale du docteur Pascal? « C'est lui qui, dans la famille, est sensé représenter la science, et qui la représente aux yeux mêmes de M. Zola... Est-ce à la suite d'une étude aussi restreinte, avec aussi peu de faits à sa disposition qu'un cerveau bien organisé, — et M. Zola admire Pascal

(1) ANDRÉ PETIT, *Maladies du cœur*, p. 128, in BOUCHARD et BRISAUD, *Traité de médecine*, t. VIII.

(2) DIEULAFOY, *Manuel de Pathologie interne*, t. I. Sclérose du cœur, p. 744.

— peut s'aviser de formuler une loi biologique? On est véritablement stupéfait quand on se trouve en face de l'ignorance, je ne dis même pas scientifique, mais philosophique de M. Zola (1). »

Si sévère que semble cette conclusion, je ne crois pas qu'elle paraisse outrée à qui recherche uniquement la vérité scientifique des Rougon-Macquart. Et il convient avec le même critique de rejeter « ce volume qui n'a rien à voir avec la réalité, cette table des matières noyée dans la pure fiction ».

Quelques comparses. — A côté des médecins, assez nombreux dans l'œuvre de Zola, les pharmaciens sont vraiment délaissés. Combette nous apparaît moins dans son officine qu'à la mairie, dont il est l'adjoint. Et son élève Fernand ne joue pas davantage un rôle important (*La Débâcle*).

A côté de M^{me} Foucard, sage-femme plutôt vouée aux besognes louches (*Le Rêve*), M^{me} Bouland apporte une prudence fort louable. Elle est chargée, dans *la Joie de vivre*, de l'accouchement de Louise Chanteau; mais malgré sa grande réputation d'énergie et d'habileté, on la prie en vain d'intervenir en l'absence du médecin, elle refuse très prudemment, « craignant des ennuis ».

Le vétérinaire Patoir y met moins de façons, il

(1) E. LEDRAIN, *Le Docteur Pascal*. *L'Eclair*, mercredi 2 août 1893.

débarrassa la Coliche de ses veaux, et aide aussi quelque peu à l'accouchement de Lise (*La Terre*).

Il ne conviendrait pas enfin d'omettre La Sapin, vieille sorcière qui enseigne des moyens magiques pour supprimer les grossesses, et qui pratique l'avortement sans tant de simagrées, « avec une aiguille, tout simplement », et maître Sourdeau, un rebouteur qui referme les plaies, rien qu'en soufflant dessus (*La Terre*) .

Mais ce ne sont là que de minces épisodes, auxquels l'auteur ne s'attachait nullement. Un seul de ses personnages est toute la science, toute la science comme il la concevait, et nous venons d'étudier le docteur Pascal.

CINQUIÈME PARTIE

LA MISE EN ŒUVRE

« Je hais le romantisme, et j'en suis. »

EMILE ZOLA.

Le Romantisme d'un réaliste. Son vocabulaire. Son idéalisme verbal. — Emile Zola fait dire au romancier Sandoz « qu'il est né au confluent d'Hugo et de Balzac (1) ». Cette pittoresque expression s'applique avec beaucoup de justesse à l'auteur des Rougon-Macquart. Celui-ci, bien que ses livres soient souvent en contradiction avec l'exposé de sa doctrine, insiste sur l'importance des faits dans son œuvre.

L'œuvre devient un procès-verbal, rien de plus ; elle n'a que le mérite de l'observation exacte, de la pénétration plus ou moins profonde de l'analyse, de l'enchaînement logique des faits (2).

Comme s'il suffisait d'accumuler des faits, sans qu'une intention délibérée gouvernât le choix des études ! Il ne suffit pas de décrire abondamment, il

(1) *L'Œuvre*, p. 52.

(2) *Le Roman expérimental*, p. 124.

importe encore d'atteindre la précision de l'évocation et de garder à son récit un accent de personnalité. Le tout n'est pas de faire journalier, mais de faire vrai : il faut savoir à quelle condition seulement la réalité devient la vérité (1). Zola forgeait trop facilement, pour le besoin de sa cause, « une de ces lois fantastiques improvisées par l'imagination et imposées au nom de la science (2) ».

Il ne sait point choisir, il charge beaucoup trop sa palette. Sur la locomotive d'un train, il décrira tout ce qui frappe ses yeux novices et non point ce qui, seul, est perçu par le mécanicien accoutumé à ce spectacle. Qu'il y a loin de semblables tableaux, qui se réduisent à une énumération technique de dictionnaire, aux admirables descriptions, par exemple, où M^{me} Bovary ne voit d'un paysage coutumier que ce qui est en rapport avec les états successifs de son âme.

Zola semble avoir trop écouté la parole de Monelle : « Ne t'étonne de rien par la comparaison du souvenir ; étonne-toi de tout par la nouveauté de l'ignorance (3). » Et il s'étonne, en effet, de toutes choses, et, ce qui est moins logique, il donne son propre étonnement à ses personnages : les mineurs découvrent à tout moment leur mine comme les mécani-

(1) BRUNETIÈRE, *Le Roman naturaliste*, pp. 146-152.

(2) TAINÉ, *Nouveaux Essais*, Balzac, p. 24.

(3) MARCEL SCHWOB, *Paroles de Monelle*, p. 166, in la Lampe de Psyché.

ciens leurs chemins de fer. Le romancier a vu ce que ces hommes voyaient, il n'a pas vu comme eux.

Il lui manquait cette intuition spéciale qui seule fait les grands écrivains. Qu'on remarque également son vocabulaire scientifique partout où le peu d'importance du sujet ne l'oblige pas à recourir à un manuel qu'il n'aurait plus alors qu'à copier. Sa langue est alors assez piètre et côtoie l'impropriété. Il n'est question, dans *l'Œuvre*, que de muscles « solidement emmanchés » ou encore « rudement bien emmanchés », ce sont des peintres qui parlent, mais encore n'est-ce point une suffisante excuse. Quand Jeanlin est pris sous un éboulement il se fracture les deux cuisses, et le médecin constate « deux ruptures simples » (1), de même quand Hélène tombe de la balançoire, le docteur Bodin annonce à son confrère : « Rien de grave, une simple foulure (2). » Les mots se haussent encore parfois à d'imprévues explications : « Dans la nuit, brusquement, la mère Eulalie était morte, sans que le médecin eût pu dire au juste de quoi, une congestion peut-être, quelque ravage de sang gâté (3). »

Et cette hypothèse rejoint toutes celles que nous lui avons vu hasarder. Ailleurs il écrit, à propos des personnages de ses romans : « Ils contenteront leurs

(1) *Germinal*, p. 215.

(2) *Une page d'amour*, p. 62.

(3) *L'Argent*, p. 168.

appétits grâce au luxe effréné du temps, à l'étalage des jouissances et finiront par le rachitisme du cerveau et du cœur (1). » Par de semblables formules à effet, il satisfaisait à son besoin de science, et d'avoir émaillé ses phrases de termes techniques, plus ou moins bien appliqués, il se croyait un savant.

Il ne pouvait cependant s'astreindre à des rapports déterminés et garder les proportions. Il voyait tout, même les dînettes d'enfant, avec des verres grossissants. M^{me} Bovary lui semble être « l'analyse des infiniment petits du sentiment (2) ». Et il se promettait d'être moins mièvre, plus solide. Aussi peint-il tout au pluriel ; on a souvent cité ce trait de la description d'une foire : « De grands barbets jaunes se sauvaient en hurlant, une patte écrasée. » Il n'est point unique, c'est un procédé presque constant.

Lazare Chanteau, étudiant en médecine de seconde année, est pris de colère contre la médecine et d'un grand découragement, car il vient d'échouer à un examen, et nous voyons sa cousine Pauline prendre devant lui la défense de la science (3), *et elle a douze ans !*

Zola croit à la science puisée dans les livres avec la même foi que le vieux Jeanbernard défiant l'abbé Mouret à une discussion théologique :

(1) HENRI MASSIS, *loc. cit.*, p. 66.

(2) *Journal des Goncourt*, t. II, p. 16.

(3) *La Joie de vivre*, p. 61.

Seulement je vous préviens que je suis très fort. Il y a là-haut, dans une chambre, quelques milliers de volumes sauvés de l'incendie du Paradou, tous les philosophes du dix-huitième siècle, un tas de bouquins sur la religion. J'en ai appris de belles, là-dedans (1).

C'est pourquoi nous voyons Pauline, à l'âge de quatorze ans, parachever son éducation dans les traités de médecine de son cousin Lazare. En cachette, elle feuillette *l'Anatomie descriptive* de Cruveilhier et le *Traité de physiologie* de Longet :

Elle feuillettait les planches de l'anatomie, ces planches superbes d'une réalité saignante ; elle s'arrêtait à chacun des organes, pénétrait les plus secrets, ceux dont on a fait la honte de l'homme et de la femme ; et elle n'avait pas de honte, elle était sérieuse allant des organes qui donnent la vie aux organes qui la règlent, emportée et sauvée des idées charnelles par son amour de la santé. La découverte lente de cette machine humaine l'emplissait d'admiration. Elle lisait cela passionnément, jamais les contes de fées, ni Robinson autrefois, ne lui avaient ainsi élargi l'intelligence (2).

N'est-ce pas le comble du bouffon ? Sans doute « Zola a voulu ici exprimer son idéal pédagogique, donner *l'Emile* naturaliste... (3). » Nous voyons de même, dans *le Docteur Pascal*, Clotilde apprendre « tout de l'homme et de la femme (4) ».

(1) *La Faute de l'abbé Mouret*, p. 52.

(2) *La Joie de vivre*, p. 66.

(3) MARIUS-ARY LEBLOND, *La Société française sous la troisième République d'après les romanciers contemporains*, l'Enfant, p. 5.

(4) C'est sans doute cette croyance dans le rôle bienfaisant des

Que deviennent, dans un roman qui se veut scientifique, après ces fantaisies vaudevillesques, les invraisemblances de faits qu'on y peut relever? Comment ainsi le docteur Pascal, pour ses dossiers si au complet, comme les aurait pu tenir un lecteur très averti de Zola, a-t-il connu toute la vie de chacun des membres de sa famille, les adultères cachés, les tares secrètes et les détails intimes de tant de personnes qui évoluent loin de Plassans?

L'indigence de la méthode devient palpable, malgré le prodigieux aplomb de son auteur, qui se fait une réponse de la question même qu'il pose :

Le tronc explique les branches qui expliquent les feuilles.....

.

L'exemple est plus frappant encore avec les enfants de Gervaise : la névrose passe, et Nana se vend, Etienne se révolte, Jacques tue, Claude a du génie; tandis que Pauline, leur cousine germaine, à côté, est l'honnêteté victorieuse, celle qui lutte et qui s'immole (1).

livres qui lui fit abandonner son plan primitif, dans *la Faute de l'abbé Mouret*, où Albine, qui alors se nommait Blanche, se tuait pour avoir goûté au poison de la littérature : « Blanche, éveillée par la passion, dans sa soif de connaître, ne trouve plus dans la nature que des sollicitations brûlantes, des besoins que Serge ne contente plus. Elle se jette dans la lecture; on a empilé dans un coin du pavillon les livres du château, lorsque celui-ci a brûlé. Et là, dans les livres, elle apprend la société, elle voit son crime, elle devient horriblement triste, et cela, après des péripéties, la conduit au suicide. »

(Manuscrits autographes d'Emile Zola, 30. *La Faute de l'abbé Mouret*, II, 10294. Ebauche, p. 7.)

(1) *Le Docteur Pascal*, p. 132.

Mais alors un déterminisme aussi lâche est in-existant, et la théorie qui explique les contraires ne sert plus à rien. M. Lanson fait justement remarquer que c'est Coupeau qui est un alcoolique, bien que Gervaise seule soit une Macquart. Dans *l'Assommoir* aussi, il veut dépeindre Gervaise entraînée par son mari, et dans le Plan, il le décrit : « plus vicieux, moins fort, ébranlé par toute une descendance de parents alcoolisés (elle aussi d'ailleurs) (1). » Cet aveu est savoureux, l'incohérence de son système lui saute aux yeux : il n'en poursuit pas moins, comme le jour où, à propos de *l'Argent*, il confesse que ce livre lui a « cassé la tête, au milieu de l'amas de documents fournis par des hommes de Bourse, si ahurissants pour moi que je doute encore d'y avoir compris quelque chose (2) ».

Cela devait assez souvent lui arriver de ne guère comprendre, mais il s'en tirait avec des clichés tout préparés : les mots remplaçaient les choses. Par une sorte d'idéalisme verbal, on annonce le résultat sans montrer en aucune façon les faits qui l'amènent. Ainsi dans *Son Excellence Eugène Rougon* les menées politiques de Clorinde, et dans *la Conquête de Plassans* l'influence mystérieuse de Félicité sur la ville : ce ne sont qu'allégations superficielles et répétées, il y a toujours dans la coulisse des puissances d'autant

(1) HENRI MASSIS, *loc. cit.*, p. 126.

(2) EMILE ZOLA, *Les Droits du romancier*. *Le Figaro*, 6 juin 1896.

plus terribles qu'elles sont moins élucidées, et leur seule évocation à voix basse suffit à créer une atmosphère de terreur, comme dans un mélodrame de barrière.

Il n'y a pas qu'au point de vue scénique que Zola emploie ce procédé commode, il lui est d'un grand usage également pour les explications physiologiques qu'il affectionne. Il use abondamment, nous le savons, des crises de la puberté, et ce terme englobe les vices précoces, les idées érotiques ou les moindres désordres tant physiques que moraux que nous voyons survenir chez les fillettes de ses romans.

En fait, le réalisme d'Emile Zola consiste en des peintures jusqu'alors inédites, comme la crudité de cette saillie du taureau au premier chapitre de *la Terre* (1), la peinture de tous ces coïts quand la semence de Jean tombe à terre et celle de Buteau sur les cuisses de Françoise, et les détails physiologiques et intestinaux de Jésus-Christ. Et toutes les autres scènes où se donne carrière la sensualité lubrique de son romantisme.

L'Homme. Son entêtement d'étroit logicien. Les

(1) Zola dit avoir emprunté cet épisode à un bas-relief antique. (Ph. GILLE, *La Bataille littéraire*, IV.) Mais Rollinat, que Zola avait dû connaître chez Goncourt, publia en 1883 *les Névroses*, où se trouve le poème de *la Vache au taureau*, dans lequel, très en détail, ces animaux se domment.

« Le grand baiser d'Amour qui peuple la Nature. »

La Terre ne parut qu'en 1887, et la scène y est presque identique.

écarts de son romantisme. Son goût du symbole.

— On pourrait tenter une explication de l'œuvre par l'étude de l'homme et partir de l'observation médicale très complète qu'a publiée le docteur Toulouse, qui relève chez lui d'abondantes tares névropathiques. Au reste, le Journal des Goncourt, comme les notes de M. Alexis concordent à en donner la même figure : c'est celle aussi que, dans *le Termite*, roman de mœurs littéraires, J.-H. Rosny, qui peuplent de portraits leur curieuse fiction, nous présentent sous le nom de Rolla :

Le comique c'est de le voir hurler tout le temps : je suis un entêté, moi... je suis un opiniâtre!...

Comique, si l'on veut, son entêtement n'est que trop réel. « Le roman naturaliste, à son sens, n'est pas l'une des formes du roman, c'en est la forme définitive et absolue (1) », il croyait, dit M. Anatole France, « que sa manière de sentir était la meilleure, et, partant, la seule bonne (2) ».

C'est bien là l'origine de toutes ses outrances, de ses assertions brutales et parfois même d'une rigueur au moins artificielle. De même le rôle des sensations olfactives est énorme chez ce « psychopathe sexuel (3) ». Différentes études ont mis en valeur ce caractère qui parfois s'exaspère jusqu'à n'être plus

(1) SCHERER, *loc. cit.*, p. 171.

(2) ANATOLE FRANCE, *La Vie littéraire*, t. III, p. 372.

(3) MAX NORDAU, *loc. cit.*, pp. 436-438.

qu'une métaphore sans goût : « C'était cette odeur humaine, pénétrante, sensuelle, cette odeur d'amour qui s'échappe le matin de la chambre close de deux jeunes époux (1). »

L'intempérance de sa sensation, même quand il part du réalisme, c'est-à-dire de la peinture des mœurs moyennes de l'humanité, le mène bientôt en plein romantisme. Et malgré sa prétention, il n'avait point assez de sens critique pour scinder ces deux faces contradictoires de son talent, et les laisser, comme Flaubert, s'épanouir, chacune à leur tour, en des livres différents. Non, et malgré son dépit, disciple de Hugo autant que de Balzac, il n'arrive jamais qu'à une réalisation bâtarde.

Il s'acharnait à un souci de logique qui pourtant n'a aucun rapport avec la vie qu'il disait représenter. La composition de ses romans se ressent de ce besoin de tout systématiser. Comme le disait Alphonse Daudet, son travail est géométrique. Tous ses chapitres ont à peu près la même longueur, il rogne ou allonge pour arriver à cet effet. *Une page d'amour* se divise en cinq parties dont chacune comprend cinq chapitres : le dernier étant toujours une description de Paris. Pour *Germinal* il écrit : « Il faudra absolument au milieu des scènes se passant dans la mine, puisque j'en ai au commencement et à la fin (2). » Et

(1) *La Curée*, p. 53.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 43. *Germinal*, III, 10307. Ebauche, p. 436.

nous savons qu'avant de commencer un roman il écrivait sur le plan : « Vingt pages de description de telle chose, — douze pages de description de telle scène à diviser en trois parties (1). »

Tout cela n'a rien de particulièrement scientifique. La conception de l'ouvrage ne l'était souvent pas davantage. On sait cet épisode prodigieux du Paradou, ce rappel de la Genèse avec son arbre mystérieux, le frère Archangias qui en défend l'entrée et jusqu'au mot de Serge à Albine : « Nous sommes nus. » C'est, nous dit l'auteur, « une idylle adamique, une sorte de symbole, des amours idéales dans un jardin qui n'existe pas (2) ». Nous savons qu'il a consulté la Bible et compulsé de nombreux catalogues d'horticulteurs. Il a recopié ces derniers, suivant une chère habitude, mais sans songer que la floraison varie avec les familles : et dans des scènes qui se passent quand la méchante saison a fui et que le renouveau est élément aux convalescents comme aux amoureux, les violettes éclosent à côté des scabieuses et les mugets parmi les chrysanthèmes ; à cette même époque mûrissent citrons, oranges, poires, abricots, cerises, groseilles, prunes. Et quand viendra « l'approche de l'hiver » et qu'Albine voudra mourir du parfum de ses fleurs, elle moissonnera, avec ces roses d'automne qu'Agrippa d'Aubigné déjà

(1) Voir les ouvrages cités de Henri Massis et Edmondo de Amicis

(2) *Le Roman expérimental*, p. 262.

trouvait *plus qu'une autre exquises*, des verveines, des œillets, des jacinthes, des tubéreuses, des lis, des héliotropes. N'eût-il pas été plus simple de nous dire de suite que ce fragment d'une œuvre très strictement scientifique était un conte de fées. Au point de vue vérité, tout cet épisode du Paradou n'a pas la moindre valeur; même comme morceau romantique il est également inepte. C'était du moins l'avis très catégorique d'un bon juge, de Flaubert lui-même, qui pourtant n'était pas suspect de parti pris quand il écrivait à Zola : « Je maintiens que vous êtes un joli romantique. C'est même à cause de cela que je vous admire et vous aime (1). »

C'est tout le décor un peu bric à brac de Zola qui devient aisément romantique. Est-il rien qui rappelle davantage le laboratoire du vieux Faust tel qu'on le voit dans les estampes allemandes que, dans *la Joie de vivre*, la chambre de Lazare pleine de chaudières, de cornues, un microscope sur un coin de table, « l'armoire craque d'ouvrages spéciaux », des morceaux d'algues marines d'où les expériences retirent du bromure de potassium, *de quoi guérir toutes les névroses*, puis des traités de Phycologie, un flacon pourpré de brôme, un échantillon violâtre d'iode.

Le docteur Pascal, semblable à l'Aiglon de M. Rostand, voit, implacable, sa famille entière dresser, dans son hallucination, le spectre de la folie :

(1) G. FLAUBERT, *Correspondance*, t. IV, p. 341.

Est-ce toi?... Est-ce-toi?... Est-ce toi? ô vieille mère, notre mère à tous, est-ce toi qui dois me donner ta folie?... Est-ce toi, l'oncle alcoolique, le vieux bandit d'oncle, dont je vais payer l'ivrognerie invétérée? Est-ce toi le neveu ataxique, ou toi le neveu mystique, ou toi encore, la nièce idiote, qui m'apportez la vérité, en me montrant une des formes de la lésion dont je souffre?... Est-ce toi plutôt, le petit cousin qui s'est pendu, ou toi, le petit cousin qui a tué, ou toi, la petite cousine qui est morte de pourriture, dont les fins tragiques m'annoncent la mienne, la déchéance au fond d'un cabanon, l'abominable décomposition de l'être (1).

Le cadre et le ressort du drame ne sont pas les seuls éléments romantiques de l'œuvre d'Émile Zola. La sensualité de sa touche en reçoit un éclatant reflet. Etienne et Catherine, les héros de *Germinal*, sont mûrés dans la mine. Il y a plus de *quinze jours* qu'ils sont privés de nourriture : la description de leur tourment, — assez pâle si l'on se souvient du supplice de la faim des mercenaires dans le défilé de la Hache comme le décrivit Flaubert (2), — peint cependant « l'évanouissement même, lent et progressif, de leur force ». Catherine, nouvelle Ophélie, devient folle et divague en riant. Voilà le moment choisi par l'auteur pour combler leur amour ancien :

Et ce fut enfin leur nuit de noces, au fond de cette tombe, sur ce lit de boue, le besoin de ne pas mourir

(1) *Le Docteur Pascal*, p. 153.

(2) FLAUBERT, *Salammô*, ch. XIV.

avant d'avoir eu leur bonheur, l'obstiné besoin de vivre, de faire la vie une dernière fois.

Il est juste d'ajouter que Catherine meurt presque aussitôt, et qu'Etienne, sauvé, « apparut décharné, les cheveux blancs », digne pendant enfin de cette Irène de M. François Coppée, et qu'une horrible *veillée* suffit à blanchir.

L'auteur des Rougon ne sait demeurer en dehors du récit, il faut que sa personnalité intervienne dans les faits pour en déterminer le sens et la portée. Lorsque Hourdequin, le riche fermier de *la Terre*, s'acoquine de sa servante Jacqueline, les gens de Rognes, les cultivateurs des environs, s'étonnent du pouvoir de cette fille :

Et ils ne comprenaient pas que cette catin était leur vengeance, la revanche du village contre la ferme, du misérable ouvrier de la glèbe contre le bourgeois enrichi.

Ce souci de finalité mène au symbolisme le plus étroit. Lombroso a de même remarqué (1) tout ce qu'il y a de convention romantique à user toujours de quelque instrument prédestiné : la *carabine* de Macquard, dans *la Fortune des Rougon*, qui joue toujours le même rôle tragique ; le *couteau* fatal, dans *la Bête humaine*, qui, donné en gage d'amour, perpétue lui-même les deux crimes et toujours à la Croix-Maufrais, au nom prédestiné. C'est, fait-il

(1) LOMBROSO, *loc. cit.*, p. 355.

encore observer, un fait contraire aux lois du vrai et de la probabilité : nous savons en effet par les statistiques qu'on observe un nombre toujours invariable de coupables et de crimes sur un nombre donné de milliers d'hommes, de kilomètres carrés et d'années.

Mais Zola n'a que faire de la vérité malgré toutes ses théories, il tente plutôt d'assouvir sa soif d'idéalisme en créant des symphonies parfaites en leurs correspondances. Il complète son symbolisme anthropomorphique en accordant les aspects de la nature aux sentiments de ses personnages. Pour lui un paysage est bien un état d'âme, et il se transforme à mesure qu'évoluent les sentiments. Le ruisseau d'une teinturerie, dans *l'Assommoir*, roule des flots azurés les jours de joie, et des eaux noires les jours de tristesse. Toujours la nature complaisante fournit des décors appropriés à la situation (1).

La Morale humanitaire d'un déterministe. Le socialisme d'un bourgeois. L'équilibre physiologique. — Comme la composition de ses livres et leur forme esthétique, la morale d'Emile Zola n'est pas plus réaliste que scientifique. Au début, il se souvient de Darwin, quand il écrit :

J'ai une théorie un peu barbare en ces matières : c'est que la force est tout dans la bataille des lettres... Le

(1) RENÉ DOUMIC, *loc. cit.*, pp. 238-239.

talent doit être fort ; s'il n'est pas fort, il n'est plus le talent, et il mérite que la vérité se fasse sur son compte (1).

A ses débuts, quand il échafaudait le plan total de sa série, il était disciple fervent de Taine. Les « Notes sur la marche générale de l'Œuvre » débute par cette phrase qui aurait pu fournir plus tard une épigraphe à *l'Étape* de M. Bourget :

Epuisement de l'intelligence par la rapidité de l'élan vers les hauteurs de la sensation et de la pensée (2).

Et il continue :

Le moment est trouble. C'est le trouble du moment que je peins. Il faut *absolument* remarquer ceci : je ne nie pas la grandeur de l'effort de l'élan moderne, je ne nie pas que nous puissions aller plus ou moins à la liberté, ou à la justice. Seulement, ma croyance est que les hommes seront toujours les hommes, des animaux bons ou mauvais, selon les circonstances (3).

L'élève pense certainement au gorille féroce et lubrique du maître. Mais il était peu apte à manier les rouages compliqués d'une psychologie, et si, en bloc, il adopte le matérialisme et le déterminisme, il pense bien que ce ne seront dans son œuvre que des étiquettes commodes, pour user, sous le couvert de la science et de l'hérédité morbide, de l'antique et

(1) *Le Roman expérimental*, p. 353.

(2) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 81. *Notes diverses*. 10345, p. 1.

(3) *Ibid.*, p. 3.

aveugle fatalité. Alors les secrètes aspirations de son talent, plus lyriques et symboliques, nous l'avons vu, que vraiment réalistes, vont se donner carrière pour verser sur le tout une sorte d'idéalisme humanitaire et d'optimisme social en complet désaccord avec les assises du système, mais sans qu'il paraisse un seul instant en soupçonner l'antinomie.

Le premier germe de ce désaccord est qu'il acceptait en même temps, pêle-mêle, les conclusions de *Thomas Graindorge* et les rêveries sur la religion de la science qui avaient cours à cette époque. « Le travail seul donne le courage et la foi, » prêche-t-il aux étudiants. Et il s'entête à répéter contre Tolstoï que le travail rend l'homme bon, alors que celui-ci prétend qu'il le rend cruel, et conclut : « C'est pourquoi j'estime que la science est impuissante à établir la relation de l'homme avec tout ce qui l'entoure ; seule la religion le peut (1). »

Zola avec le docteur Pascal prédit la cité future, mais pour l'ère rêvée, confesse-t-il, dix siècles seront peut-être nécessaires. Et Clotilde s'écrie :

Je ne puis pas attendre, j'ai besoin de savoir, j'ai besoin d'être heureuse tout de suite...

La science a fait table rase, la terre est nue, le ciel est vide... je ne puis pourtant pas vivre sans certitude et sans bonheur.

Puisque la science, trop lente, fait faillite, nous préférons nous rejeter en arrière, oui ! dans les croyances

(1) TOLSTOÏ, *Zola, Dumas, Maupassant*, p. 205.

d'autrefois, qui, pendant des siècles, ont suffi au bonheur du monde (1).

Mais Clotilde ne parle ainsi qu'avant sa conversion définitive aux idées de M. Viviani, je veux dire de son oncle Pascal, qui lui aussi éteignait les étoiles du ciel.

Zola a bien voulu nous faire entendre la voix que, d'après lui, la passion peut prendre chez une femme, mais il ne cache pas ses sympathies pour la chaude raison qui réplique :

Veux-tu que je te dise mon *Credo*, à moi, puisque tu m'accuses de ne pas vouloir du tien... Je crois que l'avenir de l'humanité est dans le progrès de la raison par la science. Je crois que la poursuite de la vérité par la science est l'idéal divin que l'homme doit se proposer. Je crois que tout est illusion et vanité, en dehors du trésor des vérités lentement acquises et qui ne se perdront jamais plus. Je crois que la somme de ces vérités, augmentées toujours, finira par donner à l'homme un pouvoir incalculable et la sérénité, sinon le bonheur... oui, je crois au triomphe final de la vie (2).

Etre dogmatique à ce point, c'est se berner de mots. Les vérités du jour ne sont jamais que des hypothèses utiles à activer les recherches dans une direction donnée. Et rien de plus.

Nous manions ici les vases hermétiquement clos qui meublent notre conception de l'univers. Pour n'y pas

(1) *Le Docteur Pascal*, pp. 94-96.

(2) *Ibid.*, p. 47.

mettre invariablement l'inscription. *Inconnu* qui décourage et impose le silence, nous y gravons, selon la forme et la grandeur, les mots : « Nature », « Vie », « Mort », « Infini », « Sélection », « Génie de l'espèce », et bien d'autres, comme ceux qui nous précédèrent y fixèrent les noms de : « Dieu », de « Providence », de « Destin », de « Récompense », etc. (1).

Comme le dit encore Nietzsche :

La science donne à celui qui y consacre son travail et ses recherches beaucoup de satisfaction, à celui qui en apprend les résultats, fort peu... or si la science procure par elle-même toujours de moins en moins de plaisir, et en ôte toujours de plus en plus, en rendant suspects la métaphysique, la religion et l'art consolateurs : il en résulte que se tarit cette grande source de plaisir, à laquelle l'homme doit presque toute son humanité. C'est pourquoi une culture supérieure doit donner à l'homme un cerveau double, quelque chose comme deux compartiments du cerveau, pour sentir, d'un côté, la science, de l'autre, ce qui n'est pas la science : existant côte à côte, sans confusion, séparables, étanches : c'est là une condition de santé (2).

Mais c'est que tout justement Zola ne connaît de la science que la vulgarisation, et a cru trop naïvement qu'elle devait remplacer les religions : ces deux puissances ne sont point du même domaine.

Il ne pouvait entendre la voix de Du Bois-Reymond répondant aux théories de Buechner et d'Haeckel et

(1) MAURICE METERLINCK, *La Vie des Abeilles*, p. 200.

(2) NIETZSCHE, *Humain, trop humain*, 251. Avenir de la science, p. 276.

proclamant son « Ignorabimus » qu'a repris depuis Jules Soury (1). Bien des questions ne peuvent trouver leurs réponses dans la science : il faut chercher en soi un motif d'acceptation soit à une religion, soit à quelque intime système.

Les compartiments séparés que réclame Nietzsche, on ne les rencontre que chez le véritable savant ; chez lui l'intelligence et la sensibilité sont des facultés différenciées et qui jouent séparément (2) ; il peut donc, sans heurt et sans contradiction, passer de son laboratoire où s'exerce son intelligence à son oratoire où se satisfait sa sensibilité :

Chez Zola, au contraire, l'intelligence et la sensibilité forment un *organe indifférencié*, l'une ne peut jamais s'exercer sans l'autre, l'intelligence toujours viciée dans sa fonction par la sensibilité. Ainsi sa philosophie où tout se ramène au triomphe de la vie n'est-elle qu'une construction hybride et d'un opportunisme sans solidité.

Par méthode, parce qu'il se veut dire élève des philosophes, et parce qu'aussi il est tout imprégné du romantisme, Zola est logiquement fataliste et pessimiste, et son tempérament de névropathe le fortifiait dans ces conclusions ; mais sa tendance d'esprit à tout clarifier, à tout mettre en ordre, et un goût pro-

(1) JULES SOURY, *Campagne nationaliste*, 1899-1901. Oratoire et Laboratoire.

(2) RENÉ QUINTON, réponse à *l'Enquête sur l'influence allemande*, par J. Morland.

fond de symbolisme le poussaient à un invincible optimisme. Et de même que sa conception scientifique n'est qu'un reflet des idées de son temps, sa croyance au bonheur futur par la science et la justice lui vient également d'idées en cours.

Par quelques côtés ces systèmes enchantaient la double tendance de sa mentalité, et sans s'inquiéter de ce qu'ils présentaient de contradiction, il s'en faisait l'apôtre avec la même frénésie.

Parti tout d'abord, eût-on pensé, de la science impersonnelle, il se proclame presque aussitôt moraliste. Il satisfaisait ainsi ses secrets instincts sans contredire ouvertement son officielle incroyance. Car le 15 octobre 1865, dans la dédicace de *la Confession de Claude*, il annonçait : « Il y a du prêtre dans cet enfant. Il s'agenouillera peut-être un jour. Il cherche avec un désespoir immense une vérité qui le soutienne. » Il est assez de la nature de l'homme de s'agenouiller, et tel qui ne fléchirait pas le genou pour quelque concept spiritualiste se prosterne avec ferveur aux seuls noms de démocratie ou de progrès.

Après avoir tant prêché le rôle régénérateur de la science, il s'apitoie sur les faibles jeunes genstristes et désabusés parce qu'avec le lait de leurs nourrices ils ont sucé les vieilles idées d'absolu que la science elle-même ne peut combler (1). Et pour calmer leur

(1) C'est l'idée continue de *la Joie de vivre*, et un des thèmes favoris de la conversation de Zola, d'après Goncourt.

maladive inquiétude, il leur donna son évangile socialiste. Mais ce contempteur des bourgeois n'a rien compris au socialisme moderne (1), et sous ce nom d'emprunt il leur prêche le plus vague moralisme et la plus craintive doctrine.

On se souvient que, dans la *Préface* des Rougon, il parlait superbement des produits qu'une mode appelle conventionnellement vice ou vertu, et dès la *Conquête de Plassans* il nous entretient des équipées nocturnes des fils Maffre qui sautent par la fenêtre « pour aller au vice », et « des vices aimables » de Guillaume Porquier qui lui conquièrent de l'influence sur ses camarades. Dans l'Ebauche de *l'Assommoir*, il nota :

Ne pas oublier que je veux faire sympathique. Diviser mes personnages en bons et en méchants ; le plus de bons possible (2).

En réalité, ce sont des crapules, ou presque tous. Il est vrai qu'il n'est guère exigeant, il ajoute :

Gervaise est la plus sympathique et la plus tendre des figures que j'ai encore créées ; elle reste bonne jusqu'au bout (3) ;

alors que, dans le Plan, il avait dit d'elle : « Son idéal, ne pas être battue, et manger. » Une parfaite brute n'en eût pas demandé davantage.

(1) CHARLES PÉGUY, *Les Récents œuvres de Zola*, in *Cahiers de la Quinzaine*, décembre 1902.

(2) H. MASSIS, *loc. cit.*, p. 113.

(3) EMILE ZOLA, *La Vie littéraire*, 22 février 1877.

Quand il imagine Jeanlin, il écrit :

Je lui donne tous les vices, voleur, paillard, gourmand : le total dégénéré de tous les vices des houillères (1).

Il eut beau autrefois trouver conventionnelles ces appellations de vice et de vertu, il en use partout avec une étroite rigueur. La finalité la plus providentielle ne l'arrête pas non plus, et l'idée théologique d'*expiation* couronne dignement la fin de Nana.

Zola, qui ne fut jamais qu'un bourgeois, satisfaisait ainsi ses plus profondes aspirations, et pour ne point trop répugner aux dîneurs de Magny, pour tenter un accord avec son socialisme verbal et enfin pour demeurer conforme à son plan physiologique, il identifiait avec complaisance la vertu et la santé.

Il a bien soin de nous en avertir expressément quand Denise Baudu se refuse à Octave Mouret (*Au bonheur des Dames*) ; ce n'est point par vertu, mais par besoin d'une vie tranquille, par horreur des complications, c'est la conséquence logique de sa santé.

Ce qui est sain est honnête, et les beaux caractères se trouvent en des corps sans tares, semble dire Zola : l'enfantillage de cette conception est évidente.

Si, en dépit de toutes ses contradictions et de ses idées flottantes, Emile Zola eut une philosophie, elle se résume en son culte de la vie. Ce qu'il affectionne surtout, c'est la santé, le plein développement corpo-

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 43. *Germinal*, III. 10307. Ebauche, p. 442.

rel, même chez un simple d'esprit comme Marjolin du *Ventre de Paris*, même chez une idiote comme Désirée, de la *Faute de l'abbé Mouret* :

Désirée était trop saine, trop vivante, trop vraie. Elle avait une gaité trop large, naturelle et franche comme la nappe de soleil qui dorait sa chair nue (1).

Toutes ses héroïnes les plus affectionnées sont ainsi « saines et fortes » et sont stéréotypées dans une pose invariable qui fait en quelque sorte partie de leur personnalité. Hélène Grandjean nous apparaît « dans sa tranquille attitude de mère et de veuve » (*Une Page d'amour*), et Pauline Quenu « avec son visage blanc de vierge ». (*La Joie de vivre*) (2).

Quand nous voyons M^{me} Caroline « si grande, si saine » s'éprendre de Saccard :

C'était l'amour triomphant, ce Saccard, ce bandit du trottoir financier, aimé si absolument par cette adorable femme, parce qu'elle le voyait, actif et brave, créer un monde, faire de la vie..... dans son amour de la vie, de tout ce qui était fort et actif, elle finissait par le trouver beau, séduisant de verve et de foi (3).

Cet amour de l'équilibre physique et moral devient donc celui de la vie et de ses manifestations. Alors il décrit l'accouplement, les flux de sang des filles pubè-

(1) *La Faute de l'abbé Mouret*, p. 329.

(2) C'est là un procédé dont use encore fréquemment Zola vis-à-vis de ses personnages purement épisodiques, et qui lui tient lieu de psychologie.

(3) *L'Argent*, 121 et 249.

res, les secrets des accouchements. D'un geste brutal il dévoile tout : c'est naturel, c'est sain.

Pauline, le type pour lui de la jeune fille pudique, aime se contempler nue, tout comme Nana, avec qui elle partage « cette passion de son corps ».

L'opinion de Zola sur les choses de l'amour, et que déjà nous connaissons, nous est encore éclairée par les propos de Désirée qui mena sa vache au taureau :

Alors, pendant qu'elle était avec lui, j'ai voulu rester pour voir. Il est monté sur elle, il l'a prise entre ses pattes... on riait. Il n'y a pourtant pas de quoi rire, c'est naturel. Il faut bien que les mères fassent des petits, n'est-ce pas (1)?

Aussi célèbre-t-il sans cesse la sensualité de la femme et la force de l'homme.

C'est en vertu de ces deux prédilections, sous un souffle de volupté ou un afflux de force, que M. Zola dénature le réel ou le grossit (2).

Mais sous la puissance de ses descriptions les choses vivent plus que les hommes : jamais depuis *Notre-Dame de Paris* elles n'avaient semblablement palpité. Pour les personnages, ceux de second plan, moins frappés en médaille d'une effigie immuable, sont plus vrais que les principaux (3) qui ont le tort

(1) *La Faute de l'abbé Mouret*, pp. 293-296.

(2) HENNEQUIN, *Quelques écrivains français*. Emile Zola. (Lire à ce propos les pages 82-92.)

(3) C'est que ce sont des souvenirs réels : Edmondo de Amicis, *loc. cit.*, p. 214.

d'être érigés en symboles forcenés : Nana est la prostituée, comme l'abbé Faujas est le prêtre et Rougon l'homme politique.

Aussi parce que dans Zola les caractères sont simples et sains ou déséquilibrés par une maladie concrète, et que tous sont d'une immuable fixité on a pu justement nier sa psychologie. Mais ce défaut de psychologie, qui est toujours une faute lourde chez un romancier, est chez lui en conformité avec sa doctrine. M. Bernard Bouvier a pu dire qu'il avait « la psychologie de son système ». S'il ne fait aucune place à l'analyse des sentiments un peu fins, c'est que pour lui la volonté ni la conscience ne déterminent les actes, tandis que la santé physiologique et l'équilibre dans l'organisme sont toute la vie, même mentale.

Aussi la dominante psychologique de ses personnages réduits au seul instinct correspond-elle presque toujours à la dominante physiologique (1).

C'est pour cela que, dans les romans de Zola, les volitions de ses personnages ressemblent à d'artificiels déclanchements mécaniques d'une discutable fatalité.

Une philosophie contradictoire, une morale tantôt d'un rigorisme bourgeois et tantôt d'une audace gênante, une psychologie enfin d'un matérialisme aussi

(1) H. MASSIS, *loc. cit.*, p. 118.

sommaire que grossier : voilà ce que l'analyse relève dans les romans de Zola.

Ses déductions ont un tel air d'heureuse naïveté qu'on se demande comment elles ont pu faire illusion aux gens pressés :

L'empereur, au passage, leva la tête, très pâle, la face déjà tirée, les yeux vacillants, comme troubles et pleins d'eau..... Et Maurice se demandait s'il n'y avait pas là un état physiologique spécial, aggravé par la souffrance, si la maladie dont l'empereur souffrait visiblement n'était pas la cause de cette indécision, de cette incapacité grandissantes qu'il montrait depuis le commencement de la campagne. Cela aurait tout expliqué. Un gravier dans la chair d'un homme et les empires s'écroulent (1).

Tout ce verbiage veut dire que les affections physiques retentissent sur le moral : on s'en doutait depuis longtemps, mais on avait vu aussi « une âme maîtresse du corps qu'elle anime ». Il est vrai que le dernier trait donne de l'allure à la remarque, on croirait reconnaître la marque de Pascal. La coïncidence est aisée :

Cromwell allait ravager toute la chrétienté ; la famille Royale était perdue, et la sienne à jamais puissante ; sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère, Rome même allait trembler sous lui. Mais ce petit gravier, qui n'était rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée, et le Roi rétabli (2).

(1) *La Débâcle*, p. 73.

(2) PASCAL, *Pensées*, XIV. Vanité de l'homme.

Le Spiritualisme de Zola. — Emile Zola se serait volontiers glorifié d'être, comme le docteur Deberle : « Un athée, un païen qui déclarait avoir cherché l'âme du bout de son scalpel et ne pas l'avoir trouvée encore ! » Les pires clichés suffisaient à sa passion religieuse comme à sa passion politique. Ses héroïnes saines ne peuvent être dévotes : Hélène, Pauline, Clotilde n'ont que des accès passagers de piété pour peupler leur cœur angoissé par un amour douloureux. Bientôt leur équilibre se rétablit, elles redeviennent humaines et le culte de la vie leur suffit.

L'abbé Mouret ne peut être qu'un névrosé. Un autre névrosé, Lazare Chanteau, « un Werther moderne, un nouveau René », a une peur malade de la mort qui lui vient de la lecture de Schopenhauer (1). N'est-il pas dans les conditions requises pour exalter son sentiment religieux ?

La religion provient en majeure partie de la méditation de la mort. Cette nécessité inéluctable de disparaître est la cause principale des superstitions systématisées et des religions (2). « Et l'examen approfondi des faits ne laisse aucun doute de ce que la peur de la mort est un sentiment réellement instinctif (3). »

(1) Manuscrits autographes d'Emile Zola, 47. *La Joie de vivre*, III, 40341. Notes.

(2) Voir GUYAU, *L'Irréligion de l'avenir*.

(3) ELIE METCHNIKOFF, *Etudes sur la nature humaine*, p. 166.

Bercé d'idées scientifiques pures, puis de rêves humanitaires, Zola a confondu assez volontiers dans son œuvre la question religieuse avec la question cléricale, et ses préventions pour celle-ci ne tombèrent point devant celle-là. Ce lui est aux yeux de quelques-uns un titre de plus, et le meilleur, à leur louange bruyante.

Cependant, nous savons que son scepticisme entêté vacilla, après la mort de sa mère, dans une épouvante fréquente de la mort (1). Et le 20 février 1883, devant des amis, il avouait « que cette mort a fait un trou dans le nihilisme de ses convictions religieuses, tant il lui est affreux de penser à une séparation éternelle (2) ».

La Valeur scientifique des Rougon-Macquart. — Peut-on suspecter sa sincérité? C'est affaire d'interprétation, mais je n'enquête que sur sa valeur scientifique. Quand MM. Bonnetain, Descaves, Paul Margueritte, Guiches et Rosny publièrent leur fameux manifeste (3), ils furent bien encouragés de ce que Zola s'était vanté récemment de se moquer du public avec le naturalisme, du moins ne protestèrent-ils « qu'au nom de leur suprême respect pour l'art contre une littérature sans noblesse ». De même je cherche uniquement si Zola fut ou ne fut pas le

(1) *Journal des Goncourt*, t. VI, p. 185.

(2) *Ibid.*, p. 248, et cité par METCHNIKOFF.

(3) *Le Figaro*, jeudi 18 août 1887.

romancier scientifique qu'il avait décidé d'être.

M. Paul Bourget établit nettement le problème :

Dans cette tentative acharnée qui fut celle d'Emile Zola pour donner au roman une rigueur scientifique, tout est-il à rejeter, je parle du point de vue scientifique? Evidemment non.....

... Je dis que l'esprit scientifique se reconnaît dans ces romans. A quel signe? A ceci, que le principe de l'exactitude documentaire y gouverne souverainement l'imagination de l'écrivain. Il veut amasser des faits réels, et il se soumet à cette réalité. En cela il est un savant. Mais en amassant ces faits, il les vit, si l'on peut dire. En cela il reste un artiste. Il a l'ambition de dégager les lois générales de l'activité humaine. En cela encore il est un savant. Il les incarne dans des individus, qui deviennent des êtres, des personnes, qui vont, qui viennent, qui parlent, qui agissent, qui jouissent, qui souffrent. Voilà l'artiste. La Science, au lieu de fausser l'Art, se coule en lui. C'était précisément le contraire quand l'auteur du *Roman expérimental* dressait l'arbre des Rougon-Macquart, ou qu'il amalgamait la doctrine de Claude Bernard et l'esthétique de la littérature romanesque, de manière à les fausser l'une et l'autre et l'une par l'autre (1).

Pour contrôler cette opinion et déterminer ce que Zola a d'un artiste, il faudrait aborder la critique littéraire, il convient de laisser à d'autres ce travail. Mais est-ce faire de la science que réunir dans un même personnage tous les symptômes que la science

(1) PAUL BOURGET, *De la vraie méthode scientifique*, in *Sociologie et littérature*.

n'a jamais rencontrés qu'isolés? Est-ce en faire aussi que collectionner ou inventer des cas pathologiques? Il l'accommode tout au plus au goût des ignorants (1) et comme lui-même est un profane, elle est superficielle toujours et souvent fausse. Pourrait-il en être autrement quand lui-même qualifie son œuvre « d'expérience scientifique menée à toute volée d'imagination »?!

Un Allemand, frénétique admirateur pourtant d'Emile Zola, convient qu'« en tant que savant et physiologiste Zola est un dilettante (2) ». Le joli terme, mais cruel à qui se dit savant et moraliste. M. Burger, un autre Allemand, indique plus justement combien la prétention de l'auteur des *Rougon* montre un grand aveuglement. Il y fallait une préparation philosophique et plus spécialement médicale qu'il est loin de posséder. Il a l'orgueil robuste de l'ignorant ne voyant que néant en tout ce qui fut avant lui et qui croit commencer l'histoire des mondes (3).

Pour le but qu'il se proposait, il souffrait en effet d'un mal fondamental qui est le manque de culture. « Le procédé y est toujours visible, l'effet toujours

(1) La science de Zola c'est comme l'histoire d'Alexandre Dumas. Voir Lanson, *La Littérature et la science. Revue Bleue*, 24 septembre et 1^{er} octobre 1892.

(2) Dr BENNO DIEDERICH, *Zola und die Rougon-Macquart*, p. 25.

(3) EMIL BURGER, *Emile Zola, Alphonse Daudet und andere Naturlichen frankreichs*, p. 8.

Je dois à Jean Morel, qui m'en traduisit les principaux passages, d'avoir pu consulter ces deux ouvrages.

outré, la philosophie toujours puérile (1), » dit M. Anatole France; et M. Jules Lemaitre, moins sévère et qui cherche plus à expliquer qu'à critiquer, conclut ainsi:

Eugène Delacroix disait que chaque figure humaine, par une hardie simplification de ses traits, par l'exagération des uns et la réduction des autres, peut se ramener à une figure de bête : c'est tout à fait de cette façon que M. Zola simplifie les âmes (2).

Un des récents commentateurs d'Emile Zola, M. Henri Massis, dont la bienveillance pour l'auteur qu'il étudie ne saurait être suspectée, arrive, à la fin de son étude, à ce jugement catégorique dans sa modération:

Or, si l'observation d'Emile Zola n'a rien d'un naturaliste, sa documentation n'a rien d'un savant : scrupuleuse jusqu'à la manie, abondante jusqu'à la prolixité, elle est le plus souvent sans portée et superficielle; elle demande la vérité à des témoins toujours suspects : aux journaux, aux revues, aux manuels. En devons-nous conclure que l'œuvre de Zola n'ait aucune valeur? Ne confondons pas l'art avec la science (3)....

Le voilà encore en son refuge suprême. On pourrait peut-être montrer la solidité illusoire de cet art. Mais arrêtons-nous à cet aveu très net que l'œuvre scientifique de Zola n'a aucune valeur.

(1) ANATOLE FRANCE, *La Vie littéraire*, t. II, p. 196.

(2) JULES LEMAITRE, *Les Contemporains*, t. I, p. 255.

(3) HENRI MASSIS, *loc. cit.*, pp. 327-328.

Il fut facile de l'opposer à George Sand, et les critiques n'y ont pas manqué : en réalité, les deux conceptions sont aussi vraies l'une que l'autre. Souvent aussi nous avons eu l'occasion de voir combien, en intervenant dans sa documentation, il s'éloignait de Flaubert. Parmi ses contemporains, Alphonse Daudet, bien que peut-être poète avant tout, donne plus l'illusion de la réalité que Zola, tant il sait voir et faire voir les choses et les hommes. Mais surtout avec Maupassant, l'antithèse s'impose. L'auteur de *Bel Ami*, sans contredire le plus naturaliste de tous les naturalistes français, sait être impersonnel, éviter l'extraordinaire et demeurer classique. Il n'entre pas dans la médecine ; il demeure au seuil, et sans s'embarrasser de théories, il ne décrit que ce qu'il a vu, et il voit remarquablement exact. Il peint avec une assurance tranquille et la hantise jamais complètement élucidée de la vie. Tandis que Daudet, sensitif jusqu'à l'exaspération, retient surtout la psychologie qui se trahit sur un visage ou dans un geste, le réconfort moral qu'apporte le médecin, la désolation intime d'un malade que désespère sa séparation prochaine de ceux qu'il aime.

Seul de son temps, après Flaubert, et bien avant les romans médicaux de nos dernières années, Zola entra résolument dans le domaine médical. Mais tandis que Flaubert, dès son enfance, était préparé à l'étude de la médecine, qu'il étudia du reste ensuite

avec Bouilhet, et avait si soif de tout voir par lui-même avant de décrire, qu'à la précision du livre il ajoutait l'image exacte de la vision directe(1); Emile Zola ne s'embarrassa jamais de semblables scrupules. Sur ce point comme en tout autre, il improvisa sur-tout, avec fougue.

Aussi, quand, agacé par son mauvais goût et son ignorante fatuité, on ne sait trop quoi louer dans son œuvre, on en admire la puissance. C'est le plus récent parti de M. Anatole France. « On lui a tout contesté, sauf d'être excessif et colossal (2) », disait à ses funérailles M. Abel Hermant.

« La force, en effet, est le don principal de Zola, et quiconque veut le définir commence par dire : il est puissant (3). » C'est ce qu'accorde hâtivement Maurice Barrès, qui prend soin d'ajouter aussitôt qu'il ne put jamais s'y intéresser (4), ce que reconnaissent sans plus Paul Adam, André Gide, Eugène Montfort (5), et enfin ce qu'admet Lucien Descaves, quand il a fait remarquer que, depuis *Germinal*, les romans de Zola sont de l'ouvrage à l'année, de la copie qu'on fait « avec autant de facilité qu'on démarquerait un fait divers (6) ».

(1) RENÉ DUMESNIL, *loc. cit.*

(2) ABEL HERMANT, *Discours aux funérailles d'Emile Zola*.

(3) EDMONDO DE AMICIS, *loc. cit.*, p. 174.

(4) JULES HURET, *Enquête sur l'évolution littéraire*, p. 18.

(5) GEORGES LE CARDONNEL et CHARLES VELLAY, *La Littérature contemporaine*, pp. 88, 146, 156.

(6) JULES HURET, *loc. cit.*, p. 249.

On peut compulser tous les écrits qu'inspira l'auteur des Rougon-Macquart, et toutes les louanges qui s'essaient avec la plus complaisante volonté, on le verra louer pour sa puissance d'évocation, pour son lyrisme, voire pour sa poésie, mais jamais pour la vérité de ses tableaux.

Cette unanimité n'est-elle pas accablante pour le fondateur du naturalisme et l'inventeur du roman scientifique ? Il avait donc gâché ses plus belles espérances ! Et le 22 janvier 1889 à la veille d'achever sa série des Rougon, il confessait à de Goncourt qu'il est pris d'un regain de vie, d'un désir d'en jouir plus vraiment et il ajoutait : « Oui, je ne vois pas passer une jeune fille comme celle-ci sans me dire : ça ne vaut-il pas mieux qu'un livre (1) ! »

D'aucuns parfois seraient tentés de lui donner raison.

Le vrai Zola. — Emile Zola était un romantique, il l'était par son éducation littéraire, par sa vision spéciale du monde, par sa phrase rythmée et la coloration de son vocabulaire. Mais, sous l'influence du moment il devint amoureux du fait observé et de la documentation employée dans les sciences naturelles, et il essaya d'adapter au roman les hypothèses scientifiques ambiantes (2).

(1) *Journal des Goncourt*, t. VIII, p. 10.

(2) EDOUARD TOULOUSE, *loc. cit.*, pp. 267-268.

Mais le naturalisme ne fut jamais pour lui qu'une étiquette de circonstance et sans aucune importance pour l'œuvre, car le plus souvent il laisse de côté sa philosophie, et ses théories de l'hérédité. Aussi son étalage documentaire n'est guère pris en considération. Et même ses plus chauds partisans admettent que son idée de raconter, suivant un plan arrêté d'avance, l'histoire naturelle et sociale d'une famille, est proprement anti-scientifique et un peu candide, que son illusion physiologique est d'une ridicule pédanterie et ses visées boursoufflées et grotesques (1).

On ne peut même dire de lui ce que Taine disait de Balzac : « C'est un beau champignon d'hôpital (2). »

Un roman ne doit pas se ramener à une page de thérapeutique, car alors c'est exclure l'intention artistique et ruiner la littérature, ou c'est entraver le plus funestement la science.

Une vue d'ensemble sur l'œuvre de Zola néglige la volonté pour ne juger que la réalisation. Nul plus sagement que M. Remy de Gourmont n'en a évalué le poids :

Ses premiers romans offrent quelque variété ; il étudie avec soin des cas de psychologie, il s'élance comme un cheval fou dans les plaines lyriques, il ironise, un peu salement, mais avec une belle sûreté de main, les grossières mœurs du menu peuple de Paris, il essaie enfin de

(1) HENRI MASSIS, *loc. cit.*, pp. 64, 75-76.

(2) TAINÉ, *Nouveaux essais*, p. 94.

peindre en fresque l'épopée des ouvriers et il en reste quelques fragments qui sont beaux.....

Ils sont généralement construits selon une assez bonne logique ; l'auteur a le sens du feuilleton, de la gradation d'intérêt ; il organise à merveille les mises en scène ; il donne à ses personnages, procédés de Walter Scott, de Dickens et de Daudet, des manies et des tics d'où ils tirent une vie apparente...,..

Le caractère littéraire de M. Zola, ce fut décidément l'infatuation...

L'infatuation, c'est un nom péjoratif de la foi. M. Zola avait foi en lui-même à un degré presque délirant. Ses formules de littérature, de sociologie, de politique étaient également péremptoires (1).

Il demeure que les peintures d'Emile Zola sont étrangères à ses théories, et que les parties encore vivantes de son œuvre n'ont rien à voir pas plus avec le système naturaliste qu'avec les idées médicales annoncées tapageusement au début.

Rien n'est moins scientifique que ce roman scientifique. Il ne convient plus de l'envisager désormais que comme une large et fantaisiste épopée.

(1) REMY DE GOURMONT, *Epilogues*, III (1902-1904), 231. M. Emile Zola, pp. 97, 99-100.

BIBLIOGRAPHIE

IMPRIMÉS. — Toutes les références et citations renvoient aux œuvres d'Emile Zola parues en volumes de la *Bibliothèque Charpentier*, Fasquelle, éditeur.

MANUSCRITS. — Manuscrits autographes d'Emile Zola: Bibliothèque nationale, XIX^e siècle, in-4, demi-rel. (don de M^{me} veuve Emile Zola). Nouvelles acquisitions françaises, 10265-10345.

Table des principaux ouvrages consultés :

PAUL ALEXIS. — Emile Zola. Notes d'un ami. Avec des vers inédits de Zola. Paris, Charpentier, 1882.

HENRI D'ALMÉRAS. — Avant la gloire. Leurs débuts, 1^{re} série. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902.

EDMONDO DE AMICIS. — Souvenirs de Paris et de Londres (traduit de l'italien par M^{me} J. Colomb). Paris, Hachette, 1880.

JULES ARNAUD. — La Débâcle de M. Zola. Paris, 1892.

MAURICE BARRÈS. — Scènes et doctrines du Nationalisme. Paris, Juven.

GIACOMO BARZELLOTTI. — La philosophie de Taine (traduit de l'italien par Auguste DIETRICH). Paris, Alcan, 1900.

LÉON BLOY. — Les funérailles du naturalisme. Copenhague, 1891.

— Je m'accuse. Paris, édition de la Maison d'art, 1900.

BOISSARIE. — Zola, conférence du Luxembourg. Paris, Maison de la bonne Presse, 1893.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER. — L'hiver en méditation, suivi d'un opuscule sur Wagner, Hugo et Zola. Paris, Mercure de France, 1896.

- PAUL BOURGET. — Etudes et Portraits: III. Sociologie et littérature. Paris, Plon, 1906.
- BERNARD BOUVIER. — L'œuvre de Zola. Genève, Eggimann, 1904.
- FÉRDINAND BRUNETIÈRE. — Le roman naturaliste, nouvelle édition. Paris, Calmann-Lévy, 1892.
- CHARLES BUET. — Médaillons et Camées. Paris, E. Giraud, 1885.
- EMIL BURGER. — Emile Zola, Alphonse Daudet, und andere Naturalischen Frankreichs. Dresden und Leipzig, Pierfons, 1889.
- DR F. CAZANOVÉ. — Les femmes dans la foule, leur responsabilité criminelle. Thèse de médecine, Bordeaux, 1904.
- MARIA DERAISMES. — Epidémie naturaliste. Paris, Dentu, 1888.
- LOUIS DESPREZ. — L'évolution naturaliste. Paris, Tresse, 1884.
- EMILE DESSIGNOLLE. — La question sociale dans Emile Zola. Paris, Clavreuil, 1905.
- DR BENNO DIEDERICH. — Zola und die Rougon-Macquart. Das milieu bei Emile Zola. Hamburg, A. G., 1899.
- RENÉ DOUMIC. — Portraits d'Ecrivains. Paris, Perrin et Cie.
- EMILE FAGUET. — Zola, 1 plaq., prix : 0 fr. 40.
- DR RENÉ FERDAS. — La physiologie expérimentale et le Roman expérimental. Claude Bernard et Emile Zola. Paris, Hurtau, 1881.
- ENRICO FERRI. — Les criminels dans l'art et la littérature (traduit de l'italien par Eugène Laurent). Paris, Alcan, 1897.
- GUSTAVE FLAUBERT. — Correspondance, tome IV. Paris, Fasquelle.
- ANATOLE FRANCÉ. — La vie littéraire, tomes I, II et III. Paris, Calmann-Lévy.
- B. GENDRE (M^{me} Nikitine). — Etudes sociales, philosophiques et morales. Paris, *Nouvelle Revue*, 1886.
- PH. GILLE. — La Bataille littéraire, tomes I, III et IV. Paris, Havard, 1889, 1890, 1891.
- PAUL GINISTY. — L'année littéraire, 1885. Paris, Giraud.
- EDMOND ET JULES DE GONCOURT. — Journal des Goncourt, tomes IV à IX. Paris, Charpentier.

- REMY DE GOURMONT. — Epilogues, réflexions sur la vie, tomes I et III. Paris, Mercure de France.
- EMILE HENNEQUIN. — Etudes de critique scientifique. Quelques écrivains français. Paris, Perrin, 1890.
- ABEL HERMANT. — Discours : Daudet, Dumas, Zola, etc. Paris, Ollendorf, 1903.
- JULES HURET. — Enquête sur l'évolution littéraire. Paris, Charpentier, 1891.
- FÉLIX LACAZE. — A Lourdes avec Zola. Paris, Dentu, 1894.
- G. LANSON. — Histoire de la littérature française, 9^e édition. Paris, Hachette, 1906.
- ANT. LAPORTE. — Emile Zola, l'homme et l'œuvre. Paris, 1894.
- Zola contre Zola, Erotika naturalistes des Rougon-Macquart. Paris, A. Laurent-Laporte, 1896.
- D^r L. AUPT. — Perversion et perversité sexuelles (préface par Emile Zola). Paris, Carré, 1896.
- MARIUS ARY-LEBLOND. — La société française sous la troisième République, d'après les romanciers contemporains. Paris, Alcan, 1905.
- MAURICE LE BLOND. — Emile Zola, son évolution, son influence. Paris, Edition du Mouvement socialiste, 1903.
- GEORGES LE CARDONNEL ET CHARLES VELLAY. — La littérature contemporaine (1905), opinions des écrivains de ce temps. Paris, Mercure de France, 1905.
- JULES LEMAITRE. — Les Contemporains, tomes I et IV. Paris, Société française d'Imprimerie et de Librairie.
- JEAN LIONNET. — L'évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains, t. I. Paris, Perrin, 1903.
- *** Livre d'hommage des lettres françaises à Emile Zola. Paris, Bruxelles, 1898.
- CESARE LOMBRÓSO. — Le più recenti scoperte ed applicazioni della psichiatria ed antropologia criminale. Torino, 1893.
- HENRI MASSIS. — Comment Emile Zola composait ses romans. Paris, Fasquelle, 1906.
- GUY DE MAUPASSANT. — Emile Zola. Paris, Quantin, 1883.

- Dr MONCOQ. — Réponse complète au Lourdes de M. Zola. Caen, Le Boyteux, 1894.
- ADRIEN MONNIER. — Les Parias, en réponse à « la Bête humaine » de M. Emile Zola. 1892.
- MAX NORDAU. — Dégénérescence, tome II (traduit par Auguste Dietrich). Paris, Alcan, 1894.
- EMILIA PARDO-BAZAN. — Le Naturalisme (traduit par Albert Savine). Paris, Giraud, 1886.
- A. DE PONTMARTIN. — Souvenirs d'un vieux critique, tomes V et VII. Paris, Calmann-Lévy, 1884-1886.
- F.-C. RAMOND. — Les Personnages des Rougon-Macquart, pour servir à la lecture et à l'étude de l'œuvre d'Emile Zola. Paris, Fasquelle, 1904.
- EDOUARD ROD. — A propos de « l'Assommoir ». Paris, Marpon et Flammarion, 1879.
- SABATHIER. — Lourdes et M. Zola. Lyon, Vitte, 1894.
- EDMOND SCHERER. — Etudes sur la littérature contemporaine, tome VII, Paris, Calmann-Lévy, 1882.
- A. SERRE. — Religion de Goethe et de l'abbé Moigno. M. Zola. Paris, Gervais, 1881.
- LAURENT TAILHADE. — Conférence sur l'œuvre d'Emile Zola. Tours, 1902.
- LÉON TOLSTOÏ. — Zola, Dumas, Guy de Maupassant (traduit du russe par M. Halpérine-Kaminsky). Paris, Chailley, 1896.
- ED. TOULOUSE. — Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie. Emile Zola. Paris, Société d'Editions scientifiques, 1896.
- OSKAR WELTEN. — Zola. Abende bei Frau von S.. Berlin. Auerbach, 1883.
- FERNAND XAU. — Emile Zola. Paris, Marpon et Flammarion, 1880.
- MAURICE BARRÈS. — L'appel au soldat. Paris, Fasquelle, 1900.
- PAUL BOURGET. — Essais de psychologie contemporaine. Œuvres complètes : critique, I. Paris, Plon, 1899.

- PAUL BOURGET. — Etudes et portraits, I et II. Œuvres complètes, critique II. Paris, Plon, 1900.
- BRUNETIÈRE. — Evolution de la poésie lyrique en France au XIX^e siècle, tome II. Paris, Hachette, 1894.
- Honoré de Balzac. Paris, Calmann-Lévy, 1906.
- DOCTEUR CABANÈS. — Le cabinet secret de l'histoire, III^e série. Paris, 1898.
- MICHEL CORDAY. — Les Embrasés.
- RENÉ DUMESNIL. — Flaubert, son hérité, son milieu, sa méthode. Paris, Société Française d'Imprimerie et de Librairie.
- TH. DURET. — Manet. Paris, Fasquelle, 1906.
- G. FLAUBERT. — Salammbô. Paris, Charpentier.
- A. FOUILLÉE. — Tempérament et caractère suivant les individus, les sexes et les races. Paris, Alcan.
- JULES DE GAULTIER. — La Fiction universelle. Paris, Mercure de France, 1903.
- DR GEYER. — Etude médico-psychologique sur le théâtre d'Ibsen. Paris, 1902.
- VICTOR GIRAUD. Essai sur Taine, son œuvre et son influence, 3^e édition. Paris, Hachette, 1902.
- DR J. GRASSET. — L'Idée médicale dans les romans de Paul Bourget. Montpellier, Coulet et fils, 1904.
- Les limites de la biologie. Paris, Alcan, 1902.
- J.-M. GUYAU. — L'irréligion de l'avenir. Paris, Alcan.
- JULES LAFORGUÉ. — Mélanges posthumes. Paris, Mercure de France, 1903.
- MAURICE METERLINCK. — La vie des abeilles. Paris, Fasquelle, 1904.
- CAMILLE MAUCLAIR. — L'impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne, 1904.
- CHARLES MAURRAS. — L'avenir de l'intelligence. Paris, Fontemoing, 1903.
- ELIE METCHNIKOFF. — Etudes sur la nature humaine. 2^e édition. Paris, Masson, 1903.
- JACQUES MORLAND. — Enquête sur l'influence allemande. Paris, Mercure de France, 1903.

FRÉDÉRIC NIETZSCHE. — Humain, trop humain, première partie (traduite par A.-M. Desrousseaux), 4^e édition. Paris, Mercure de France, 1903.

D^r EGBERT OGÉ. — Quelques considérations sur les rapports de la littérature et de la médecine. Thèse de médecine. Paris, 1906.

PASCAL. — Pensées.

MAURICE ROLLINAT. — Les Névroses. Charpentier, 1883.

J.-J. ROUSSEAU. — Confessions.

MARCEL SCHWOB. — La lampe de Psyché. Paris, Mercure de France.

JULES SOURY. — Campagne nationaliste (1899-1901). 2^e édition. Paris, Plon, 1902.

H. TAINÉ. — La Fontaine et ses Fables. Paris, Hachette, 1853.

— Histoire de la littérature anglaise, tome I, 12^e édition. Paris, Hachette, 1905.

— Les origines de la France contemporaine, tome I. Paris, Hachette, in-18.

— Nouveaux Essais de critique et d'histoire, 8^e édition. Paris, Hachette, 1905.

— Sa vie et sa correspondance, tome II. Paris, Hachette, 1904.

BAILLARGER. — Recherches sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux.

GILBERT BALLEST. — Traité de pathologie mentale. Paris, Doin, 1903.

CLAUDE BERNARD. — Introduction à l'étude de la médecine expérimentale. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1903.

BOUCHARD ET BRISSAUD. — Traité de médecine, 2^e édition. Paris, Masson.

BRIAND. — L'opothérapie cérébrale. Transfusion nerveuse de Constantin-Paul. Thèse de Bordeaux, 1898.

JULÈS CHÉRON. — Introduction à l'étude des lois générales de l'hypodermie. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893.

- D^r A. CULLERRE. — Les frontières de la folie. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1888.
- PAUL DALCHÉ. — La puberté chez la femme. Paris, Rueff, 1906.
- CH. DEBIERRE. — L'hérédité normale et pathologique. Paris, Masson, 1897.
- DÉJERINE. — L'hérédité dans les maladies du système nerveux. Paris, Asselin et Houzeau, 1886.
- DIEULAFOY. — Manuel de pathologie interne.
- CH. FÉRÉ. — Dégénérescence et criminalité. Paris, Alcan, 1888.
- La famille névropathique. Paris, Alcan, 1894.
- L'instinct sexuel, évolution et dissolution. Paris, Alcan, 1899.
- A. GILBERT et CARNOT. — L'opothérapie. Paris, Masson, 1898.
- H. HUCHARD. — Nouvelles Consultations médicales, 4^e édition. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1906.
- ICARD. — L'état psychique de la femme pendant sa période menstruelle. Thèse de Paris, 1890.
- PIERRE JANET. — Etat mental des hystériques.
- D^r A. JAQUET. — L'alcoolisme. Paris, Masson, 1897.
- KRAFFT-EBING. — Traité clinique de psychiatrie (traduit par le D^r Emile Laurent). Paris, Maloine, 1897.
- D^r M. LEGRAIN. — Hérédité et alcoolisme. Paris, Doin, 1889.
- CH. LETOURNEUR. — Physiologie des passions, 1^{re} édition, 1868. — 2^e édition. Paris, Reinwald, 1878.
- CÉSAR LOMBROSO. — L'homme criminel. Paris, Alcan, 1887.
- Anthropologie criminelle, 3 vol. Bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris, Alcan, 1891-1892.
- D^r PROSPER LUCAS. — Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle, dans les états de santé et de maladie du système nerveux, 2 vol. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1847-1850.
- P. MARIE. — Leçons sur les maladies de la moelle. Paris, 1892.
- MOREAU (de Tours). — La psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire, 1859.
- RACIBORSKI. — Traité de la menstruation. 1868.

- Dr RÉGIS. — La folie dans l'art dramatique. Grenoble, Allier, 1903.
- LOUIS RÉNON. — Les maladies populaires. 2^e édition. Paris, Masson, 1907.
- TH. RIBOT. — L'hérédité psychologique, 2^e édition. Paris, Alcan, 1882.
- A. SIREDEY. — L'hygiène des maladies de la femme, Paris, Masson, 1907.
- SOLLIER. — Du rôle de l'hérédité dans l'alcoolisme. Paris, 1889.
- VIGOUROUX et JUQUELIER. — La contagion mentale. Paris, Doin, 1904.

Périodiques :

- Cahiers de la Quinzaine*, décembre 1902. Numéro consacré à Emile Zola.
- L'Eclair*, mercredi 2 août 1893. Le docteur Pascal, par E. Le-drain.
- Le Figaro*, jeudi 18 août 1887. Manifeste de MM. Bonnetain, Descaves, Paul Margueritte, Guiches et Rosny à propos de « la Terre » d'Emile Zola.
- 6 mars 1893. — Interview d'Emile Zola, par Louis Trébor, à propos de la mort de Taine.
- 6 juin 1896. — Les droits du romancier, par Emile Zola.
- mardi 30 septembre 1902. — André Beaunier, par Emile Zola.
- Gazette des tribunaux*, 10 août 1882. — Affaire Fenayrou.
- Le Journal*, 15 novembre 1893. — Taine, par Emile Zola.
- Journal du dimanche*, 17 octobre 1861. — Le Nuage, poésie d'Emile Zola.
- Revue Bleue*, 7 juin 1890. — La Bête humaine de M. Zola et la physiologie du criminel, par le Dr Jules Héricourt.
- 24 septembre et 1^{er} octobre 1892. — La littérature et la science, par Gustave Lanson.
- Revue encyclopédique*, 1^{er} septembre 1894. — Emile Zola et son œuvre, par Henry Lapauze.

La Vie littéraire, jeudi 29 mars 1877. — Sainte-Beuve et Taine, par Emile Zola.

Annales d'hygiène publique et de médecine légale, 1^{re} série, tome XLIV et tome XLV, 1850 et 1851. — Relation médico-légale de l'assassinat de la comtesse de Gœrlitz, accompagnée de notes et de réflexions pour servir à l'histoire de la combustion spontanée, par Tardieu et Rota.

Annales médico-psychologiques, tome XIX, 1894. — Des conditions de la contagion mentale morbide, par Marandon de Montyel.

Archives générales de médecine, n^o 14, 7 avril 1903. — Etiologie de la goutte, par le prof. Debove.

Archives de neurologie, n^{os} 88 et 89, 1903. — Physio-psychologie des religieuses, par le D^r Charles Binet-Sanglé.

La Chronique médicale, 15 novembre 1895. — La documentation médicale d'Emile Zola, par le D^r Cabanès.

— 15 octobre 1902. — Numéro consacré à Emile Zola.

— 1^{er} novembre 1902. — A propos des Embrasés de Michel Corday, opinions du monde médical.

VU :

*Le Doyen de la Faculté
de médecine de Paris,*

DEBOVE.

VU :

Le Président de thèse,
DEBOVE.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

*Le Vice-Recteur de l'Académie
de Paris,*

L. LIARD

TABLE

INTRODUCTION.....	5
PREMIÈRE PARTIE. — La Conception scientifique.	7
Zola parmi les peintres.....	7
Le courant scientifique.....	9
Les premiers pas.....	11
Les précurseurs.....	16
La conception scientifique.....	21
Les Rougon-Macquart.....	24
Le Roman expérimental.....	33
Zola peint par lui-même.....	45
La documentation.....	47
La vocation.....	71
Zola et Taine.....	73
DEUXIÈME PARTIE. — L'Hérédité.....	81
Comment Zola concevait l'hérédité.....	81
Les lois de l'hérédité.....	85
L'hérédité chez les Rougon-Macquart.....	91
Les procédés constants du romancier.....	93
Adélaïde Fouque.....	100
Marthe Mouret.....	106
François Mouret.....	109
Serge Mouret.....	110
Désirée Mouret.....	113
Jeanne Grandjean.....	115
Claude Lantier.....	120
Jacques Lantier.....	121
Etienne Lantier.....	133

Charles Rougon.....	135
L'avenir des Rougon-Macquart.....	138
TROISIÈME PARTIE. — La Médecine générale.....	140
Zola et la médecine.....	140
Les cas épisodiques.....	141
La petite vérole de Nana.....	145
La joie de vivre et ses malades.....	147
La chirurgie d'armée.....	154
Les prédispositions nerveuses.....	159
L'alcoolisme de Coupeau [et d'Antoine Macquart...]	160
Les accouchements.....	167
La puberté.....	180
Particularités sexuelles. Inversion. Maladies vénériennes.....	185
La tuberculose et l'amour.....	186
L'hystérie.....	187
Médecine légale et anthropologie criminelle.....	190
Les croyances populaires.....	195
QUATRIÈME PARTIE. — Les Personnages.....	199
Le médecin pour Emile Zola.....	199
Les médecins dans les Rougon-Macquart.....	201
Le docteur Pascal.....	206
Quelques comparses.....	223
CINQUIÈME PARTIE. — La Mise en œuvre.....	225
Le romantisme d'un réaliste, son vocabulaire, son idéalisme verbal.....	225
L'homme. Son entêtement d'étroit logicien. Les écarts de son romantisme. Son goût du symbole.....	233
La morale humanitaire d'un déterministe. Le socialisme d'un bourgeois. L'équilibre physiologique.....	239
Le spiritualisme de Zola.....	252
La valeur scientifique des Rougon-Macquart.....	253
Le vrai Zola.....	259
BIBLIOGRAPHIE.....	262

